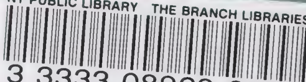
BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LE MANOIR DES BOISHAËL

HACHETTE ET Cie.


NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08928 6567



LE
MANOIR DES BOISHAËL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Giboulée. 1 vol. avec 24 gravures d'après Zier.
La Tour grise. 1 vol. avec 42 gravures d'après Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

Contes à Pépée. 1 vol. avec 24 gravures d'après Grivaz.

Plaisirs et aventures. 1 vol. avec 38 gravures d'après Jeanniot.

La perruque du grand-père. 1 vol. avec 30 gravures d'après Tofani.

Les enfants de Boisfleuri. 1 vol. avec 30 gravures d'après Semeghini.

Les vacances à Trouville. 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

Le château du Roc-Salé. 1 vol. avec 30 gravures d'après Tofani.

Les enfants du capitaine. 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Geoffroy.

Autour d'un bateau. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Zier.

Chaque volume in-16, broché. . . . . 2 fr. 25
— *cartonné, tranches dorées*. 3 fr. 50

33794. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LE
MANOIR DES BOISHAËL

PAR

Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 38 VIGNETTES

PAR ÉDOUARD ZIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

A MON PETIT AMI

ÉDOUARD DE CLAYBROOKE

CH. DE LA B.



I

Deux fenêtres en vis-à-vis

Dans une des plus étroites rues de Saint-Malo, ce qui n'est pas peu dire, se trouvaient deux fenêtres placées en vis-à-vis. En se penchant légèrement, deux personnes ayant le bras long pouvaient se serrer la main d'une maison à l'autre; mais celles qu'on y voyait souvent n'auraient pu tenter pareille entreprise. C'étaient des fillettes de douze et treize ans, dont les jolis minois apparaissaient entre les liserons, les capucines, les pois de senteur, grim-

pant sur des fils de fer de chaque côté des fenêtres.

L'aînée des deux, Bertrane de Boishaël, était une blonde d'une pâleur maladive. L'expression de ses grands yeux était rêveuse, presque triste. Elle ouvrit sa fenêtre par une belle matinée de printemps; il pouvait être dix heures. Le soleil brillait partout; et cependant la rue était sombre, car il s'arrêtait généralement au-dessus des toits en faisant scintiller les ailes d'une vieille girouette.

Cette girouette jouait un grand rôle dans la vie de Bertrane. C'était sa conseillère pour la toilette qu'elle devait mettre en prévision d'une promenade, pour le choix à faire entre le parapluie et l'en-cas. C'était aussi, comme ce matin-là, le seul point reflétant le soleil au regard de la jeune fille, et elle se réjouissait qu'il y eût du soleil, même en n'en voyant pas les rayons. Elle vivait alors, comme bien d'autres fois encore, par l'imagination, se figurant voir, à travers la maison d'en face, la mer étincelante parsemée de voiles blanches. Elle savait qu'au delà s'apercevaient les côtes verdoyantes de Dinard, et en face l'embouchure de la Rance. Quelles joyeuses excursions elle avait faites dans tous ces jolis sites, elle y

ferait encore certainement, lorsque son père serait mieux portant !

Tout en soupirant entre le passé et l'espérance, Bertrane prit un ouvrage de couture, et, juchée sur une haute chaise, se plaça auprès de la fenêtre. Bientôt après, Raymonde Dentérac apparaissait à la sienne.

« Eh! bonjour, Bertrane, dit-elle d'une voix rieuse, vous devez joliment vous ennuyer en tirant l'aiguille ! Quel dommage de ne pas pouvoir vous emmener avec moi à Paramé ! il y a justement une place libre dans le break, parce qu'André doit, dit-il, rester à piocher dans ses bouquins ! Pour un jeudi ce n'est pas drôle !... Aussi est-il d'une humeur exécrable depuis ce matin.... Les grands frères sont quelquefois bien insupportables ! »

Bertrane, à la voix de Raymonde, s'était accoudée sur le rebord de la fenêtre. Elle hocha la tête pendant les dernières paroles que celle-ci prononça, et répondit :

« Je ne me plaindrais pas d'avoir le mien, moi !

— C'est qu'il est charmant pour vous, votre Maurice.... Avez-vous de bonnes nouvelles de lui ?

— Il paraît content de sa vie à Brest, ayant trouvé à l'École préparatoire d'agréables camarades se destinant comme lui à la marine. Cela ne l'empêche pas de me dire qu'il préférerait être auprès de moi.... Il sait que sans lui je m'ennuie tant ici! Mes meilleurs moments sont ceux que je passe à cette fenêtre à causer avec vous. Maman est si occupée entre sa peinture, les soins à donner à mon père et ses travaux avec lui, qu'elle ne peut guère s'occuper de moi. »

Raymonde, à mesure que Bertrane parlait, prenait un air grave. Évidemment quelque grande résolution germait dans sa jeune tête.

« M. de Boishaël est-il encore souffrant aujourd'hui? Est-il levé? demanda-t-elle coup sur coup.

— Il va mieux et il est levé.

— Eh bien, ouvrez-moi sans bruit la porte de la rue. Je vais aller chez vous. »

Bertrane n'avait pas eu le temps d'exprimer sa surprise, ou de demander la moindre explication. Son amie avait prestement disparu dans la profondeur de la pièce où elle se trouvait, et, peu après, sortait de la maison par une porte de service qui faisait vis-à-vis à la demeure des Boishaël.

Mlle Dentérac traversa la rue sur la pointe du pied, car les pavés étaient humides, puis, en abordant sa voisine, qui venait de tirer à elle la lourde porte de chêne, elle lui dit tout en montant l'escalier :

« Il faut absolument que je parle à votre père. Il ne refusera pas de vous laisser venir avec nous à Paramé.... Eh! mon Dieu! quelle mine terrifiée vous prenez!... M. de Boishaël n'est cependant pas Croquemitaine. Je lui ai même trouvé l'air très aimable lorsqu'un jour, où il y avait un tel encombrement à l'église, que nous ne pouvions gagner nos places, il m'a donné sa chaise.

— Oh oui! mon père est très bon, très aimable; mais il n'aime pas à être contrarié, et ce que vous voulez lui demander ne lui conviendra pas, j'en suis sûre. Tenez, le voilà! je me sauve! »

En disant cela, la fillette disparaissait sous une portière. Au moment où Raymonde, très ébranlée par ce qu'elle venait d'entendre, s'apprêtait à la suivre, M. de Boishaël entrait dans la salle à manger où Bertrane l'avait reçue. Il était chaussé de pantoufles, enveloppé dans une robe de chambre à ramages et coiffé d'une calotte noire, comme un marguillier. Sa petite voisine ressentait une vive

contrariété de l'aventure qu'elle s'était attirée et en voulait à Bertrane de l'avoir si lâchement abandonnée. Cependant, faisant contre fortune bon cœur, elle dit avec une certaine crânerie :

« Bonjour, monsieur; vous allez mieux, paraît-il. J'en suis bien contente. »

M. de Boishaël, dont les sourcils s'étaient contractés en voyant une étrangère chez lui, esquissa un sourire en la trouvant si gracieuse.

« Je vous remercie, mademoiselle, de prendre tant d'intérêt à ma santé, mais je désirerais savoir à qui mes remerciements s'adressent.

— A Raymonde Dentérac.... Vous ne me connaissez donc pas? Il y aura deux ans à la Saint-Jean que nous habitons la maison d'en face.

— Ah! vous êtes la fille de Dentérac l'armateur!... Permettez-moi, mademoiselle Raymonde, de m'informer de ce qui a pu vous amener chez moi?

— C'est simplement parce que j'avais quelque chose à vous demander.

— Si c'est pour les pauvres, ma petite demoiselle, je vous remettrai volontiers une légère offrande. En dehors de cela, je ne puis deviner ce que j'aurais à vous accorder.

— Je ne quête pas d'argent, reprit Raymonde qui s'enhardissait à mesure qu'elle parlait. Ce que je voudrais, c'est un grand plaisir. Un plaisir pour votre fille et pour moi. Elle n'osait pas vous en parler; elle voulait même m'empêcher de le faire....

— Vous connaissez Bertrane, vous causez avec elle! Où vous voyez-vous donc?

— Par la fenêtre. C'est la première fois que je viens ici et elle n'est jamais venue à la maison.... Seulement, si vous vouliez le permettre, nous l'emmènerions aujourd'hui promener en voiture. Voyez, il fait si beau! »

Raymonde, en disant cela, montrait du doigt l'étroite bordure de ciel bleu qui s'étendait au-dessus de la rue; son regard suivait la même direction que sa main, ce qui l'empêchait de voir l'air sombre du gentilhomme. Celui-ci dit lentement :

« Bertrane avait raison, mademoiselle Raymonde, en voulant vous éviter le refus par lequel je dois répondre à votre aimable demande. Ma fille ne sortira jamais qu'avec des membres de sa famille. C'est un principe trop arrêté chez moi pour que j'y fasse une seule exception.... Votre serviteur, mademoiselle. »

M. de Boishaël ôta sa calotte, salua sa jeune visiteuse, et rentra dans la chambre d'où il était si malencontreusement sorti, pensait Raymonde en sentant des larmes de rage surgir au bord de ses paupières. Elle s'empressa de quitter la maison, et, une fois de retour chez elle, d'aller trouver sa mère.

Mme Dentérac, très occupée à faire ses comptes de maison, s'apprêtait à renvoyer Raymonde, lorsqu'elle fut frappée de son air agité.

« Tu sembles toute bouleversée, qu'as-tu donc?

— Ah! maman, le vilain homme! Je le déteste! Je le voudrais au fond de la mer, mangé par des requins!

— Ah! mon Dieu! à qui en as-tu donc? Qui envoies-tu en pâture aux requins avec une si grande férocité?

— C'est notre voisin, M. de Boishaël. Concevez-vous que j'ai été gentiment lui demander de nous laisser emmener Bertrane à Paramé et qu'il l'a carrément refusé.

— Tu as eu parfaitement tort de faire cette démarche sans m'en parler, répondit Mme Dentérac d'un ton sévère. Ma chère enfant, tu es, je te l'ai dit bien des fois, beaucoup trop entrepre-



« Ah! mon Dieu! à qui en as-tu donc? »

nante. Dès qu'une idée bondit dans ta cervelle, tu cherches les moyens de la mettre à exécution, sans prendre de conseils, sans demander de permission. Cette tendance de ta nature pourra te jouer plus d'un mauvais tour, et je ne suis pas fâchée du petit désagrément qui t'arrive aujourd'hui s'il peut te rendre moins indépendante. Maintenant, conte-moi l'aventure en détail. »

Raymonde dégonfla son cœur auprès de sa mère et termina son récit par de nouveaux adjectifs qualificatifs des moins flatteurs pour M. de Boishaël.

« Sa femme et ses enfants doivent être bien malheureux avec lui.

— Je crois qu'en effet, malgré de sérieuses qualités, il ne leur rend pas la vie douce. »

Mme Dentérac raconta alors à sa fille tout ce qu'elle savait sur le père de Bertrane.

C'était un gentilhomme de vieille souche; un de ceux qui pouvaient, autant qu'il est possible, prouver que le sang de Du Guesclin coule dans leurs veines. Malheureusement pour lui, il avait été orphelin très jeune. Toute direction sérieuse avait manqué à son éducation; et, après avoir successivement échoué faute de travail assidu,

dans ses examens pour la marine et pour Saint-Cyr, il n'avait pris aucune carrière. Moins il faisait pour la gloire de son nom, plus il se retrempait dans celle de ses aïeux, vivant entouré de vieilles chartes, d'armes anciennes, de tout ce qu'il avait pu réunir de meubles antiques plus ou moins vermoulus. M. de Boishaël avait pris en grippe les membres de sa famille, qui avaient considéré comme un devoir de lui reprocher son peu d'énergie pour se créer une position, et il avait fini par s'isoler complètement. Vers l'âge de quarante-cinq ans il trouva une femme de quinze ans plus jeune, de bonne famille, et sans fortune. Lui-même en avait fort peu ; cependant, avec de l'économie, le ménage eût pu marcher. Seulement Bertrand, vicomte de Boishaël, ne savait pas compter et ne subissait d'autre loi que celle de ses caprices. Il l'imposait aussi à tous ceux qui dépendaient de lui, non pas par despotisme, mais par conviction sincère de la supériorité de ses idées sur celles des autres. Sa nature emportée avait, en retour, des élans charmants, une générosité chevaleresque et un grand mépris pour le danger. C'est ainsi qu'il avait plusieurs fois bravé le péril pour sauver la vie de ses sem-

blables sur mer ou dans un incendie. Il eût été un héros si les événements s'y fussent prêtés; un savant, en cultivant son intelligence et les facultés de sa mémoire; tandis qu'il était arrivé à l'âge de soixante ans en n'ayant eu qu'une vie manquée. Il s'en rend compte parfois, ce qui lui fait joindre, à ses accès de goutte, de longs accès de mauvaise humeur.

En province, surtout lorsqu'on est voisin, on fouille facilement dans l'existence de chacun. Les indiscrétions des domestiques, les confidences des intimes de la maison, les observations personnelles, rendent les murs transparents. Malgré cela, la voisine de M. de Boishaël ne pouvait soupçonner à quel degré d'animosité celui-ci était monté contre tous les Dentérac, et se crut dans le vrai en disant à Raymonde :

« En somme, le père de la pauvre Bertrane est un fameux original et un être si entiché de sa noblesse, qu'il aime mieux mourir d'ennui, et en faire mourir femme et enfants, que d'entrer en relations avec des gens sans blason. Comme nous sommes de ceux-là, ne t'étonne pas de la réception qui t'a été faite. Mme de Boishaël doit en être désolée. Nous aimerions tant à reprendre l'inti-

mité que nous avions eue en pension et à la voir se former entre nos filles; tandis que, comme tu le sais, nous ne pouvons échanger, par-ci par-là, que quelques mots en nous rencontrant dans la rue ou à l'église.

— A la place de Mme de Boishaël je me révolterais joliment! s'écria Raymonde avec des flammes dans le regard.

— Elle ne ferait qu'aggraver sa situation, ma chère enfant. Du reste, Cécile sait que ce n'est que par la douceur qu'elle peut avoir quelque influence sur son mari; et ce peu d'influence, elle le réserve pour les graves circonstances. Déjà elle a eu l'occasion de l'exercer en faveur de son fils lorsqu'elle a obtenu le départ de celui-ci pour Brest. Il n'aurait jamais pu se préparer à la marine en restant à Saint-Malo. Son père faisait tourner la tête à tous les professeurs en prétendant diriger les études du jeune Maurice.

— Maman, s'il allait empêcher Bertrane de causer avec moi à la fenêtre? J'en serais si fâchée! »

A la même heure, Bertrane disait à sa mère :

« Si papa me défend maintenant de parler à Raymonde, j'en tomberai malade de chagrin. »

M. de Boishaël en voulait à l'armateur parce

que celui-ci s'était trouvé maintes fois en concurrence avec lui, ayant le succès de son côté. Fils d'un capitaine de navire marchand, Armand Dentérac était dans la même classe que le descendant de Du Guesclin. Piocheur et intelligent, il remportait toujours les premières places; et, s'étant présenté à Saint-Cyr, y était reçu la même année où M. de Boishaël y avait échoué. Il resta dans la cavalerie pendant dix ans, puis donna sa démission en se mariant avec la fille d'un riche armateur dont il dirigea désormais les entreprises. Cet armateur avait acheté aux environs de Paramé un joli petit manoir qui avait autrefois appartenu aux Boishaël, qui aurait même dû revenir à celui qui nous occupe s'il ne s'était pas brouillé avec l'oncle qui le possédait. Dentérac heureux, Dentérac réussissant dans tout ce qu'il entreprenait, se présentait toujours au gentilhomme comme un fâcheux contraste avec sa propre existence. Plusieurs fois aussi ils s'étaient trouvés en concurrence pour l'achat de quelque antiquité, et l'argent del'armateur facilitait, bien entendu, ses acquisitions. Lui ne se doutait pas de la déception qu'il causait, tandis que M. de Boishaël savait toujours chez qui se trouvait l'objet qu'il eût voulu posséder;

et, dans ses longues heures de solitude, attisait une sourde rancune contre M. Dentérac. L'installation de celui-ci dans la maison qui obstruait toute vue aux Boishaël constituait, aux yeux de l'atrabilaire chef de famille, un nouveau crime dont il n'avait jamais pensé à charger le précédent propriétaire.

L'entreprise de Raymonde tombait donc vraiment mal! Et l'on peut se figurer à quel point elle était vexée d'avoir fait cette démarche. Elle demanda à sa mère d'en garder le secret, afin d'éviter les railleries d'André.

Son attitude faillit la trahir. Pas d'entrain pour les préparatifs de la promenade; un air morne à déjeuner; et, pour comble, une incroyable distraction qui faillit lui faire verser du cidre dans sa tasse de thé au lieu d'y ajouter le nuage de crème habituel. André arrêta le bras de sa sœur avant que le désastreux mélange n'eût été opéré.

« Si c'est une expérience que tu veux faire, continue. Mais si, au contraire, tu confonds ce grand pichet avec le petit pot à crème, il me semble utile de te rappeler un peu sur terre.... Tu voltiges dans les nuages depuis une heure, ma pauvre Raymonde. » L'air narquois dont André accom-

pagna ces dernières paroles donna une nouvelle couche d'agacement à l'esprit de la fillette, qui répondit vivement :

« De quoi te mêles-tu? Je sais parfaitement ce que je fais. Il y a des gens qui mettent du rhum dans leur thé, et moi je suis bien aise de savoir quel goût peut y donner le cidre.

— Ah! parfait! je ne t'empêche pas de continuer. Il me suffit de n'être pas forcé de constater le résultat que tu vas obtenir.... Voici le pichet. »

M. Dentérac donnait à sa femme quelques instructions pour la campagne, ce qui fit que ni l'un ni l'autre ne prêtèrent attention au dialogue de leurs enfants. Raymonde, qui, par orgueil, ne voulait pas avouer sa distraction, se trouvait prise à son propre piège. Elle versa bravement la valeur d'une cuillerée de cidre dans le thé, et prit, lentement, à petites gorgées, ce breuvage lui paraissant détestable, sans en faire l'éloge c'est vrai! mais en émettant l'avis qu'on pourrait s'y faire.

André l'examinait du coin de l'œil d'une façon gênante et ce fut une véritable délivrance lorsque les grelots du break, attelé en poste, se firent entendre devant la maison.

« La voiture,... et je ne suis pas prête! »

Laissant là sa tasse plus d'à moitié pleine, elle se précipita hors de la salle à manger à la recherche de son chapeau et des nombreux paniers à provisions qu'elle devait remplir une fois arrivée à l'Isolia. Ainsi s'appelait le manoir bâti sous Henri IV par un ancêtre des Boishaël.





II

Un cousin qui se marie

Bertrane aussi avait entendu les grelots de la voiture. Elle ne put toutefois deviner le moment où Mme Dentérac avec sa fille aînée, ainsi que Thérèse et René, ses deux plus jeunes enfants, y prenaient place, parce qu'elle était à table avec ses parents pendant que le départ s'organisait. En songeant combien ses voisins avaient une existence plus agréable que la sienne, la jeune fille fut troublée au point de ne pas entendre son père qui s'adressait à elle. Il voulait lui montrer une

petite salière, fort ancienne, découverte le matin même au fond d'une des armoires où il enfouissait tout ce qui ne pouvait pas trouver place sur les nombreux meubles dont la maison était encombrée. D'habitude Bertrane s'intéressait aux bibelots ; elle aimait à questionner son père, pendant les classements où elle l'aidait, sur leur provenance, leur plus ou moins d'antiquité ; sur les signes, souvent difficiles à reconnaître, qui donnaient une valeur très différente à des objets de même apparence. Cette disposition, très éloignée des goûts de Maurice, n'avait pas peu contribué à la préférence que M. de Boishaël avait pour sa fille.

« Bertrane, répétait-il, regarde donc comme on avait de l'imagination autrefois, même pour exécuter de vulgaires objets de ménage. Cette salière a la forme d'un monstre marin. La queue est placée de niveau avec la tête et c'est au sommet de l'une et de l'autre que se trouvent les cavités pour mettre le sel.

— Oui », répondit Bertrane négligemment.

Sa pensée suivait le break sur la route de Paramé. Heureusement que M. de Boishaël suivait, lui, le cours de ses propres pensées, ce qui

l'empêchait de s'apercevoir du peu d'intérêt que sa salière inspirait à sa fille.

« J'ai un gobelet du même style dans la vitrine du salon », dit-il.

Il se leva pour l'aller chercher, laissant au milieu de son œuf la mouillette qu'il venait d'y tremper.

On déjeunait chez les Boishaël un peu plus tard que chez les Dentérac ; mais si, chez ces derniers, la nourriture était abondante et choisie, elle était des plus simples, presque frugale, chez les premiers.

Mme de Boishaël profita de l'absence de son mari pour dire à Bertrane en lui servant une part d'andouillette :

« Fais un effort pour être aimable avec ton père. Si tu continues à ne pas prendre intérêt à ce qu'il te montre, il remarquera ton indifférence, en cherchera le sujet, te le demandera peut-être, et l'incident de ce matin reviendra à sa mémoire. Ce serait fâcheux. S'il l'oublie, tu pourras continuer tes relations avec Raymonde ; si, au contraire, il venait à deviner que c'est à cause d'elle que tu as cet air triste et préoccupé, il te ferait la défense formelle de

lui parler, et l'intention de vous séparer deviendrait son idée fixe. »

Le maître de la maison rentrait dans la salle à manger, tenant à la main le gobelet en question qui, bien que sortant d'une vitrine, était couvert de poussière. Il s'assit, considéra le précieux objet; et, pour mieux faire ressortir le coloris des dessins, souffla dessus sans songer au nuage noir qui allait s'abattre sur la table. L'œuf en fut le premier saupoudré, et la purée de pommes de terre, sur laquelle reposait l'andouillette, prit soudain une teinte grise des moins appétissantes.

« Oh! mon ami! s'écria sa femme d'un ton navré.

— Grattez le dessus et il n'y paraîtra rien.

— Et votre œuf, le grattera-t-on aussi?

— Non, on le jettera. Dites, je vous prie, à Pierrette de m'en faire cuire un autre. » Mme de Boishaël soupira en songeant à l'œuf perdu, car la valeur d'un sou était à compter dans son ménage.

Pierrette, plusieurs fois sonnée, n'arriva pas tout de suite, parce qu'elle était allée prendre les lettres de la main du facteur.

M. de Boishaël en recevait une qui l'intriguait fort. Il la tournait et retournait entre ses

mains sans se décider à l'ouvrir, selon la singulière habitude qu'ont beaucoup de gens en pareille circonstance : chercher à deviner par les indices extérieurs le mystère dont on aurait si facilement la clef en déchirant l'enveloppe. Celle qui portait le titre et le nom du vicomte fut enfin ouverte et lue avec toutes sortes d'exclamations!

« Ah! le brave garçon! Déjà en âge de se marier!... En voilà un qui se souvient de son vieux cousin; c'est gentil ça!... Aller à sa noce? — Ah! diable! cela sort de mes habitudes.... Avec ma femme, mon fils, ma fille, dont il tient à faire la connaissance,... hum! hum! »

M. de Boishaël repliait lentement le carré de papier, le remettait dans l'enveloppe, et fourrait le tout dans la poche de sa robe de chambre. Pierrette apportait le second œuf, et Mme de Boishaël et Bertrane ne mangeaient plus que du bout des dents, se regardant d'une façon qui voulait dire : « Voilà une curieuse lettre, que je voudrais bien lire en entier ». Elles connaissaient trop le caractère du seigneur et maître pour poser la moindre question. Il fallait attendre son bon plaisir. En cette circonstance, elles ne languirent pas trop longtemps. Dès qu'on fut sorti de table,

M. de Boishaël dit à sa femme et à sa fille de le suivre dans sa chambre; et, prenant un air solennel, leur fit part du mariage d'Éric de Lorech, petit-fils d'une sœur de son père.

« Il est officier de hussards à Dinan et épousera le 4 juin prochain, dans cette ville, une jeune Anglaise qu'il dit charmante. J'ai connu Éric tout enfant, et lui ai même sauvé la vie un jour qu'il allait se noyer dans le bassin de l'Isolia, la propriété que possèdent maintenant les Dentérac,... ces gens de malheur! »

Les sourcils de M. de Boishaël se contractèrent alors de telle sorte que l'expression de sa physionomie semblait chargée de malédictions. Il continua :

« Éric n'a jamais oublié ce service; il me le rappelle encore dans cette lettre en s'excusant de ne pas venir lui-même nous inviter à son mariage. Il doit partir aujourd'hui pour l'Angleterre avec la famille de sa fiancée et ne reviendra à Dinan que peu de jours avant la cérémonie.

— Comment se fait-il, mon ami, qu'il ne soit jamais venu nous voir?

— Parce qu'il n'y a que six mois qu'il est revenu en Bretagne. Depuis sa sortie de Saint-Cyr,

il a toujours eu des garnisons dans l'Est. En dix ans, je ne lui ai peut-être pas serré la main deux ou trois fois.... N'importe, il ne m'a pas oublié, comme vous le voyez, puisqu'il me choisit pour être son témoin, en insistant sur votre présence, sur celle de mes enfants. C'est un soufflet donné à mes autres cousins. J'en suis bien aise! Comme ils vont enrager en nous voyant dans les honneurs auprès d'Éric!

— En nous voyant, dites-vous? mais impossible de faire cette dépense.

— Cécile, on a dit que le mot « impossible » n'était pas français. J'espère le prouver.... Oubliez-vous que la récolte des poires nous a rapporté cent francs que vous avez mis de côté?

— C'était pour avoir un calorifère l'année prochaine, murmura Mme de Boishaël. Si l'hiver n'avait pas été exceptionnellement doux, nous l'aurions déjà acheté.

— Il sera peut-être tout aussi doux l'an prochain; ou bien nous aurons d'autres fonds d'ici là.... Je décide que ceux-ci seront employés à la mise en état de nos vêtements pour figurer dignement à la noce d'Éric. »

La maîtresse de la maison étouffait un soupir,

tandis que sa fille se réjouissait de la décision paternelle. Aller à la noce, avec une jolie toilette : à treize ans, c'est tout un bonheur !

« Seulement, l'aurai-je cette toilette ? pensa bientôt Bertrane. Maman est vraiment trop raisonnable ! » Puis, en voyant celle-ci prendre d'un air triste sa boîte d'aquarelle pour se mettre à peindre, elle sortit de la chambre afin d'aller annoncer la grande nouvelle à Pierrette. Combien elle eût préféré courir à sa fenêtre et faire le signal d'usage afin d'attirer Raymonde à la sienne !

« Comme cela, mam'zelle, dit la domestique (une personne depuis plusieurs années au service des Boishaël), vous allez vous choisir une bien belle toilette. Sera-t-elle bleue, rose ou blanche ?

— Ah ! je n'en sais rien encore.... Et tenez, Pierrette, j'ai bien peur d'ètre mal habillée. Maman s'occupe si peu de la mode.

— Il vous faut en parler à Mlle Dentérac. En voilà une qui est toujours bien mise ! On dirait une gravure de journal. Et sa maman donc !... C'est la dame la plus élégante de tout Saint-Malo.... Il n'y a pas que moi qui le trouve ; je l'ai entendu dire à ma cousine Christine, qui est maintenant une couturière très habile.

— Une idée, Pierrette! Si maman consultait votre cousine pour ma robe?... Je tâcherai de lui en parler. »

Bertrane remonta dans sa petite chambre et se jucha de nouveau sur la grande chaise d'où elle pouvait voir les rares passants qui s'engageaient dans cette rue presque toujours déserte.

L'invitation du lieutenant Éric avait apporté une diversion à la triste matinée que venait de passer Mlle de Boishaël. Son premier mouvement avait été de se réjouir, et voilà qu'à la réflexion bien des nuages se formaient au-dessus de cette impression de plaisir. D'abord le regret de n'avoir pas son frère; puis, à la crainte d'être mal arrangée se mêle celle de paraître gauche, de ne pas connaître les usages du monde, de faire des maladresses. Elle songe encore qu'elle ne retrouvera à Dinan aucune de ses amies, mais au contraire des cousines sans doute mal disposées pour elle, puisque leurs parents sont brouillés avec son père.

Ces différentes considérations, grosses de soucis, absorbaient tellement l'esprit de la fillette, qu'elle restait là sans prendre son ouvrage, les deux mains posées sur les genoux, la tête à demi penchée, ne sachant plus si la perspective de

la noce était faite pour provoquer le sourire ou les larmes.

L'après-midi s'avançait et Bertrane rêvassait toujours. Sa mère l'appela :

« Viens m'aider à descendre le grand carton qui est tout en haut de l'armoire ; ma robe de satin grenat y est renfermée et je tiens à voir si elle est encore suffisamment fraîche. J'espère qu'on pourra l'arranger.... Nous allons regarder aussi dans quel état est l'habit de ton père. »

La robe était bien conservée et avait tant de tour qu'il serait facile d'en retirer pour faire des manches dans les dimensions voulues par la mode. L'habit n'avait que quelques piqûres de vers, que le tailleur pourrait faire disparaître en mettant un collet neuf. La toilette des parents semblait donc s'organiser sans grands frais ; restait celle de Bertrane.

« Et pour moi, maman, que ferez-vous? demanda celle-ci après avoir remis en place les vêtements qu'on venait d'examiner.

— Je consulterai Mme Dentérac à la première occasion », lui fut-il répondu.

Sur cette parole, Mlle de Boishaël put s'endormir tranquille après une journée si diversement agitée.

Ce fut une vraie chance que ce mariage d'un cousin venant occuper la pensée de l'ennemi des Dentérac au moment où il allait certainement aviser aux moyens de rompre toutes relations entre sa fille et Raymonde. Il ne parut plus songer à l'incident qui les lui avait révélées et ne parlait que d'Éric, à qui il avait répondu en termes fort affectueux, tracés d'une façon illisible par suite de son profond mépris pour l'art calligraphique.

Dans la maison d'en face, où ces circonstances n'étaient pas connues, on restait sur une prudente réserve. Les fenêtres de la rue ne laissèrent voir le lendemain matin que les domestiques faisant le ménage; évidemment la famille Dentérac se tenait dans les pièces qui donnaient sur les remparts. C'était, du reste, parmi ces dernières qu'était située la salle d'étude de Raymonde, et, la journée de la veille ayant été entièrement prise par la promenade, il avait fallu se mettre de bonne heure entre les livres et les cahiers. Terreur d'apercevoir M. de Boishaël et nécessité d'étudier, tout contribuait donc à éloigner Bertrane de la « Causette » (on appelait ainsi d'un côté de la rue à l'autre les fenêtres où les fillettes se réunissaient). Cependant, vers onze heures, alors

que Bertrane, lasse de guetter sa voisine, allait quitter sa chambre, la petite Thérèse montra son minois en écartant un rideau. Bertrane ouvrit sa croisée en faisant signe à la petite fille d'en faire autant. Aussitôt une grande gaule fut adroitement lancée comme un pont entre les deux maisons. L'enfant vit à l'extrémité qui la touchait une lettre ornée d'un petit chien décalqué.

« C'est pour votre sœur », lui cria Bertrane en retirant à elle la longue tige de bois.

Thérèse s'empressa d'aller faire la commission, et Raymonde, pour lire la lettre, abandonna la cour de Louis XIV qu'elle était en train d'étudier.

« Ma chère Raymonde,

« Papa ne pense plus à votre visite. J'en suis bien contente ! Il y a eu du nouveau sous notre toit ! Une invitation pour aller à la noce ! En voilà une chose extraordinaire ! Et c'est papa qui veut que nous y allions ! N'est-ce pas plus extraordinaire encore ? Comme je voudrais pouvoir causer avec vous ! Je suis enchantée d'un côté, très tourmentée de l'autre. Maman me gronde parce que je n'ai rien fait de la matinée. Il est vrai que

je suis dans une agitation qui m'empêche de me fixer à quoi que ce soit. J'ai voulu faire un problème, et tous les chiffres prenaient la forme d'un 4, parce que c'est le 4 juin que doit avoir lieu le mariage de mon cousin le lieutenant Éric de Lorech. Alors, mettant devant moi une belle tête de saint Paul que ma maîtresse de dessin m'a donné à copier, je me suis aperçue tout à coup que je l'ornais de longues moustaches lui donnant l'air d'un officier de hussards. Au piano mes notes se culbutaient les unes sur les autres. Que voulez-vous! un événement est chose si rare chez nous! Je n'en ai jamais vu qu'un, et il était bien triste : le départ de Maurice pour Brest.

« Mais je m'attarde à bavarder au lieu de vous dire que maman demande à Mme Dentérac, comme un vrai service, de vous accompagner aujourd'hui au cours de solfège, parce qu'alors elle pourrait lui parler de nos toilettes. C'est une question très importante, vous con cevez. N'attendez donc pas deux heures pour arriver, afin que je puisse vous embrasser avant de prendre nos places.

« Votre petite amie,

« Bertrane. »

Mme Dentérac fut fidèle au rendez-vous, et, pendant que les jeunes musiciennes chantaient à pleine voix en battant la mesure, elle put, retirée à l'écart dans la salle à manger du professeur, donner de précieux conseils à Mme de Boishaël. Il fut convenu entre elles que l'on confierait la robe de satin à Mlle Christine, laquelle méritait bien l'éloge d'habileté fait par sa cousine.

« Et puis c'est une commençante qui ne prendra pas cher », avait tout de suite pensé la femme économe.

La robe, ornée de belles dentelles de famille, aurait fort bon air. Restait le chapeau, pour lequel une somme de 25 francs paraissait être indispensable aux yeux de Mme Dentérac; autant pour celui de Bertrane. Avec l'achat d'une robe de voile blanc pour cette dernière, la façon des costumes, le rarrangement de l'habit noir, la somme de 100 francs était dépassée. Il fallait rogner. On se promit de consulter Mlle Christine, qui, ayant été femme de chambre à Paris, et n'en étant revenue que depuis un an, pouvait connaître bien des ressources offertes par la capitale qu'on ignorait à Saint-Malo. En effet, la couturière parla de cha-

peaux au prix de 12 fr. 50, ayant un chic incroyable, et offrit de s'en faire envoyer plusieurs à choisir par une de ses amies employée dans une des maisons où se vendaient ces chapeaux. Il n'y aurait que deux ports à payer.

Cet arrangement sembla providentiel à Mme de Boishaël, qui ne pouvait se consoler de dépenser en colifichets la somme mise de côté pour donner un peu de confort à la vieille et froide maison. Elle avait fait à son amie la confidence de ses regrets ; et cette dernière aurait souhaité pouvoir remplacer dans sa bourse la somme ainsi détournée de sa destination première. C'eût été peu de chose dans l'ensemble de ses dépenses, mais la délicate fierté de Mme de Boishaël s'opposait à toute proposition de ce genre. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de continuer à placer, le plus avantageusement possible, quelques travaux de peinture que la courageuse femme entreprenait à l'insu de son mari. Ils ne parvenaient pas toujours à boucher les trous que celui-ci faisait dans le budget par ses dépenses chez les brocanteurs.

Bertrane avait lancé quelques fausses notes pendant le concours de solfège, parce qu'au lieu de regarder la musique elle jetait des coups d'œil du

côté de la salle à manger, où elle pouvait apercevoir Mmes Dentérac et de Boishaël. Il lui semblait qu'en épiant leur physionomie elle arriverait à deviner ce qui se décidait pour elle. Comme il n'en fut rien, ce fut avec une grande promptitude qu'elle rejoignit sa mère sitôt la séance terminée.

« Quelle couleur, maman?

— On te choisira un joli lainage blanc.

— Allons bon! j'aurais préféré être en rose.... Il y en aura peut-être dans la garniture?

— Je ne sais pas; nous nous en rapporterons à Mlle Christine. »

Et, tout en continuant à parler chiffons, ce qui n'était guère dans leurs habitudes, la mère et la fille regagnèrent l'étroite rue où elles demeuraient.

Devant la porte était une sorte de brouette sur laquelle reposait un objet volumineux recouvert d'un morceau de vieille couverture. Un commissionnaire venait de soulever le marteau de fer de la demeure des Boishaël, et Pierrette ne laissa pas le temps à sa maîtresse de tirer son loquet de sa poche. Elle ouvrit au commissionnaire en lui disant que monsieur donnait l'ordre de monter

cela au premier étage et qu'il aurait un verre de cidre avant de s'en aller.

« Une nouvelle acquisition de papa, bien sûr? s'écria Bertrane.

— Ah! ma fille, j'en ai peur », répondit Mme de Boishaël que cette pensée bouleversait.





III

Dans lequel on voit apparaître les roses de l'Isolia

Le vieux gentilhomme était sorti pour mettre lui-même à la poste sa réponse au cousin Éric. Il faisait beau, c'était la première fois qu'il prenait l'air depuis près d'un mois, et, tout en songeant aux membres de sa famille qu'il pourrait retrouver à Dinan, en contemplant les vagues scintillant au soleil, il s'était trouvé devant la porte Saint-Louis. De là il avait gagné le port. Devant un bâtiment étrange, il vit une grande animation, parce qu'on débarquait des choses curieuses, des

poteries de forme bizarre, des sculptures plus ou moins détériorées dont les sujets étaient inconnus des spectateurs. M. de Boishaël, s'étant approché de ces derniers, reconnut que ces sculptures représentaient, pour la plupart, des personnages de la mythologie scandinave, et avisa particulièrement un groupe formé d'un homme drapé dans un manteau ayant deux loups à ses côtés. Il examina davantage et vit que cet homme n'avait qu'un œil. Évidemment c'était Odin, le Jupiter des régions septentrionales.

Le gentilhomme, qui n'avait jamais voulu s'astreindre à des études régulières, avait cependant beaucoup appris par lui-même, et son intelligence était cultivée. La poésie qui se dégage des fictions scandinaves l'avait particulièrement attiré. Le bois dont était sorti Odin avec ses loups avait été fouillé par la main d'un artiste, c'était un objet intéressant sous tous les rapports; donc une envie folle de le posséder s'empara de M. de Boishaël. Malheureusement pour lui, un vieux marchand se trouvait là. Il avait deviné la pensée du vicomte et s'approcha de lui pour offrir son entremise. Le premier mouvement de M. de Boishaël fut de l'envoyer promener, mais il s'aperçut

bientôt que le propriétaire de cette singulière cargaison était de nationalité allemande et qu'il ne pourrait traiter avec lui sans interprète. Le juif, qui savait cette langue, ainsi qu'il le prouva, devenait indispensable. Il sut profiter de cette circonstance de manière à se faire donner une commission de part et d'autre. Finalement le groupe revint à 45 francs. Ce n'était certes pas cher et on pouvait raisonnablement espérer le revendre un prix beaucoup plus élevé; seulement ce raisonnement que ne manquait pas de faire M. de Boishaël lorsqu'il s'agissait de justifier une acquisition, n'entrait jamais dans la pratique; rien de ce qu'il achetait n'était revendu.

Le juif rédigea sur un sale papier le reçu de l'Allemand et chargea un commissionnaire de sa connaissance de porter le groupe sculpté et de rapporter l'argent.

M. de Boishaël avait pris les devants. Quelqu'un qui l'aurait suivi, alors qu'il longeait les remparts pour regagner sa demeure, eût été au courant de l'état de sa caisse.

A la moindre préoccupation il parlait tout seul.

« Il reste juste cent douze francs pour finir le mois et payer les gages de Pierrette, se disait-il,

et nous ne sommes qu'au 10. Impossible de rien prendre là-dessus. J'ai bien un peu d'argent chez le banquier, mais je le dois pour la pension de Maurice.... En voilà une charge!... Bast! J'ai compté trop largement les frais de la noce,... avec cinquante-cinq francs on fait bien des choses. Je vais en dire un mot à ma femme. Elle est industrieuse et saura s'arranger de ce qui restera. »

Malgré ce raisonnement, l'incorrigible amateur de bibelots était assez ennuyé d'avoir à annoncer sa nouvelle acquisition à Mme de Boishaël. Celle-ci avait de ces silences dans lesquels on devinait d'éloquents reproches et il se sentait mal à l'aise à l'idée de les affronter. Il eût préféré qu'elle se mît en colère; dans l'emportement on donne souvent des armes à la partie adverse; tandis que la souffrance muette était pour lui un spectacle au moins désagréable. Il avait vu entrer sa femme en même temps que le commissionnaire et avait espéré qu'elle le questionnerait, mais elle ne lui donna au contraire aucun prétexte d'entamer sa confidence, bien que le dieu scandinave eût été placé sur le poêle de la salle à manger. Ce fut Bertrane qui, avant le dîner, alors qu'elle était encore seule avec son père, lui demanda ce que

signifiait ce personnage escorté de si vilains chiens.

« Des chiens, ma fille! ce sont des loups » ; et il expliqua le sujet.

« Est-ce que cela vous coûte bien cher? » demanda-t-elle, agitée par une préoccupation semblable à celle de sa mère.

« Que t'importe! » Puis M. de Boishaël réfléchit qu'après tout, il valait autant se servir de Bertrane pour faire connaître l'emprunt qu'il avait fait au fonds de réserve, à ces 100 francs déjà détournés du but pour lequel ils avaient été mis de côté. Il ajouta donc : « C'est une occasion superbe que je n'ai eu garde de laisser échapper. Cette sculpture vaut plus de quatre fois ce que je l'ai payée; de sorte qu'afin de profiter de ce bon marché, j'ai pris quarante-cinq francs sur l'argent dont l'autre partie doit servir aux frais nécessités par la noce d'Éric.... Tu le diras à ta mère. »

M. de Boishaël n'attendit pas l'effet de ce petit discours; il était déjà rentré dans sa chambre, lorsque Bertrane fondit en larmes.

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, nous ne pourrons plus aller à cette noce! maman me disait tout à l'heure avec quelle peine on réduisait les

dépenses à la somme dont elle croyait pouvoir disposer. Que va-t-elle faire maintenant? »

A ce moment-là, Mme de Boishaël ouvrait la porte, apportant, sans façon, le potage, parce que Pierrette n'était pas revenue de chez la couturière où elle était allée porter la robe de satin et les dentelles.

« Qu'as-tu, mon enfant? »

Elle partagea vivement le chagrin de la pauvre petite, dont la vie avait été jusque-là si renfermée, qu'elle s'était emparée avec enthousiasme de la première perspective de plaisir qui se présentait.

« Si seulement, disait la fillette, j'avais dû y renoncer ce matin! mais Raymonde m'a rassurée sur la crainte de paraître gauche qui me tourmentait, m'a dit aussi qu'elle savait que parmi les personnes que je rencontrerais, certainement il y en avait de bonnes et aimables. Alors je me suis laissée aller à la joie et voilà que tout manque!

— Calme-toi, ma petite chérie, les choses s'arrangeront peut-être.... Essuie tes yeux. Il faut que j'aille prévenir ton père que le dîner est servi, tu sais qu'il aime l'exactitude.



« Qu'as-tu donc, mon enfant ? »

— Cela m'est bien égal, ce qu'il aime! s'écria Bertrane.

— Chut! mon enfant, dit vivement Mme de Boishaël, ce n'est pas à toi à blâmer ton père, à le juger.... Le malheur de toute sa vie est d'avoir perdu si jeune ses parents, qui lui auraient donné une direction. »

Pierrette venait de rentrer et sa maîtresse l'envoya avertir M. de Boishaël. Le repas fut languissant, on se sépara de bonne heure.

Bertrane, qui couchait dans la chambre de sa mère, put voir celle-ci entourer d'un paravent sa table de travail afin que la lumière ne gênât pas la jeune dormeuse, qui toutefois, s'étant réveillée au milieu de la nuit, constata que la lampe brûlait toujours. Le lendemain, la peinture d'un éventail récemment commencé était terminée.

Dans la matinée Mme de Boishaël écrivit à Mme Dentérac, car elle avait promis à son mari de ne jamais franchir le seuil de sa maison :

« Ma chère Louise,

« J'ai pensé que je n'aurais guère le temps, d'ici une quinzaine, de finir l'éventail que vous m'avez commandé pour votre cousine, et j'y ai mis la der-

nière main cette nuit. Le voici.... Au plus tôt possible.

« Bien à vous,

« CÉCILE. »

Mme Dentérac fit attendre Pierrette, en qui on pouvait avoir toute confiance, et enferma un billet de 50 francs dans sa réponse. C'était le prix convenu, et la mère de Bertrane, en le montrant à celle-ci, lui dit :

« Tu vois, ma fille, à quel point il est important de cultiver un talent. J'espère qu'un jour celui que tu annonces avoir aussi pour le dessin sera une ressource pour toi. Nous voilà sauvées ! ajouta-t-elle en souriant, tu iras à la noce. »

Les chapeaux arrivèrent un peu trop éclatants pour le goût de Mme de Boishaël. Elle choisit le plus modeste et encore avait-il certaines perles de couleur effarouchant un peu sa simplicité. Celui de Bertrane, orné de touffes de roses et de muguet, lui allait fort bien. La couturière montrait tout son talent ; et la fillette se réjouissait tellement de la pensée de passer une journée différente des trois cent soixante-quatre autres dont se compose l'année, que sa mère elle-même regardait main-

tenant le mariage de M. de Lorech comme un événement dont elle devait personnellement se réjouir. Les yeux de sa Bertrane avaient plus d'éclat, ils avaient perdu leur expression rêveuse, toujours fâcheuse à treize ans ; et, ce qui lui faisait au moins autant de plaisir, la fillette, après le désarroi des premiers jours, s'était remise à ses occupations avec plus d'entrain que de coutume. Son mari aussi était transformé ; il était gai, aimable, et si absorbé par la date du 4 juin, qu'il ne paraissait plus songer aux Dentérac.

Une étourderie de Raymonde faillit encore tout gâter.

Il y avait, à l'Isolia, une espèce de rose sauvage grimpant sur une tour en ruines, à laquelle s'attachait une légende transmise parmi les Boishaël de génération en génération. On disait que ces roses avaient été rapportées de la Terre Sainte par un ancêtre et qu'elles ne pouvaient pousser et fleurir que dans le terrain auquel elles avaient été primitivement confiées. Chose singulière en effet, toutes les fois qu'il avait été envoyé de ces plantes ailleurs, la tige s'était desséchée. L'Isolia seule conservait donc cette fleur d'une teinte extraordinaire, un peu de la nuance de

l'abricot, et d'un parfum très suave. Or, un beau jour où la famille Dentérac s'était rendue au manoir, Raymonde, aidée de son frère et de sa sœur, garnit une corbeille de ces roses. L'heure était trop tardive pour que la corbeille pût être portée de suite à Bertrane; mais dès le lendemain matin, Thérèse se faufila dans la rue et la remit à Pierrette.

Tout ce qui venait de la maison de l'armateur était soigneusement dissimulé aux yeux de M. de Boishaël; aussi la domestique, attendant le moment favorable pour remettre cet envoi à Bertrane, commença-t-elle par le vouloir fourrer dans sa grande armoire de cuisine. Elle tenait donc la corbeille entre ses bras, lorsqu'elle vit entrer son maître d'un air furibond.

« Quelle est cette nouvelle insulte? disait-il. On ose maintenant envoyer ces fleurs chez moi! On me nargue jusque sous mon toit! Je reconnais là la lâcheté de ce parvenu! »

La colère le faisait trembler, et ce qui en même temps effrayait Pierrette, tout en lui semblant burlesque, c'est qu'il tenait un rasoir à la main. Il avait aussi la moitié du visage recouverte d'une forte couche de savon. Le vicomte faisait sa barbe

devant un miroir placé dans l'embrasure de la fenêtre lorsque ce miroir, lui servant de réflecteur, lui montra la petite Thérèse et la corbeille de roses.

Ces roses, il les aurait devinées entre toutes, il les aimait d'une sorte de culte ; donc, comprenant qu'elles étaient portées par une Dentérac, il éprouva à leur vue une vraie morsure au cœur.

« Donnez-moi ces fleurs, finit-il par dire ; plus elles sont profanées, plus je dois les honorer, moi ! »

M. de Boishaël emporta la corbeille dans une attitude pleine de respect ; et, comme les contrastes surgissent parfois d'une façon bien bizarre, Pierrette était touchée de l'attendrissement de son maître, et malgré cela réprimait une forte envie de rire, car sa tournure ne correspondait guère avec ses sentiments. Sa figure mousseuse à demi rasée, son col de chemise ouvert, les bretelles détachées qui pendaient par derrière, formaient véritablement un drôle d'ensemble.

Pierrette s'empressa d'aller conter ce qui venait d'arriver à sa maîtresse et à Bertrane. Toutes deux furent bien anxieuses des conséquences que cet envoi pourrait avoir.

Mme de Boishaël, sachant qu'il fallait toujours éviter de subir le premier choc des emportements de son mari, se tint à l'écart pendant toute la matinée; mais, étant entrée dans le cabinet de travail voisin de la chambre de celui-ci, elle le vit, par une porte vitrée, debout, les bras croisés, en face des roses déposées sur une table. Elle le vit encore, essuyant une larme du revers de sa main, aller déblayer un rayon couvert d'antiquités. Ce rayon était placé sous un faisceau d'armes de famille dominé par un christ d'ivoire. M. de Boishaël mit délicatement dessus la corbeille de fleurs, leva les yeux vers le christ, vers les arquebuses, dagues et pertuisanes, comme pour associer ses ancêtres et Dieu lui-même à ses pensées, puis, ayant fait une génuflexion, s'en alla tomber dans un fauteuil, anéanti par le poids de ses souvenirs.

Sa femme, profondément émue de cette scène, allait se retirer sans bruit lorsqu'elle s'entendit appeler.

« Vous avez besoin de moi, Bertrand? dit-elle.

— Pas précisément; mais, ayant cru entendre le frôlement de votre robe dans la pièce voisine, j'en profite pour vous dire que je veux seul

prendre soin de ce que vous voyez là, et il indiquait l'espèce de petit autel qu'il venait d'édifier. A présent, qu'on ne me parle jamais, je le répète une fois de plus, de ceux pour lesquels ces fleurs n'auraient jamais dû fleurir. »

Mme de Boishaël remercia Dieu du fond de son cœur d'avoir ainsi dirigé les impressions de son mari, et put, quelques heures plus tard, rassurer son amie, Mme Dentérac, fort tourmentée à son tour lorsqu'elle avait appris le nouveau trait d'imprudence dont Raymonde s'était rendue coupable.

« Si cela a bien tourné, tant mieux, mon enfant, dit-elle après avoir connu les détails qui précèdent, mais pénètre-toi donc bien de l'idée qu'à ton âge on a besoin de l'expérience des autres pour se conduire. »





IV

Maurice arrive fort à propos à Saint-Malo

Les roses se fanaient et déjà M. de Boishaël préparait le coffret dans lequel il comptait renfermer, comme des reliques, leurs tiges desséchées, lorsque le facteur vint encore une fois bouleverser la maison. C'était par une lettre du directeur de la pension où était Maurice, laquelle était de nature à semer l'inquiétude au logis paternel. Il y avait eu, disait-il, des infiltrations malsaines empoisonnant les eaux du quartier de Brest où était situé son établissement. Une épidémie s'en était suivie et il jugeait prudent d'en

avertir les parents en leur conseillant de reprendre leurs enfants pendant une quinzaine de jours, temps nécessaire pour les travaux d'assainissement qu'on menait activement.

« Quel bonheur! s'écria Bertrane après avoir entendu son père lire cette lettre tout haut. Nous aurons Maurice à la noce du cousin Éric.

— C'est vrai! J'en suis bien aise. Il montrera, pour qui sait voir, que la branche aînée des Boishaël ne dégénère pas. »

M. de Boishaël, s'il avait une prédilection pour sa fille, était cependant très fier de la mâle beauté de son fils. Bien que celui-ci n'eût pas quinze ans, sa taille était élevée. Sous sa chevelure ondulée, de nuance châtain clair, se dégageait un front large et intelligent. Ses yeux bleus avaient une grande mobilité d'expression; depuis une gravité presque imposante, singulière chez un garçon de cet âge, jusqu'à la plus malicieuse gaieté, ou la tendresse câline.

Mme de Boishaël connaissait surtout ce dernier regard; le jeune homme aimait passionnément sa mère. La pensée de le lui prouver le soutenait dans son travail, dans les sacrifices que lui causait l'éloignement qu'il avait dû raisonnablement subir.

Cet éloignement, que la pauvre mère avait provoqué dans l'intérêt de la carrière de Maurice, était pour elle-même une cruelle épreuve. Aussi se fût-elle réjouie de son arrivée, plus encore que son mari ou sa fille, si la fâcheuse question d'argent ne s'était, une fois de plus, présentée à son esprit. Involontairement elle jetait un coup d'œil sur le dieu scandinave en regrettant qu'il fût sorti des régions où on l'honorait jadis.

Son mari comprit sans doute sa pensée, car il froissa nerveusement la lettre du directeur avant de l'enfouir dans la poche de sa robe de chambre, vraie succursale de la boîte aux lettres.

C'était invariablement pendant le déjeuner que le facteur apportait le courrier. Mauvais moment ! car deux fois, en ces derniers temps, la correspondance avait troublé le repas.

En sortant de table, Mme de Boishaël remarqua un signe mystérieux fait par Pierrette. Elle ne tarda donc pas à la rejoindre dans la cuisine.

« Il y a une lettre de M. Maurice pour Madame, dit la domestique ; j'ai préféré la garder pour vous la remettre à vous toute seule. S'il faut la montrer à Monsieur, on dira que j'ai fait un oubli et voilà tout. »

— Merci, ma bonne Pierrette », et la mère de Maurice lisait déjà.

« Ma chère maman,

« M. le Directeur écrit à papa et vraiment il a raison ; car même ceux qui ne sont pas gravement malades ne se sentent pas dans leur état ordinaire. Sans cela je vous assure que, malgré ma grande joie d'aller à Saint-Malo, j'eusse demandé à rester à l'École afin de ne pas faire la dépense du voyage. A ce sujet je vous proposerai de prendre mon argent à la caisse d'épargne. Il doit y avoir un peu plus de cinquante francs. Si vous décidez que je doive partir, veuillez envoyer un télégramme. M. le Directeur avancera, je le sais, les frais de voyage des élèves afin d'éviter le retard que causeraient les envois d'argent. Je pense donc vous revoir bientôt et je vous embrasse comme je vous aime. Votre fils respectueux.

« Maurice. »

« Le brave cœur ! Il ne me donnera jamais de soucis par sa faute, j'en suis certaine. Que Dieu le protège ! »

Tandis que sa femme songeait ainsi, M de Bois-

haël pensait également à ce fils avec beaucoup moins de sérénité. Il était certainement content de la perspective de le voir, surtout très satisfait d'avoir à le produire devant toute la parenté hostile, seulement la question budgétaire le tracassait. Un instant le souvenir de l'acquisition se présenta à son esprit, sans que ce souvenir devînt le point de départ d'un regret, moins encore d'un remords. Le vieux gentilhomme se jugeait impeccable.

« C'est dommage, se contenta-t-il de dire, que toutes les dépenses tombent à la fois », et, sacrifiant une fois de plus le présent à l'avenir, il résolut de prendre les frais de voyage chez le banquier sur la somme destinée à acquitter la pension de Maurice.

« Je n'en aurai besoin qu'à la fin de juillet; d'ici là nous verrons. »

Il alla annoncer sa résolution à sa femme. Celle-ci le laissa faire sans lui parler de la lettre de son fils, parce qu'elle prévoyait plus d'une dépense pour lesquelles les fonds de la caisse d'épargne seraient nécessaires. Ne fallait-il pas que Maurice eût des souliers vernis, des gants, une cravate blanche?

Bertrane, dès qu'elle le put, se mit à sa fenêtre; et, en voyant que celle d'en face était ouverte, y lança une petite clochette dont le bruit attirait toujours Raymonde lorsqu'elle travaillait dans la pièce voisine. C'était cette dernière qui avait eu l'idée des clochettes; elle en avait acheté plusieurs au marché, au prix de dix centimes, et on les faisait souvent voyager d'une maison à l'autre.

Le signal ne manqua pas son but, Mlle Dentérac ne tarda pas à apparaître.

« Décidément, lui dit son amie, les choses s'arrangent si bien pour ce mariage, que j'ai peur de voir tout craquer au dernier moment. Vous savez combien je regrettais l'absence de Maurice. Eh bien, le voilà qui arrive!

— Pas possible! Quand donc?... Vos parents le font venir tout exprès pour cela?

— Oh non! » Puis, après avoir expliqué le motif de ce déplacement, elle ajouta :

« Il sera ici demain.

— André va être ravi. Ils ont plus de chance que nous, les garçons; ils peuvent se rencontrer dans leurs promenades.... Si je pouvais devenir garçon, que je serais donc heureuse! Ah! je vous assure que j'enverrais bien vite mes robes au gre-

nier.... J'enrage lorsque je vois mon frère, sautant sur sa bicyclette, partir à l'aventure et que je songe qu'à seize ans je serai, moi, comme un bébé, suivie d'une bonne pour faire la moindre course! N'êtes-vous pas de mon avis?

— Je n'en suis pas. D'abord parce que je n'ai aucune envie de sortir seule, ensuite parce que les fortes études des jeunes gens effraieraient ma paresse, et, enfin, parce que je trouve que le pantalon et le veston sont de fort vilains accoutrements que je n'ai nulle envie de porter. Ah! s'il s'agissait d'être habillé comme les pages d'autrefois avec des chapeaux à plumes, des jabots de dentelle, des broderies et des bijoux, je tiendrais peut-être moins à mon costume de fille.

— Est-elle coquette, cette Bertrane! »

Les fillettes continuèrent à jaser ainsi pendant près d'un quart d'heure, et convinrent, avant de se séparer, que Raymonde serait avertie de l'heure à laquelle Maurice arriverait afin que si, comme c'était probable, M. de Boishaël n'allait pas au-devant de son fils, André pût se rendre à la gare pour serrer la main de son camarade. L'animosité du descendant de Du Guesclin contre les Dentérac était peu partagée dans sa famille.

Toutefois il y avait un point sur lequel le jeune Boishaël était avec son père en pleine conformité de sentiments, c'était le regret de ne pas posséder l'Isolia. Dans les promenades faites avec le fils de l'armateur, il n'avait jamais voulu se diriger de ce côté ; et, s'il faisait quelquefois des rêves de fortune, c'était pour donner à sa mère une vie tranquille, et être à même de racheter le vieux manoir.

La fortune ! Ce n'est pas en briguant l'honneur d'être officier de marine qu'on court la chance de l'attraper. Aussi Mme de Boishaël, qui souffrait tant du manque d'argent, aurait-elle souhaité au fond du cœur voir son fils entreprendre une autre carrière. Elle avait un jour confié ceci à Mme Dentérac qui, après avoir pris conseil de son mari, lui avait parlé d'une situation pouvant devenir fort belle chez un armateur normand très lié avec M. Dentérac. Le jeune homme aurait pu dès l'année suivante naviguer au compte de cet armateur. Mais il fut convenu que si l'on donnait suite à l'affaire, M. Dentérac n'agirait que tout à fait dans l'ombre. Cette précaution fut inutile, car le projet tomba dans l'eau. Dès que Mme de Boishaël voulut en parler à son mari, celui-ci répondit :

« Un Boishaël porte l'épée ou se drape fièrement dans sa pauvreté. Moi vivant, il n'en sera jamais autrement pour Maurice. »

Inutile de discuter sur cette absurde conclusion. Quant à la première partie de la phrase, elle répondait tout à fait aux sentiments du jeune homme. Il était donc parti pour Brest, plein d'ardeur, avec l'espérance d'être bientôt reçu au *Borda*.

Ce fut un mercredi après midi que Maurice, penchant la tête à la portière bien avant l'arrêt complet du train, vit sur le quai sa mère, Bertrane et, un peu à l'écart, André Dentérac. Celui-ci, après avoir dit en quelques mots tout le plaisir que lui causait l'arrivée du voyageur, laissa la famille de Boishaël à ses épanchements et, prenant sa bicyclette qu'il avait déposée dans un coin de la gare, s'élança sur la route de Saint-Servan.

Tout en cheminant entre sa mère et sa sœur, Maurice ne tarda pas à manifester la surprise que lui avait causée une dépêche reçue la veille.

« Vous avez donc peur, maman, que je ne vous fasse pas honneur pendant les quelques jours que je vais passer ici, puisque vous me recommandez d'apporter mon uniforme neuf? »

Bertrane se mit à rire : « Sans cela l'aurais-tu apporté ?

— Probablement que non. Sachant trouver du linge à la maison, j'aurais évité de prendre cette lourde valise.

— Vous voyez, maman, que j'ai eu raison de vous faire dépenser quatre sous de plus. Papa n'aurait pas été fier de l'héritier des Boishaël s'il n'avait eu que cet habit-là pour figurer dans le cortège du cousin Éric. »

Tout en parlant, elle montrait la tunique poudreuse du jeune homme, qui était littéralement abasourdi de tout ce qu'il entendait. On passait à côté d'un banc : il y déposa sa valise et, dans une courte halte, fit questions sur questions en s'étonnant de chaque réponse.

L'événement capital de la dernière quinzaine s'était écoulé entre la dernière lettre reçue et celle qu'on allait lui écrire lorsqu'il avait annoncé son arrivée. Il l'ignorait donc complètement.

Cette occasion de connaître tant de parents avec lesquels on n'avait aucun rapport plaisait à Maurice ; doué d'une aimable nature, il espérait même qu'un rapprochement pourrait en résulter. Mme de Boishaël lui recommanda de ne pas con-

fier cette espérance à son père, qui la verrait de mauvais œil; et, d'un pas alerte, on reprit le chemin du logis.

Sur le seuil Pierrette guettait l'arrivée de son jeune maître; aux fenêtres d'en face se penchaient les deux petits Dentérac, Thérèse et René. Bertrane vit Raymonde se dissimuler derrière un rideau.





V

L'anneau du héros de Saint-Cast avec une foule de Boishaël tout alentour.

On ferait un volume de toutes les paroles prononcées chez les Boishaël à l'occasion du voyage de Dinan. Irait-on par le bateau à vapeur ou par le chemin de fer?

Le chef de famille daigna consulter sa femme et ses enfants, ce qui prouvait qu'il n'avait aucune prédilection pour un moyen de transport plutôt que pour un autre. S'il faisait beau temps, il serait sans doute plus agréable de faire le trajet sur la Rance; mais s'il pleuvait, l'embarquement serait

bien désagréable.... Et puis, l'heure de la marée réglant le départ du bateau, il s'agissait de savoir s'il partirait le 4 juin de façon à faire arriver de bonne heure à Dinan.

Maurice descendit sur le port prendre ce renseignement, et, chance extraordinaire! le bateau partirait ce jour-là à sept heures du matin. Enfin, ce qui détermina le choix de ce mode de transport, c'est que le voyage ainsi fait revenait moins cher que par la voie ferrée.

« Vive le bateau! » s'écria Maurice.

Depuis sa première lettre, le lieutenant de Lorech en avait écrit plusieurs, d'abord pour remercier son parent, ensuite pour donner différentes instructions. Des chambres seraient mises à la disposition de la famille de Boishaël, au principal hôtel de Dinan, non seulement pour changer de toilette à l'arrivée, mais pour y passer la nuit suivante. Nouvelle joie pour Bertrane, qui ne se souvenait pas avoir couché ailleurs que dans le lit drapé de vieille perse où son aïeule avait dormi au siècle précédent.

Cet arrangement, imprévu au début, nécessitait des toilettes du lendemain plus soignées que celles du voyage. Alors, pendant huit jours, il

fallut retourner, repasser, découdre et recoudre les costumes de l'été précédent. Pierrette aidait ses maîtresses de tout son pouvoir, et dans la cheminée de la cuisine on entretenait deux tisons pour qu'un fer à repasser fût toujours prêt à aplatir les coutures, à donner un lustre nouveau aux étoffes défraîchies.

Enfin nous voilà à la veille du grand jour. Pierrette, aidée de Maurice, a descendu du grenier une malle qui n'avait certes pas été achetée avenue de l'Opéra. Dans son jeune âge elle avait fait plusieurs voyages, attachée derrière une voiture de poste. Les lanières, avec lesquelles on la fixait alors, pendaient encore sur ses flancs comme les bretelles du maître de la maison quand il se promène le matin d'une chambre à l'autre en costume négligé.

La malle descendue, débarrassée des toiles d'araignée et de sa couche de poussière, fut garnie, à l'intérieur, de nombreux journaux, et l'on songea à la remplir. M. de Boishaël, négligeant ces détails, restait dans son cabinet de travail, tandis que son entourage se trémoussait comme des abeilles dans une ruche.

La malle, chef-d'œuvre d'un layetier d'il y a

cinquante ans, a de nombreux compartiments et tiroirs. C'est très commode ; et, dans leur inexpérience, les voyageurs du lendemain y enfouissent autant d'objets que s'ils devaient s'absenter pour six mois. Il y avait particulièrement une herboristerie très bien fournie de tilleul, camomille, mélisse, bourrache, etc., pour le cas où les estomacs se trouveraient incommodés d'une nourriture très différente de l'ordinaire.

La malle fut donc bondée, ayant sur le dessus la robe de satin grenat de Mme de Boishaël et celle de lainage crème destinée à sa fille. Mlle Christine s'était distinguée ; elles étaient toutes deux fort jolies.

Lorsqu'elles avaient été mises, en une sorte de répétition générale, devant Mme Dentérac et Raymonde, cette dernière avait dit à part à Bertrane :

« Il vous faudrait un joli bracelet. On le verrait bien quand vous quêterez. Je puis vous prêter un des miens.

— Merci beaucoup, avait répondu la fière petite Bretonne ; je ne porterai jamais que des bijoux qui seront à moi. »

Raymonde, une fois de plus, s'était lancée sans

réflexion; mais, comme il est quelquefois plus facile d'en vouloir à quelqu'un que de s'avouer qu'on a eu tort, elle trouva son amie trop susceptible, et les fillettes se quittèrent moins affectueusement que de coutume. Elles ne pensèrent même pas à se donner rendez-vous à la fenêtre pour le lendemain. Ce lendemain étant le fameux jour des emballages, Bertrane n'eut pas le temps de guetter sa voisine. Toute la journée allait donc se passer sans qu'elles se fussent vues, sans s'être dit adieu, ce qui tracassait Mlle de Boishaël, lorsque son frère revint d'une promenade faite en bateau avec André.Celui-ci lui avait remis un petit mot très gentil de sa sœur pour Bertrane.

« Je vais bien penser à votre voyage, disait-elle, et je souhaite que vous vous amusiez beaucoup. Au retour, donnez-moi un rendez-vous le plus tôt possible. J'aurai si grande hâte d'avoir des détails sur la noce. »

Pierrette fut chargée de remettre la réponse en allant retenir le commissionnaire qui devait porter la lourde malle au bateau.

M. de Boishaël fut très agité pendant la nuit qui précéda le départ. Il était certainement plus ému de cette réunion de famille qu'il ne voulait

le laisser soupçonner autour de lui. Sa femme, à plusieurs reprises, l'avait entendu parler tout haut alors qu'il ne pensait pas qu'on pût l'entendre. Il se disait :

« Les jeunes gens que je ne connais pas, ou que j'ai vus dans leur enfance, m'importent peu. J'ai droit à leurs hommages : s'ils me les refusent, je leur tournerai le dos, et voilà tout!... mais le cousin Louis!... il est de mon âge,... deux ans de plus même,... et sa femme! une revêche qui lui a apporté des terres. Ce sont les riches de la famille.... Ils y seront sans doute.... »

M. de Boishaël, une autre fois, avait poussé de gros soupirs en murmurant :

« L'oncle Gaëtan! Ah! l'oncle Gaëtan! c'est lui qui a indisposé les autres parents contre moi, j'en suis sûr.... Il m'en voulait de ne pas suivre ses conseils. Sans lui j'aurais eu l'Isolia!... Grâce à lui le manoir a été mis à l'encan, j'ai vu un Dentérac y entrer en maître! »

Le vicomte, en parlant ainsi, se promenait à grands pas dans sa chambre. Lorsque Mme de Boishaël l'y avait rejoint, plus d'un quart d'heure après avoir entendu ce qui précède, il était rouge, enfiévré, au point qu'elle s'en était inquié-

tée jusqu'à lui demander s'il se sentait souffrant.

« Pourquoi cela? je suis très bien », avait-il répondu brusquement. Il dit encore se très bien porter lorsque ses enfants vinrent lui dire bonjour, le 4 juin au matin. Cependant il ne toucha pas à la soupe au lait, préparée par Pierrette à la mode bretonne avec un bon morceau de beurre roussi pour y donner de la saveur.

Mme de Boishaël fut préoccupée de voir son mari partir à jeun et glissa des biscuits dans son sac en se réservant de les lui offrir sur le bateau.

La cloche a sonné, on a levé la passerelle, un bruyant jet de vapeur s'échappe de la machine, qui imprime au bâtiment un mouvement de rotation avant de le faire tracer en droite ligne son sillage dans la direction de la Rance.

C'est une situation idéale que de se trouver sur les flots par une radieuse matinée d'été, alors que la mer au large s'étend lumineuse, que les barques à voile appareillent de toutes parts, que les côtes sont verdoyantes et le ciel d'un bleu sans nuages!

Bertrane, debout sur le pont près de son frère, appuyée à une balustrade, jouissait avec délices de cet horizon, respirant le grand air à pleins

poumons. Quelle différence avec celui si raréfié qui ne parvenait guère que par rafales dans l'étroite rue où s'écoule son existence!

« Maurice, que je suis heureuse! voilà bien un des plus beaux jours de ma vie.

— Papa a eu, il est vrai, une fière idée d'accepter cette invitation! Si j'avais jamais imaginé aller à la noce en venant passer quinze jours à Saint-Malo!... Ne trouves-tu pas, toutefois, qu'il a l'air maintenant de regretter cette acceptation? Regarde sa physionomie. Elle conviendrait tout autant à un invité d'enterrement qu'à un témoin de mariage.... »

Au moment où le jeune homme faisait cette réflexion, quelques personnes s'approchaient de M. et de Mme de Boishaël; la conversation s'engagea, et le vieux gentilhomme, satisfait des prévenances dont il était l'objet, s'anima, s'égaya même, et appela ses enfants qu'il présenta aux anciennes relations avec lesquelles il renouait connaissance. Le voyage parut court à tout le monde.

A Dinan, un des employés de l'hôtel se tenait à l'arrivée du bateau. En homme connaissant son métier, il devina promptement les personnes qu'il attendait, les fit monter dans un omnibus et se



Bertrane était debout sur le pont, près de son frère.

chargea des bagages. Un sourire s'esquissa sur sa figure, fraîchement rasée, en voyant la fameuse malle des Boishaël.

« Ah! ah! voilà ce qui peut s'appeler une antiquité. »

Cette antiquité fit grommeler le porteur, qui la hissa sur le haut de l'omnibus : il avait failli s'affaisser sous son poids.

Dès qu'elle fut installée dans la chambre destinée à Mme de Boishaël, celle-ci s'empressa de l'ouvrir pour en retirer les vêtements de cérémonie et les distribuer à chacun. Puis, ayant enveloppé Bertranc d'un peignoir, elle dénoua ses beaux cheveux blonds, les fit bouffer, friser, onduler, rien qu'en les livrant aux caprices de leur nature. Elle les retint ensuite à la hauteur de la nuque par un large nœud de ruban rose pâle.

Mme de Boishaël aida encore sa fille à passer le reste de sa toilette et, bien que ne voulant pas lui donner de vanité, ne put s'empêcher de dire lorsqu'elle la vit toute prête :

« Tu es bien comme cela. »

Un long regard d'orgueil maternel se fixa encore sur ses deux enfants quand Maurice rejoignit sa sœur et qu'elle les montra à leur père.

Celui-ci se redressa en les regardant. A ce moment-là, il eut une expression rayonnante.

« Soyez fière de votre fils, il vous ressemble, dit-il à sa femme. Quant à Bertrane, c'est bien une Boishaël. Ils vont le voir, tous ceux de mon sang qui auraient voulu me faire plier sous leur loi. Ils verront que la tige principale de notre race a des rejetons à faire tressaillir d'aise nos ancêtres dans leurs tombeaux! Ils verront aussi briller au doigt de ma fille l'anneau d'or enlevé par mon arrière-grand-père sur le cœur d'un Anglais au combat de Saint-Cast! Tout le sang de Du Guesclin frémissait dans ses veines; il s'était battu en héros. Le combat touchait à sa fin, les retranchements des Anglais étaient attaqués au pas de course. Boishaël se trouva tout à coup entouré par un groupe ennemi que commandait un jeune officier beau comme le jour. Il multiplia les coups autour de lui, s'attaqua à cet officier et lui fit bientôt mordre la poussière. Les combattants avaient remis l'épée au fourreau, les Anglais avaient éteint le feu de leur flotte et s'apprêtaient à s'éloigner de la côte, lorsque Amaury de Boishaël, mon bisaïeul, aussi bon que vaillant, accompagné d'un moine, parcourut le champ de

bataille. Le bel officier respirait encore et fut transporté dans une chaumière voisine, où il rendit, en arrivant, le dernier soupir. On ne put trouver sur lui aucun signe indiquant son nom, mais seulement l'anneau dont je parle, suspendu à son cou par un ruban de soie.

« Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, entra dans cette même chaumière pour s'y reposer.

« Gardez cet anneau, Boishaël, dit-il ; qu'il « devienne pour tous vos descendants le souvenir « de votre glorieuse conduite pendant la rude « journée que nous venons de passer. Prenez « aussi l'épée de l'ennemi que vous avez vaincu, « c'est votre droit. » « Mon fils, tu auras l'épée à ta majorité. Ceux qui m'ont dépouillé du modeste bien qu'un oncle avait promis de me laisser pour soutenir avec plus de dignité l'honneur des Boishaël n'ont pu me ravir ces deux objets précieux que mon père m'a remis avant de mourir. Je comptais, ma fille, attendre que tu aies l'âge de quinze ans pour te remettre ce mystérieux anneau ; mais la journée d'aujourd'hui me semble solennelle et je veux qu'il brille à ton doigt alors que tu entreras dans l'église de Saint-Sauveur

où repose le cœur du vaillant Du Guesclin. »

Le vieux gentilhomme sortit alors d'une boîte en vernis Martin un cercle d'or sur lequel se trouvaient gravés tout autour ces mots : *My heart to you for ever* (Mon cœur à vous pour toujours). Deux colombes, surmontées d'une croix, finement ciselées, formaient le milieu de l'anneau. La croix était en rubis, et les yeux des colombes faits de petits brillants.

« Tu ne mettras pas de gant à cette main-là », dit encore M. de Boishaël.

Bertrane, tout émue de la solennité de cette scène qui faisait oublier le cadre banal de la chambre d'hôtel, embrassa la main de son père au moment où il lui remettait son précieux cadeau. Elle n'eut pas le temps d'exprimer d'autres remerciements : on frappait à la porte.

Mme de Boishaël alla ouvrir et vit un jeune sous-lieutenant de hussards suivi d'un domestique portant un superbe bouquet blanc.

« J'ai l'honneur, madame, d'être le garçon d'honneur de Mlle de Boishaël. Voulez-vous me permettre de lui offrir ces fleurs en vous priant, si vous êtes tous prêts, de me suivre. Les voitures sont en bas pour vous conduire au domicile de

la fiancée. Tous les invités devant former le cortège y sont déjà réunis. »

Bertrane balbutia quelques mots en recevant le bouquet et, tandis qu'elle descendait l'escalier de l'hôtel, vit que la carte de l'officier était glissée entre deux roses thé. Elle l'enleva et apprit de la sorte que son garçon d'honneur se nommait Marcel de Préans.

Devant le perron de l'hôtel était un landau, dans lequel monta la famille de Boishaël. L'officier suivait en charrette anglaise.

On roula pendant quelques minutes, car la maison de Mme Turnhill, la future belle-mère du lieutenant Éric, était située à quelque distance du centre de la ville, dans une position ravissante sur la vallée que domine l'élégant viaduc.

Enfin on franchit une grille, la voiture s'arrête. M. de Lorech ouvre lui-même la portière, serre avec effusion les mains de son vieux cousin, offre ses hommages et son bras à Mme de Boishaël, et, après quelques mots aimables adressés à Maurice et à Bertrane, se dirige vers le salon.

Le vicomte donne le bras à sa fille; celle-ci sent qu'il tremble.

Maurice ferme la marche avec M. de Préans.

Raide et souriante, Mme Turnhill se trouvait à l'entrée du salon, ayant à ses côtés sa charmante fille, miss Alice. Celle-ci embrassa Bertrane et la présenta à ses autres demoiselles d'honneur, car, selon la mode anglaise, un essaim de jeunes filles devait l'entourer. Deux étaient même désignées pour porter sa longue traîne de satin blanc.

Pendant cette présentation, Boishaël jetait un coup d'œil autour de lui. Ce n'était plus l'homme fatigué, voûté, qui, plus vieux que son âge, se traînait dans les rues de Saint-Malo à la recherche de quelque objet de bric-à-brac. Il se tenait fièrement en échangeant, comme contenance, deux ou trois phrases banales avec son fils.

Tout à coup une porte donnant sur le jardin s'ouvrit pour laisser passer un vieillard de haute stature, à barbe blanche. Il s'avançait lentement, d'une démarche assurée toutefois, et c'était vers Bertrand de Boishaël qu'il se dirigeait. Celui-ci était placé de profil par rapport au nouvel arrivant, ce qui lui permettait d'étudier ses mouvements sans qu'il y parût. Il continuait même à montrer à Maurice une orchidée se balançant dans une suspension, et lui donnait son nom savant, lorsque le vieillard, arrivé tout près de lui, dit :

« Mon neveu, je viens vous demander de me présenter votre fils. L'avoir vu sera une des dernières joies de ma longue vie. »

Le père de Maurice se retourna alors vivement, en appuyant la main sur l'épaule du jeune homme.

Le vieillard continuait : « Je veux qu'il sache, sur ma foi de gentilhomme, que j'ai chaque jour demandé à Dieu de bénir tous ceux qui portent mon nom.

— Mon fils vous sera reconnaissant, mon oncle, d'une pareille assurance. Maurice, incline-toi devant le baron Gaëtan de Boishaël. »

Celui-ci tendit la main à son jeune neveu et faisait le même geste vers Bertrand, lorsque le marié vint prier le baron de donner son bras à la vicomtesse de Boishaël. Il emmena le vicomte lui-même pour lui présenter, comme partenaire dans le cortège, une de ses bonnes amies de jeunesse, perdue de vue depuis près de quarante ans.

Si, dans ce quartier retiré, les badauds furent peu nombreux pour voir la noce quitter la maison de la fiancée, il y avait, au contraire, une véritable foule aux abords de la mairie, et cette foule se retrouva encore grossie à l'entrée de l'église de

Saint-Sauveur. Elle était chaudement admiratrice vis-à-vis de l'attrayant spectacle qui se présentait à ses regards.

Par le portail grand ouvert se voyait le maître-autel, tout paré de gerbes de fleurs et de girandoles de lumières. De chaque côté de la nef, que séparait un riche tapis de moquette, se groupaient des officiers en uniforme ou des dames en élégante toilette.

L'orgue se mit à jouer, le suisse frappa le sol de sa hallebarde, et le cortège fit son entrée.

Pour être véridique, il faut avouer que, malgré les recommandations de son père, Bertrane ne pensa pas du tout, en pénétrant dans l'église, au cœur du vaillant Du Guesclin qui y repose depuis cinq cents ans. Elle se souvint davantage que M. de Boishaël voulait qu'elle ôtât son gant pour quêter afin de bien montrer qu'elle avait au doigt le mystérieux anneau légué par le héros de Saint-Cast à sa postérité. Elle le mit même à son médius; d'abord parce qu'il était un peu large pour les autres doigts, mais surtout pour le faire bien voir.

Cette petite manœuvre eut un résultat plus complet que le vieux gentilhomme lui-même

n'avait pu se le figurer. Bertrane commençait à circuler dans les rangs, sa bourse à la main. Elle allait de l'un à l'autre toute gracieuse, et se trouva arrivée devant un jeune homme d'environ dix-huit ans qui, au moment de déposer l'offrande de sa pièce blanche, resta la main en l'air, les yeux fixes, comme fasciné par une apparition.

« Pardon, monsieur, mademoiselle attend », dit Marcel de Préans.

La pièce tomba dans la bourse sans que le jeune homme trouvât un mot à dire et il demeura, la tête en avant, dans une singulière posture qui ne l'embellissait guère.

C'était un grand garçon, ayant grandi trop vite sans doute, ce qui le faisait paraître tout dégingandé. Il avait la mine blafarde, de petits yeux gris, des sourcils roux, un gros nez et une grande bouche aux lèvres minces. Les cheveux eussent été rouges, comme les quelques poils apparaissant à son menton, si l'emploi du peigne de plomb n'en avait altéré la nuance. A Lamballe, où il demeurait habituellement, on frappait encore d'une sorte d'ostracisme toute chevelure aux tons par trop cuivrés. On voit que la mode qui en fait tant surgir de cette sorte, vraies ou fausses,

n'avait pas encore pénétré dans cette jolie petite ville.

« Jehan, qu'as-tu donc? dit auprès de lui la voix d'un camarade. As-tu vu la tête de Méduse au fond de la bourse de la quêteuse?

— Elle a le bijou de l'Anglais, murmurait celui qu'on venait d'appeler Jehan, tu ne peux pas comprendre l'émotion que je viens de ressentir. Je t'expliquerai cela après la messe. »

Auparavant, Jehan — un Boishaël encore celui-là! — se glissa auprès de son père en arrivant dans la sacristie.

Le père était le cousin Louis.

« Vous n'avez pas vu, sans doute — car la fille du vicomte n'a pas quêté de votre côté — qu'elle porte au doigt l'anneau du héros de Saint-Cast.... Vous aviez pensé qu'il avait peut-être été vendu dans un moment de misère.... Que de fois m'avez-vous dit que vous donneriez bien une grosse somme pour savoir ce qu'il était devenu et plus encore pour le posséder!

— Le posséder! reprit le cousin Louis, nous en sommes plus loin que jamais, puisqu'il est entre les mains de Bertrand.

— Qui sait? » reprit le jeune homme en

s'effaçant derrière le battant de la porte pour laisser passer le flot des assistants apportant, la bouche en cœur, leurs compliments aux mariés.

Pour bien se rendre compte de toute cette parenté des Boishaël, il est bon de savoir que le père de Bertrand, le vicomte actuel, avait un oncle et deux frères. L'un de ces frères était le baron Gaëtan, l'autre le père du cousin Louis. Quant à l'oncle, l'ancien propriétaire de l'Isolia, il avait eu, en effet, l'intention de léguer ce manoir au représentant de la branche aînée de la famille jusqu'au moment où le caractère bizarre de celui-ci, son peu d'énergie pour prendre une carrière, l'en avaient désaffectionné. Sa fortune avait alors été divisée en parts égales entre chacun de ses neveux. C'était ce que le père de Maurice et de Bertrane appelait avoir été déshérité.

Les circonstances, aidées par la prévoyance de M. de Lorech, s'étaient prêtées jusqu'après la cérémonie au mutuel désir qu'avaient Bertrand et Louis de Boishaël de ne pas se rencontrer face à face. Mais, au moment où les mariés allaient quitter la sacristie, où le cortège, par conséquent, se reformait, il y eut une double manœuvre des deux cousins pour rejoindre les personnes aux-

quelles ils devaient donner le bras, qui les fit presque s'entre-choquer. Ils firent chacun un soubresaut en arrière.

« Mon cousin Bertrand, je crois?

— Mon cousin Louis. Veuillez donc passer.

— Après vous, vicomte. »

Celui-ci, en s'inclinant, reprit son chemin; heureux d'avoir renouvelé connaissance aussi peu solennellement avec un cousin qui lui avait été antipathique depuis l'enfance.

« Ouf! » se disait-il, « j'ai eu tort de tant m'impressionner de ces rencontres de famille. Elles se passent aussi bien que possible. Je vais être maintenant tout à la noce. »





VI

Après le plaisir la peine.

Bertrane était très grande pour ses treize ans, on croyait souvent qu'elle en avait quinze ou seize. De plus, l'habitude de vivre avec des grande personnes donnait à sa conversation un certain sérieux confirmant l'illusion. Il n'est donc pas surprenant que M. Marcel de Préans la traitât comme une jeune fille, ce qui la flattait beaucoup. Elle souhaitait vivement qu'il ne vînt pas à apprendre son âge, cet âge où l'on jouerait presque à la poupée. Elle avait même fait à ce sujet la leçon à son frère....

« Oh! si tu le veux, avait répondu celui-ci en riant, je dirai que tu es mon aînée. »

Bertrane, après avoir refusé cet excès de zèle, s'amusait d'entendre son garçon d'honneur lui demander si elle irait bientôt dans le monde, lorsqu'une voix pointue dit derrière elle :

« Je crois que Mlle Bertrane est bien loin de ce moment-là.... Si je ne me trompe, ma petite cousine, vous avez eu treize ans au mois d'août dernier. J'ai appris votre naissance quelques jours après celle de ma petite Huberte, laquelle est restée au couvent au lieu de venir à la noce.... Je ne suis pas d'avis de déranger les études, moi! »

Ce n'est peut-être pas très bon à dire, mais je dois avouer que Bertrane eut une envie folle d'enfoncer les griffes de ses doigts roses dans la grosse figure de Mme Louis de Boishaël, car c'était elle qui venait de parler ainsi.

M. de Préans riait bien un peu dans sa moustache du regard plein de flamme que jetait la fillette sur cette vilaine cousine; mais comme cette cousine lui semblait être d'un moral aussi désagréable que son physique, qu'au contraire

il trouvait Bertrane très naturelle et gentille, il rétorqua :

« Madame, il y a des jeunes personnes qui à treize ans sont des enfants et d'autres qui sont des jeunes filles....

« A vous de donner, monsieur Maurice », et il passa les cartes à ce dernier.

La jeunesse faisait une partie de trente et un dans l'après-midi, après un déjeuner qui avait duré plus de deux heures.

Mme Louis restait debout, derrière les jeunes gens, ayant la mine plus revêche que jamais, depuis que son essai de conversation avait si mal réussi. Elle formait vraiment un ensemble aussi peu attrayant que possible! C'était la figure de son fils élargie et gonflée comme si l'on avait soufflé dedans. Les mêmes cheveux d'un roux honteux s'étalaient en bandeaux sur ses tempes avec une coiffure en dentelles noires ornée de giroflées. La robe de damas vert, ouverte devant, montrait un cou rouge et un large médaillon de diamants. Elle avait aussi des diamants à ses bracelets, des diamants à ses oreilles, des diamants à presque tous les doigts.... Impossible de dire avec plus de mauvais goût : « Voyez comme je suis riche! »

Et cependant, pour quiconque se serait donné la peine de l'examiner il eût été évident que, malgré tous ses bijoux, elle jetait un coup d'œil de convoitise sur l'anneau que Bertrane portait au doigt. Elle se penchait à chaque mouvement que faisait la jeune fille en prenant des cartes, afin sans doute d'arriver à le bien voir. La manœuvre n'ayant pas suffisamment réussi, elle se hasarda, à un moment où le jeu était moins animé, à demander à Bertrane de le lui montrer.

« Vous avez là, ma petite cousine, un bijou de famille dont j'ai souvent entendu parler. Il est fort curieux, bien que les pierreries en soient assez mesquines.

— Pour nous, madame, elles sont d'un prix inestimable, car elles font briller à nos yeux la valeur de notre bisaïeul, dit vivement Maurice. « La gloire est un bien de famille qui ne s'achète « pas. »

— Vous parlez de la gloire de votre ancêtre, comme si elle était à vous seul. Mes enfants, jeune homme, peuvent la revendiquer tout autant que vous. Votre bisaïeul était le leur. »

— Bravo, ma mère! » s'écria Jehan d'une voix de fausset.

— Montrons-nous donc un jour dignes de lui, mon cousin, en nous inspirant de son héroïsme pour servir la patrie.

— Puisque c'est ici la mode d'applaudir, à mon tour de dire : Bravo ! M. Maurice de Boishaël, reprit M. Préans, votre sœur m'a dit que vous posséderez, à votre majorité, l'épée de votre glorieux ancêtre et je me crois bon prophète en assurant que vous serez digne du héros de Saint-Cast.... J'ai jeté le valet de carreau, je crois?... Heureusement que nous ne jouons pas gros jeu, car je ne suis plus du tout au mien. »

La partie ne tarda pas à se terminer. Il ne restait plus de trace de la petite pluie qui avait un instant assombri le temps et mouillé les allées. Le soleil avait repris possession de l'atmosphère, et la réunion en profita pour se disperser dans le joli parc de Mme Turnhill.

A sept heures et demie la cloche rappelait les invités sous la tente dressée pour servir de salle à manger.

Cette tente, en coutil rayé rouge et blanc, était décorée de branches et de guirlandes de verdure artistement disposées. Les chiffres des mariés se détachaient de distance en distance en verres

de couleur; la table, vrai massif de fleurs, était ruisselante de lumières.

Mme de Boishaël, tout en causant avec son voisin, examinait le vicomte Bertrand dont l'attitude la surprenait. Lui qu'elle avait toujours connu d'une nature taciturne, et qui se livrait à peine à son foyer de famille avec quelques rares amis, était d'un entrain, d'un brio incroyables, animant tout le milieu de la table où il se trouvait placé. Le baron Gaëtan, assis auprès de la vicomtesse, complimentait celle-ci sur la verve de son mari, et cependant, sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, cette gaieté la préoccupait, lui serrait le cœur.

Après le dîner, on rentra au salon ; quelqu'un se mit au piano, un jeune Anglais sortit son violon d'une boîte, et quelques accords préludèrent au quadrille d'honneur.

Bertrane était désolée! Comment avouer qu'elle ne savait seulement pas faire un avant-deux?

Maurice, assez vexé, lui aussi, tâchait de la réconforter de cette mésaventure en lui disant :

« Tu feras comme moi, tu ne danseras pas.

— Ce n'est pas du tout la même chose. Aucune jeune fille ne viendra te demander de danser

avec elle, tandis que mon garçon d'honneur va certainement venir m'inviter.... Tiens! le voilà qui s'avance.... Ah! je voudrais être au couvent, comme la cousine Huberte.

— Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur...? commençait M. de Préans.

— Non, monsieur, interrompit de suite Bertrane, ce serait vous jouer un trop mauvais tour. Je n'ai jamais dansé. J'embrouillerais tout!

— Je vous assure que vous vous en tirerez fort bien. Le quadrille qu'on va danser est des plus simples, c'est celui du temps de nos pères. Nous ne nous mettrons pas du côté de ceux qui commenceront; vous les regarderez faire, et vous les imiterez facilement lorsque votre tour sera venu. »

Ce petit discours remonta le moral de la fillette, qui traversa le salon d'un air assez crâne au bras de l'officier.

Maurice, malgré les instances des autres danseurs, se tint à l'écart, craignant, avant tout, de paraître ridicule. Son cousin Jehan, au contraire, dansa avec ardeur toute la soirée en remuant tellement ses grands bras, ses longues jambes, qu'il ressemblait à un pantin.

Ce violent exercice lui faisait éprouver une telle chaleur, qu'il s'épongeait à tout instant avec son mouchoir de fine batiste. Sa mère, d'un geste qu'elle cherchait à rendre gracieux, lui lançait un grand coup d'éventail lorsqu'il passait près d'elle.

Il n'invita pas Bertrane et celle-ci en fut enchantée, car ce Boishaël-là lui déplaisait fort, ainsi que ses parents; tandis que le beau vieillard, son grand-oncle, lui semblait si bon, si respectable, qu'elle voulait espérer que les relations continueraient avec lui. Il se retira vers dix heures, mais pas du tout à l'anglaise, malgré la nationalité de la maîtresse de maison. Dans l'intervalle de deux danses, le baron de Boishaël s'avança vers Mme Turnbill et, en vrai gentilhomme français de l'ancien temps, lui baisa la main qu'elle lui tendait pour le *shake hands* britannique. Il embrassa la mariée, fit le tour des salons en disant adieu à chacun, baisa aussi la main de la vicomtesse de Boishaël et dit à son mari :

« Mon neveu, je possède encore quelques bouteilles d'un vin dont vous avez dû boire dans votre jeunesse. Lorsque vous viendrez sous mon



« Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur... ? »

toit avec votre femme et vos enfants, nous y ferons honneur, je vous assure.

— Merci, mon oncle, vous nous verrez », répondit le père de Maurice et de Bertrane d'une voix forte.

« Touchante scène de famille! » murmurait le cousin Louis d'un air goguenard à sa femme.

Peu de temps après le départ du baron, les habitants de Saint-Malo s'éclipsèrent. Un domestique fit avancer une des voitures qui stationnaient à la porte de la villa et bientôt ils furent à l'hôtel.

Le vicomte ne s'était pas mêlé pendant le trajet aux réflexions que fit chacun des siens sur la cérémonie à laquelle ils avaient assisté. Son animation était tombée; il se plaignait même d'avoir la tête lourde et sa femme se félicita de pouvoir lui offrir une tasse de tisane. Il accepta du tilleul et se coucha.

Maurice était dans la même chambre que son père, Bertrane avec sa mère dans la pièce à côté! Cette dernière, peu habituée à une vie aussi animée, ne pouvait fermer l'œil, tandis que ses enfants furent bientôt profondément endormis. Elle entendit une horloge voisine sonner toutes

les heures de la nuit. Le second coup de deux heures vibrait encore lorsqu'il lui sembla percevoir une sorte de gémissement venant de l'endroit où se trouvait le lit de son mari, dont une cloison seulement la séparait. Elle se dressa sur son séant, prêta l'oreille, et aussitôt le bruit d'une chute ébranla le silence de la nuit. Elle se leva précipitamment, alluma la bougie et, tout en passant un jupon, courut pieds nus vers la porte. En l'ouvrant, elle se trouva en face de Maurice :

« Maman, papa a dû tomber hors de son lit. Je lui ai parlé ! Il ne répond pas. »

Mme de Boishaël était déjà auprès de son mari. Avec l'aide de Maurice, elle le replaça sur son lit sans qu'il donnât signe de vie. Le jeune homme alla en toute hâte réveiller le garçon de service afin d'avoir promptement un médecin.

Mme de Boishaël espérait que cet accident ne serait qu'un évanouissement provoqué par une indigestion. Le docteur, promptement arrivé, car il habitait une maison voisine, prononça de suite le mot d'attaque et jugea le cas très grave. Le prêtre succéda au médecin, et le malade ne reprenait toujours pas connaissance. Dans la journée, il articula quelques mots incohérents, puis retomba

dans une prostration qui devait durer plusieurs jours.

On devine quelle émotion causa la nouvelle de cet événement à tous les membres de la joyeuse réunion qui avait eu lieu la veille Ce fut un va-et-vient continuel dans l'hôtel pour s'informer de l'état du malade. Le baron Gaëtan fut admis auprès de lui. Les cousins Louis se contentèrent de déposer leur carte.

Bertrane ne voulait pas quitter le bord du lit de son père; elle lui prenait la main, lui parlait, se désolant de ne pas obtenir de lui la moindre parole, le moindre regard. Maurice, bien que bouleversé par cette catastrophe, dont le médecin ne lui avait pas caché les terribles conséquences, ne semblait penser qu'à sa mère, dont il soutenait le courage, dont il voulait surtout ménager les forces.

Huit jours se passèrent ainsi; puis M. de Boishaël put prendre un peu plus de nourriture, ce qui lui rendit des forces. Il quitta le lit et alors sa femme put fixer le jour du retour à Saint-Malo. Quant à lui, il ne semblait pas s'apercevoir de l'endroit où il se trouvait, ni des personnes qui l'entouraient. Apathie complète.

« Le corps se remettra, avait pu dire le méde-

cin après quelques jours de soins; quant aux facultés intellectuelles, elles sont trop profondément atteintes pour qu'il soit permis d'espérer mieux qu'une intelligence d'enfant. »

Le docteur de Saint-Malo avait été du même avis que son confrère de Dinan.

La rentrée au logis fut bien triste. Le vieux gentilhomme seul ne pleurait pas, il souriait même; et paraissait content de se retrouver dans son fauteuil, au milieu de ses bibelots. Il les regardait avec une béate satisfaction, mais si quelqu'un voulait lui parler, il répondait tout de travers.

Mme Dentérac ayant fait demander à sa malheureuse voisine si elle pouvait l'aller voir, il lui fut répondu :

« Je me vois, par de douloureuses circonstances, dégagée d'une promesse qui m'a si longtemps affligée. Venez donc; vos consolations me seront précieuses. J'ai grand besoin de votre amitié et demande surtout que votre Raymonde tienne le plus possible compagnie à Bertrane. La pauvre petite va être seule avec ses peines! Son frère retourne à Brest. »

Le désir de Mme de Boishaël se réalisait chaque

jour et les deux fillettes faisaient ensemble de longues promenades. On arriva ainsi à la mi-juillet; aucune amélioration morale ne s'accentuait dans l'état de M. de Boishaël, mais ses forces reprenaient à vue d'œil. Son caractère reparaissait aussi, très violent, très volontaire, sans qu'aucun raisonnement eût prise sur lui.

Chose bizarre! il résistait moins à la volonté de sa fille qu'à celle de sa femme, mais il appelait l'une madame, l'autre mademoiselle, et dans les phrases entrecoupées qu'il prononçait d'une façon peu intelligible, se trouvaient presque toujours les noms de sa famille, ceux des membres qu'il venait de revoir tout particulièrement. Il montrait le poing au cousin Louis, tandis que son regard s'adoucissait en répétant souvent :

« Baron Gaëtan, baron Gaëtan! »

Mme Dentérac, quand elle désignait chacune des promenades que ses enfants devaient faire avec Bertrane, soit à pied, soit en voiture, n'avait jamais osé les diriger du côté de l'Isolia. Elle pensait que ce serait peut-être pénible pour l'amie de Raymonde. Celle-ci, au contraire, mourait d'envie d'en faire le but habituel de leurs excursions. Donc, elle préparait un coup de tête.

« Il est bien possible, se disait-elle, que Bertrane, au commencement, ne soit pas contente d'y aller; mais ensuite je parie qu'elle sera la première à demander d'y retourner. Ce sera bien plus agréable que de s'en aller flâner sur les grèves ou de parcourir les environs, où tout le monde se promène. » Elle guettait donc l'occasion de faire sa proposition.

Un matin Bertrane arriva chez elle tout agitée.

« Quel sot marché que celui de Saint-Malo! ne tarda-t-elle pas à dire. Figurez-vous qu'avant sept heures il n'y restait plus une belle cerise. Elles avaient toutes été accaparées entre cinq et six heures pour les hôtels! Pierrette est consternée de n'y avoir pas été en se levant!

— Quelle envie de manger des cerises! s'écria Raymonde qui leur préférait de beaucoup les fraises.

— C'est pour papa. »

A ce mot, la figure de Mlle Dentérac changea vite d'expression; de moqueuse elle devint grave. Ce changement de physionomie se produisait souvent chez la fillette depuis quelque temps. Sa gaieté expansive se heurtait à chaque instant contre la tristesse de Bertrane.

« Votre père a demandé des cerises, mais c'est un grand progrès. J'en suis bien heureuse.... Il faut absolument en trouver.... Ah! j'ai une idée! »

Raymonde parlait si vite que Bertrane n'avait pas pu ouvrir la bouche pour lui expliquer de quelle singulière façon M. de Boishaël avait manifesté son désir de manger des cerises. Il existait, dans sa collection d'objets anciens, un très beau plat avec des fruits en relief; une branche de cerises en tenait tout le milieu et, depuis la veille, le vieux collectionneur, s'étant fait apporter le plat, faisait de vains efforts pour les cueillir.

Raymonde avait donc une idée : c'était d'aller en chercher à l'Isolia, où il y en avait de magnifiques.

« Voulez-vous venir avec nous? Je demanderais à maman de partir de suite avec la femme de chambre qui sait conduire le petit cheval qu'on attelle à la charrette anglaise. Nous emmènerions Thérèse, René étant à la pension, et nous serions de retour à onze heures pour le déjeuner. »

Bertrane, très émue, hésitait à répondre. Elle désirait depuis longtemps connaître cette propriété dont son père parlait avec tant de regret, et cela lui faisait cependant de la peine de penser

que c'était à cause de l'état de ce pauvre père qu'elle était libre maintenant d'y aller.

« Je vais demander la permission à maman, finit-elle par dire ; et, si elle le veut bien, je serai prête dans un quart d'heure. Mettez-vous à la fenêtre, vous aurez de suite la réponse. »

« Va, ma fille », avait répondu Mme de Boishaël. Elle se dévouait jour et nuit pour soigner son mari avec une grande tendresse, mais ne pensait pas qu'il fût de son devoir de continuer dans sa famille les injustes préventions qu'il avait contre les Dentérac.





VII

Le docteur Davis a une idée extraordinaire.

Le petit cheval noir enlevait rapidement la charrette sur la route de Paramé. Un peu avant ce village on quittait la grand'route pour s'enfoncer dans un chemin bordé de chênes, tordus par le vent de la mer. Ils avaient des formes bizarres, presque effrayantes, quand la lune les éclairait. Ces arbres, vus en plein soleil, n'étaient plus que simplement grotesques et auraient fait rire Bertrane si Bertrane avait été en train de rire. Elle ne se souciait même pas de parler; et Raymonde, lasse de soutenir la conversation à elle toute seule,

avait fini par se taire ou par causer avec Thérèse qui ne demandait pas mieux. Elle jasait même à tort et à travers.

« Comme cela, nous allons cueillir des cerises pour M. de Boishaël! Est-il gentil maintenant de laisser Bertrane venir avec nous! Je suis bien sûre qu'il ne me fera plus les gros yeux quand je le rencontrerai en sortant de la maison.... Tenez, Bertrane, penchez-vous un peu, vous verrez l'Isolia. N'est-ce pas que c'est joli? Papa a fait mettre cette belle grille. Autrefois on entrait dans le parc par la porte que vous voyez là, à droite. »

Machinalement Mlle de Boishaël jeta les yeux dans la direction indiquée par Thérèse, et la première chose qui la frappa, ce fut, sur un cintre en pierre, l'écusson de sa famille à moitié effacé — pas assez cependant pour n'y pas reconnaître les armes des anciens propriétaires. A cette vue, des larmes allaient jaillir de ses yeux. Elle les renfonça de toute la force de sa volonté, ne voulant pas pleurer devant ses petites amies.

Au lieu de faire ouvrir la grille, la femme de chambre, en tournant à gauche, conduisit la voiture dans la cour de la ferme.

Le chien de chasse de M. Dentérac, qui était en

pension chez le fermier, arrivait en bondissant autour de ses jeunes maîtresses; les pigeons, effrayés d'abord par le bruit de la voiture, descendaient des toits où ils s'étaient réfugiés et venaient s'abattre presque sur l'épaule des fillettes; une des servantes jetait du grain aux volailles, les canards barbotaient bruyamment dans une mare, un laboureur rentrait des champs avec des chevaux attelés à une charrue. C'était la vie de campagne dans toute son animation, et Bertrane, habituée au calme de son étroite rue, ou aux aspects grandioses, souvent sauvages, de l'Océan, restait surprise, presque ahurie, auprès de la voiture qu'elle venait de quitter.

« Allons vite au potager, s'écria Raymonde, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Pour aller au potager il n'était pas besoin de passer devant la maison. Cependant Bertrane vit de profil ses jolies tourelles et l'élégant clocheton qui surmontait le toit pointu. Elle savait que la maison avait été bâtie sous Henri IV.

Raymonde avait dit vrai, les cerises de l'Isolia étaient magnifiques. Elle et Thérèse, habituées aux occupations champêtres, grimpaient comme des chats entre les branches, après avoir monté

lestement à l'échelle, que la femme de chambre assujettissait du bas. Bertrane leur tendait le panier, qui fut bientôt plein.

« Là ! c'est assez, dit l'aînée des petites filles. Il ne faut pas nous attarder ; si nous arrivions en retard pour le déjeuner, papa ne serait pas content.

— Attendez-moi un instant, je reviens — et Thérèse, bondissant entre les carrés de légumes, disparut derrière une haie.

— Tu nous rejoindras à la voiture », lui cria sa sœur.

Quand la petite fille revint, ce fut avec une brassée de ces roses étranges qui avaient, une fois déjà, produit une si grande impression sur le vicomte Bertrand.

« Tenez, Bertrane, puisque votre papa est tout à fait mignon maintenant, voilà pour lui. »

Bertrane, en prenant les fleurs, ne put s'empêcher de sourire de la qualification de « mignon » donnée à son père. Elle lui convenait moins que jamais, car son attaque l'avait bien vieilli.

Quand, trois quarts d'heure après, elle mit devant le vieillard seulement les cerises, car elle ne voulait pas lui donner deux joies à la fois, elle vit ses yeux traversés d'une expression de conten-

tement. Sa main tremblante saisit les fruits, les porta à sa bouche; mais pas un mot de remerciement. Évidemment il ne cherchait seulement pas à se rendre compte de celle ou de celui qui les lui donnait.

Lorsque les cerises qu'on avait mises à sa disposition eurent été mangées, Bertrane alla chercher les roses. Alors il se passa quelque chose de curieux : M. de Boishaël les prit, une à une, les embrassa, puis les groupa de nouveau devant lui et joignit les mains comme en extase.

Toute sa journée se passa à s'occuper de ces fleurs, et lorsque l'heure de se coucher fut venue, il voulut les emporter sur son oreiller. Ce fut à grand'peine qu'on lui persuada de les mettre dans l'eau.

Malgré ce soin, les roses étaient bien fanées le lendemain; mais Thérèse, ravie du succès qu'avait eu sa gentille pensée, pria André d'aller en chercher quelques-unes avec sa bicyclette. Bien qu'il y en eût un énorme buisson dont les rameaux s'accrochaient aux pans des ruines, aux arbres d'alentour, sans que jamais le sécateur entravât leur végétation, il fallait cependant n'en pas faire trop ample moisson pour pouvoir en fournir cha-

que jour au vieux gentilhomme. Celui-ci donnait en leur honneur des lueurs d'intelligence que rien jusque-là n'avait pu provoquer.

« C'est un des singuliers caractères de sa maladie, disait le docteur à Mme de Boishaël ; bien certainement votre mari, qui parlait peu, concentrait toutes ses pensées sur les souvenirs. C'était déjà une idée fixe à laquelle la perspective de revoir les membres de sa famille, si longtemps objets de sa haine, a donné une puissance extraordinaire. Le cerveau a travaillé sans relâche dans un corps ébranlé, parce que sa santé a été mauvaise cet hiver, et les émotions, les fatigues, l'agitation de la noce ont amené la catastrophe.

— Mais enfin, docteur, n'avez-vous aucun espoir de remettre ses facultés en équilibre?

— Ah! je n'en ai guère! Je vous aurais même peut-être dit, à ma dernière visite, que je croyais la chose impossible... Ce qui s'est passé pour ces roses me montre cependant qu'il y aurait quelque chose à tenter. Il faudrait produire chez votre mari une secousse morale répondant au cours de ses pensées. Voyez-vous quelque forte émotion qu'on puisse lui donner? »

Mme de Boishaël pensa d'abord à prier son

oncle Gaëtan de venir voir le malade; mais elle réfléchit, avec le médecin, que cette visite, qui aurait pu produire un grand effet avant la réunion à Dinan, ne donnerait pas maintenant la commotion nécessaire.

« Si je lui faisais revoir l'Isolia! » s'écria-t-elle.

Il lui sembla que Dieu, qu'elle priait si ardemment, lui donnait une inspiration, et le médecin, qui se montrait véritablement un ami, fut d'avis, lui aussi, que c'était la seule chose à tenter. Seulement Mme de Boishaël n'avait pensé qu'à faire une visite au manoir. En cela, M. Davis, le médecin, différa d'opinion.

« Ce ne serait qu'une secousse dont l'effet ne saurait être durable, dit-il. Je voudrais que votre mari fût en quelque sorte imprégné de toutes les réminiscences que cette habitation réveillera en lui. Il faudrait qu'il y pût faire un séjour d'au moins un mois. Ensuite on verrait. »

Mme de Boishaël fit de suite objecter qu'elle ne pouvait disposer de cette propriété, surtout pour y demeurer si longtemps; que, par conséquent, il fallait abandonner ce projet.

M. Davis l'avait à cœur, au contraire; et, par une heureuse coïncidence, il était très lié avec

M. Dentérac. Il alla donc, sans tarder, lui exposer la situation, sachant bien qu'il s'adressait à un cœur très chaud.

« Je vais parler de cette affaire à ma femme, lui fut-il répondu, et je crois qu'elle s'arrangera. »

Dès le lendemain Mme Dentérac allait trouver Mme de Boishaël et lui présentait, comme un service à lui rendre, l'acceptation d'un plan où toutes les convenances pourraient être sauvegardées. Son mari avait fait construire un pavillon, devant par la suite remplacer la maison actuellement occupée par le jardinier. Le pavillon étant libre, il serait très facile de le meubler en peu de temps, et la famille de Boishaël s'y trouverait tout à fait indépendante.

« Cela vous convient-il, ma chère Cécile? dit Mme Dentérac en terminant son exposé.

— A merveille, seulement je ne distingue pas le service que j'aurai à vous rendre. Jusqu'ici je ne vois pour mon compte que des motifs de reconnaissance.

— Voici où la mienne commencerait, reprit en souriant la femme de l'armateur.

— Mon mari a grand intérêt à aller en Norvège où ses affaires l'appellent même depuis longtemps.

Il va partir dans les premiers jours d'août, emmenant André. Je serai donc seule avec les enfants, et la pensée de votre compagnie, de celle de Bertrane pour Raymonde, me réjouit. Vous voyez que tout vient concourir à cet arrangement. »

A partir de cette conversation toutes les têtes grandes et petites ne pensèrent qu'à ce qui se passerait quinze jours plus tard.

Mme de Boishaël avait hâte de connaître l'impression de son mari en se retrouvant dans cette propriété qu'il ne se consolait pas d'avoir perdue.

Son amie Louise, en hâtant l'organisation du pavillon, faisait les préparatifs du voyage de son mari et de son fils.

M. Dentérac précipitait les affaires afin d'être libre plus tôt.

André s'entourait de récits de voyage sur le pays qu'il allait visiter.

Raymonde offrait à Bertrane la perspective de tant d'occupations charmantes à la campagne, que celle-ci commençait à se consoler d'aller à l'Isolia, ce qui l'avait fort chagrinée lorsque sa mère lui en avait parlé pour la première fois. Elle qui avait dit, quelque temps auparavant, qu'elle ne se parerait jamais que de bijoux qui lui ap-

partiendraient, n'était pas d'humeur à jouir d'une propriété de famille ne lui appartenant plus. Que de larmes elle avait même versées en y songeant !

Thérèse et René, la première surtout, étaient pleins de zèle pour s'atteler à la voiture dans laquelle M. de Boishaël se promènerait dans le parc, car il n'avait pas assez repris l'usage de ses jambes pour en user pendant une promenade.

Mme de Boishaël, en voyant l'impression de sa fille, se préoccupait fortement de celle de son fils. Celui-ci, en effet, lui écrivit :

« Ne me demandez pas, je vous en prie, un tel sacrifice. Laissez-moi passer à Brest le mois où vous serez à l'Isolia. Mes études, retardées par le fait de mon dernier congé, s'en trouveront mieux, et mon moral aussi. Je rends pleine justice à la générosité, à la délicatesse de M. et de Mme Dentérac; mais, malgré cela, je souffrirais trop de leur devoir l'air que je respirerais à cette chère Isolia. Un Boishaël n'y peut vivre qu'en maître. Je souhaite de me tromper en ce qui concerne mon père et demanderai à Dieu, avec vous, de bénir la tentative que vous faites. »

Mme de Boishaël céda aux désirs de son fils,

moins à cause de sa répugnance à venir à l'Isolia que parce qu'il était important, en effet, qu'il réparât les quinze jours perdus. C'était, du reste, l'opinion du directeur de l'école préparatoire où il était élève.

Le docteur fut d'avis qu'il valait mieux que M. de Boishaël arrivât de nuit à l'Isolia; on le coucherait sans qu'il pût se douter de son changement de domicile, et le lendemain, reposé par une bonne nuit, il serait bien disposé pour l'expérience qu'on voulait tenter.

Le 25 juillet, M. de Boishaël monta donc, vers neuf heures du soir, dans une calèche fermée qui le conduisit, presque au pas, jusqu'à l'Isolia. Sa femme et sa fille étaient près de lui, Pierrette sur le siège.

Les Dentérac n'étaient pas encore installés à la campagne, ils ne devaient y venir que le 1er août, afin que le plus grand calme régnât autour du malade au début de son séjour.

Celui-ci ne manifesta aucun étonnement de ce départ, aucun étonnement de son arrivée dans une maison inconnue. Il eut un bon sommeil, tandis que sa femme et sa fille se réveillaient sans cesse, anxieuses de ce que la journée suivante allait produire.

Bertrane avait les yeux ouverts lorsque le soleil se leva; et, de la petite chambre où elle couchait, elle pouvait le voir dorer les toits du manoir. Elle pensa alors à toutes les générations de Boishaël qui avaient vécu à son abri et leur demanda de veiller, de l'autre monde, sur ce fils de leur race dont on espérait raviver l'intelligence par la puissance de leur souvenir.

Il ne se faisait aucun bruit dans la pièce voisine que Mme de Boishaël habitait avec son mari. Bertrane se leva doucement, ouvrit la fenêtre; l'air était doux et embaumé par la respiration matinale des fleurs. Elle eut alors l'idée d'aller se promener autour de la maison. Rien n'était plus facile, sa chambre étant située au rez-de-chaussée. Passant donc un peignoir, elle s'enveloppa ensuite d'un grand châle blanc, en léger tricot, dont elle jeta une des pointes sur sa tête, et, enjambant le rebord de sa croisée, se trouva dans l'allée.

Cette allée circulait autour d'une vaste pelouse, puis s'enfonçait dans un petit bois peuplé d'oiseaux. Pour Bertrane, c'était un nouveau et charmant spectacle de les voir voltiger de branche en branche, d'entendre leurs gazouillements, leurs roulades.

« Quand je pense, se disait-elle, que j'aurais pu naître et vivre ici ! »

Ne sachant pas combien son père s'était, dans sa jeunesse, rendu désagréable à tous les membres de sa famille, à ceux surtout qui se sentaient le droit et le devoir de parler à l'orphelin avec autorité, Mlle de Boishaël accusait vivement le dernier propriétaire de l'Isolia d'avoir manqué de justice en ne laissant pas à l'aîné du nom cette jolie propriété. Elle ne savait pas non plus que cet oncle avait hésité longtemps avant de déchirer le testament par lequel il la léguait à Bertrand et qu'il était mort subitement avant d'en faire un autre par lequel l'Isolia serait restée dans la famille, mais eût appartenu à une autre branche, ce qui eût été tout aussi pénible pour le vicomte.

Toutes ces pensées faisaient que Bertrane s'en allait rêveuse, à l'aventure. Tout à coup elle se trouva auprès des ruines autour desquelles s'enroulaient les merveilleuses roses de Terre Sainte. De ces ruines la vue était ravissante : une échappée de mer entre des voûtes de feuillage. Pour mieux en jouir, la jeune fille monta sur un tertre de gazon qui leur servait de base. Les guirlandes de roses entouraient sa mignonne personne dra-

pée dans le léger tissu de laine blanche. C'était comme une apparition.

Les yeux fixés sur la mer, sur des barques de pêcheurs qui déjà gagnaient le large, Bertrane ne voyait pas tout près d'elle un vieillard appuyé sur un bâton qui, ôtant son chapeau, la regardait, fasciné. Il paraissait avoir cent ans; de longs cheveux blancs descendaient sur ses épaules, sa barbe était blanche aussi comme de l'argent, et un tremblement continuel agitait son corps. Elle ne s'aperçut de sa présence qu'en entendant une voix chevrotante, mais claire, articuler ces mots :

« Jésus! Marie! ma jeune maîtresse Bertrane! »

On juge de la stupéfaction, de l'effroi même, qu'éprouva Mlle de Boishaël. La voix de celui qui venait de parler ne la rassurait pas. Il était si étrange ce personnage ressemblant au Juif errant! Elle voulait fuir et restait clouée sur place. Alors, lui, tendant les mains vers elle, reprenait de sa même voix grêle :

« Venez-vous de l'autre monde me chercher, me dire que ma longue vie est terminée, que le vieux serviteur des Boishaël a sa place marquée au ciel auprès de ses anciens maîtres? O douce Mlle Bertrane, soyez bénie! me voici.... Je vais avec vous!



Le vieillard paraissait avoir cent ans.

De son bâton et de ses jambes le bonhomme fit un pas en avant : Bertrane, pensant qu'elle avait affaire à un fou, s'enfuit à toutes jambes, si bien qu'elle faillit renverser la jardinière qui se rendait à la basse-cour.

Cette femme l'avait vue le jour de la cueillette des cerises.

« Ah! mam'zelle, où donc que vous courez si vite et de si bon matin?

— Ah! je viens d'avoir une peur! Il y a là un vieillard, vieux comme le monde, qui me connaît et voulait me suivre.

— Pas du train que vous alliez, toujours! reprit la mère Jeanne en riant. C'est le père Yves.... Un bon bonhomme, allez!

— Il est fou, n'est-ce pas?

— Oh! dame non! qu'il a bien ses idées, au contraire, malgré ses quatre-vingt-douze ans!

— Quatre-vingt-douze ans! et il vit toujours!... Il ne m'a jamais vue, comment peut-il savoir mon nom?

— Ah! dame, ça, je ne peux pas vous le dire! »

Bertrane quitta la jardinière en passant d'une crainte à une autre, car, entendant sonner sept heures, elle pensa que sa mère devait entrer dans sa

chambre et serait peut-être mécontente de ne pas l'y trouver. C'est justement ce qui était arrivé. Mme de Boishaël gronda même sévèrement sa fille en lui défendant de s'en aller ainsi désormais toute seule.

« Ah! je vous assure, maman, que je vous obéirai sans peine. Je me suis assez repentie de mon escapade de ce matin!

— Que t'est-il donc arrivé? tu parais, en effet, toute bouleversée. »

Bertrane raconta son aventure. Sa mère l'écouta attentivement, cherchant, avec elle, comment il se pouvait faire que ce vieux paysan connût la jeune fille. Entre elles deux ce mystère n'était pas encore éclairci, lorsque M. de Boishaël appela sa femme. Celle-ci se hâta de se rendre auprès de lui et Bertrane de commencer sa toilette.





VIII

Le vieux père Yves et son cor de chasse.

La jardinière, après avoir quitté Mlle de Boishaël, n'avait pas tardé à rencontrer le père Yves. Il s'était assis sur un banc et pleurait.

« Qu'avez-vous donc, père Yves? vous voilà dans la peine. Peut-on vous consoler? »

Le vieillard leva les yeux vers la brave femme et lui dit :

« Je n'ai plus longtemps toutefois à avoir des peines sur la terre, car la douce demoiselle Bertrane, que j'ai tant pleurée il y a de cela cin-

quante ans, m'est apparue tout à l'heure à la place où je l'ai vue si souvent quand elle venait passer l'été chez son oncle. On aurait dit qu'elle était vivante. Ah! si vous aviez pu voir comme elle était jolie!

— Je l'ai vue, reprenait la mère Jeanne; et je puis vous dire que....

— Qu'est-ce que vous dites?... que vous l'avez vue?... C'est pas vrai.... C'est pas possible!... Qu'elle soit venue à moi, l'ancien serviteur de la famille, cela se comprend. Mais apparaître à la jardinière des Dentérac, je ne le croirai jamais.

— Que diriez-vous donc si je l'amenais chez vous aujourd'hui?

— Vous plaisantez, ma bonne, vous vous moquez de moi, et vous avez tort; car, en même temps, c'est manquer de respect aux revenants. »

Le bonhomme faisait des efforts pour se mettre debout, mais, l'émotion qu'il venait d'éprouver le rendant plus tremblant encore, il n'arrivait pas à assujettir son bâton suffisamment pour y trouver un point d'appui solide. Jeanne l'aida tout en lui demandant quelle était cette demoiselle Bertrane, morte depuis cinquante ans?

« C'était, répondit le vieillard, une sœur du

vicomte Bertrand — le vrai propriétaire de l'Isolia, ne vous en déplaise. »

Le père Yves n'avait jamais pu se consoler de la vente de l'Isolia et regardait M. Dentérac comme une sorte d'usurpateur. Celui-ci avait cependant continué à le laisser jouir au bout du parc d'une maisonnette où l'ancien propriétaire l'avait logé quand il lui avait donné un successeur pour l'entretien des jardins.

Ce successeur était le mari de Jeanne. Le bonhomme semblait avoir gagné au contact des Boishaël d'avoir les antipathies tenaces; il avait fallu tous les bons soins que la jardinière actuelle lui avait maintes fois prodigués pour qu'il lui témoignât une certaine affection. Encore était-ce à la condition qu'il ne fût jamais question entre eux des propriétaires du manoir. Quand ceux-ci y habitaient, Yves sortait rarement de chez lui, excepté de grand matin ou quelquefois au clair de lune. C'est alors que la rencontre pouvait être, pour les plus braves, vraiment impressionnante!

Le bonhomme était enfin en équilibre et allait retourner chez lui; mais la langue de Jeanne avait trop la démangeaison de parler pour qu'il pût ainsi partir.

« Eh bien, ce vicomte Bertrand, y a-t-il longtemps que vous l'avez vu?

— Plus de vingt ans, bien sûr; je ne me souviens même plus de la date.

— Est-ce que vous l'aimiez?

— Comment donc! c'était un Boishaël.

— Seriez-vous content si je vous promettais de le voir bientôt?

— Jeanne, ne parlez pas de choses impossibles! Je marche à grand'peine jusqu'à la paroisse et vous savez bien que ce n'est pas dans les environs que je rencontrerais le vicomte Bertrand.

— Il a passé cette nuit à l'Isolia, et la jeune demoiselle que vous avez vue tout à l'heure, ce n'est pas sa sœur, c'est sa fille. »

Yves était retombé assis sur le banc. Son bâton entre ses jambes, la tête dans les mains, il se répétait les paroles de Jeanne, n'étant pas bien sûr de les avoir toutes comprises.

« Alors donc, mon Dieu! dit-il lentement, vous avez exaucé ma prière : l'Isolia revient aux Boishaël.... Il faut alors, Jeanne, mettre en branle la cloche qui est dans le clocheton du manoir. Il y a un secret pour la faire sonner comme on le fai-

sait pour tous les événements de la famille. Je le connais, moi, ce secret, mais il n'était pas pour les Dentérac.... Je vais vous le dire.... »

A ce moment-là paraissait au bout de l'allée Mme de Boishaël, poussant devant elle la voiture où son mari était assis. Bertrane marchait tout auprès, un grand chapeau cachant son visage.

« Quel est ce vieillard qu'on traîne ainsi? demanda le père Yves.

— C'est M. le vicomte de Boishaël, répondit Jeanne en s'en allant précipitamment. — Et le déjeuner de toute la volaille que j'oubliais! » se disait-elle.

Mme de Boishaël avait dirigé la promenade de son mari de façon à ne pas lui faire voir de suite la maison, mais plutôt de le conduire en face des ruines enlacées par ces roses qu'il aimait tant! C'était lentement qu'elle faisait avancer la voiture, afin que le malade pût mieux reconnaître ces sites autrefois familiers.

Dans toute cette partie, le parc n'avait pas changé d'aspect. Il y avait toujours, à droite, un bois d'arbres verts contenant un dolmen, et c'était sur ce dolmen que le père Yves, en chancelant, était allé s'appuyer pour voir de plus près

celui que la jardinière lui disait être le vicomte Bertrand.

Il avait l'air d'un vieux druide. Bertrane l'aperçut et le montra à sa mère.

Jusque-là M. de Boishaël, renversé dans le fond de sa voiture, ne paraissait pas s'intéresser à la promenade; mais, en arrivant à quelque distance du dolmen, on le vit se redresser et regarder autour de lui avec une certaine agitation.

La brise de mer balançait la cime des pins et soulevait les cheveux blancs du père Yves. On était à l'ombre; Bertrane ôta son chapeau. Les revenants n'ayant pas l'habitude d'être ainsi coiffés, Yves commençait à croire que la jardinière ne l'avait pas trompé. Il ne regardait pas toutefois sans émotion cette jolie Bertrane, si semblable à celle qu'il avait connue un demi-siècle auparavant. Mais alors, si Jeanne disait vrai pour la jeune fille, pour le vicomte Bertrand? Cependant, c'est impossible! il y a trop de différence entre le jeune homme qui est resté dans son souvenir et cet impotent au visage ridé, aux cheveux gris, qu'on roule vers lui — le vieillard oublie le cours des années et ne peut se figurer un pareil changement.

« Maman, voilà mon vieux », disait donc Bertrane.

Sa mère n'avait pas eu besoin de cet avertissement pour deviner celui qui s'était nommé l'ancien serviteur des Boishaël ; et, dans son désir de le questionner, elle dirigeait vers lui la voiture de son mari. Elle crut un instant qu'il faisait le mouvement de s'en aller.

« Va vite, ma fille, dit-elle, n'aie pas peur ; dis-lui que je désire lui parler. »

En pressant le pas pour obéir, la jeune fille se trouvait donc dépasser la voiture ; elle y jeta un coup d'œil et fut saisie d'étonnement en voyant son père faire de grands gestes en montrant le vieux Breton. Celui-ci, de son côté, s'écriait :

« Monsieur Bertrand ! reconnaissez-vous Yves Kerdoc ? » Mais cet appel, prononcé d'une voix émue, eut pour toute réponse un discordant éclat de rire.

Yves paraissait navré.

Quelques moments plus tard il apprenait de la bouche de Mme de Boishaël l'état du vicomte et, pris d'une immense pitié, lui baisait les mains.

La jardinière avait dit vrai : le bonhomme avait bien sa tête. Il comprit le singulier traitement

qu'on appliquait au père de Bertrane et, en promettant un cierge à Notre-Dame, lui confia la réussite d'un projet qui lui venait à l'esprit.

Pendant que sa femme et sa fille causaient avec le vieux Breton, M. de Boishaël, bercé en quelque sorte par le grand air et l'odeur balsamique des pins, s'était endormi. On le ramena à la maison en se promettant de tenter plus tard l'aspect du buisson de roses.

Le reste de la journée ne répondit pas à la matinée. Vers midi le temps changea, le vent souffla en tempête, la pluie se mit à tomber. Impossible de sortir, bien qu'à chaque instant le malade fît des efforts pour se lever de son fauteuil en montrant la porte et la fenêtre.

A un moment où l'ouragan fit relâche, Bertrane, roulée dans un imperméable, alla couper des roses; mais leur vue ne fit qu'augmenter l'agitation de son père. Il articulait des mots sans suite, au milieu desquels le nom de l'Isolia fut plusieurs fois prononcé. La nuit se passa très péniblement, il fut impossible de le faire se coucher; aussi, vers le matin, alors qu'il paraissait assoupi dans son fauteuil, sa femme alla-t-elle se reposer sur le lit de sa fille, laissant celle-ci veiller sur l'infirme.

Un profond silence enveloppait la petite maison.

M. de Boishaël dormait depuis une heure environ, lorsque les notes d'un cor de chasse tirèrent Bertrane de sa rêverie. Combien elles lui semblèrent malencontreuses, alors que ses parents reposaient tous deux. Elles étaient heureusement peu vibrantes; c'était plutôt un chant plaintif.

« S'il pouvait ne pas réveiller les dormeurs! » pensait-elle.

Il réveilla cependant son père, et M. de Boishaël écoutait avec ravissement.

Le chant plaintif changea bientôt d'allure : le cor éclatait en une brillante fanfare; et, sur la physionomie du vicomte, le changement s'opérait aussi.

Il se tenait le front à deux mains....

« Me voilà, s'écriait-il. Boishaël, debout!... L'ennemi est proche.... Non, la chasse est prête. Yves est à cheval.... Passe-moi ton cor, ami; j'en veux faire résonner à mon tour l'air des Boishaël! »

Dans un violent effort, le gentilhomme s'était levé de son fauteuil. Bertrane se précipita vers lui pour le soutenir. Il posa sa main sur l'épaule de

la jeune fille. Le son du cor continuait toujours, ressemblant parfois à la voix humaine. C'était tour à tour comme un appel déchirant ou une triomphante allégresse.

Mme de Boishaël était entrée tout doucement. Elle fit signe à Bertrane d'amener son père dans la chambre dont elle venait de franchir le seuil. Là, par la fenêtre ouverte, on voyait le manoir et, sur le perron, le vieux père Yves donnant du cor avec une énergie extraordinaire.

A ce spectacle, M. de Boishaël poussa un grand cri et tomba à la renverse. Sa femme se précipita pour aider Bertrane à le soutenir. Pierrette arriva, après avoir prévenu Yves d'avoir désormais à se reposer.

Le brave Breton laissa pendre le cor à son côté, puis, tout en reprenant son bâton, enlaça son rosaire entre ses doigts.

Que d'*Ave Maria* il dut dire dans la journée pour le vicomte Bertrand!

M. de Boishaël avait été transporté sur son lit, et le docteur Davis mandé en toute hâte. Il ne trouva rien d'alarmant dans les symptômes que présentait le malade. Au contraire, c'était bien la crise dans les conditions où il avait désiré la pro

voquer. Pendant les jours suivants la fièvre fut très forte; mais, entre les accès de délire, le vicomte reconnaissait sa femme et sa fille en les nommant toutes deux. C'était un progrès donnant beaucoup d'espoir.

Un matin le docteur dit à Mme de Boishaël : « Je crois pouvoir, madame, garantir la guérison de votre mari, si le plan que je vais vous proposer vous paraît possible à exécuter. Il lui faut, en première ligne, tout votre dévouement; mais, malheureusement, ce n'est pas le seul auxiliaire dont on ait besoin. »

A la suite de ce préambule, le médecin expliqua qu'un changement d'air et de milieu lui paraissait maintenant indispensable; qu'il ne fallait même pas que M. de Boishaël, dont les facultés pouvaient se remettre promptement, pût s'apercevoir qu'il était à l'Isolia. D'un autre côté, sa maison de Saint-Malo n'était bonne pour lui ni au moral ni au physique. Bref, il conseillait l'air pur de la Suisse. « Je vous livre ceci, madame, dit-il en s'en allant, vous y réfléchirez d'ici à demain. »

La pauvre Mme de Boishaël se trouva en proie aux perplexités les plus vives. La malheureuse question d'argent se dressait devant elle avant

toute autre. Elle alla trouver Mme Dentérac, installée à l'Isolia depuis deux jours, lui conta ce qu'avait dit le médecin, en lui demandant s'il n'y avait pas moyen de vendre quelques objets de la collection de son mari.

« Je pense que si, lui fut-il répondu; Dinard possède, particulièrement cette année, de très riches baigneurs. M. Dentérac va s'en occuper aujourd'hui même. Si vous pouvez partir avec lui pour Saint-Malo, vous ferez choix ensemble de ce que vous voulez vendre; et, avant son départ, j'espère qu'il aura pu conclure pour vous quelque bonne affaire.

« Vous êtes ma providence, ma chère Louise. Que deviendrais-je sans vous? »

Bertrane alla s'installer auprès de son père, quand Mme de Boishaël prit place dans la voiture auprès de M. Dentérac, et eut tout le loisir de songer à bien des tristes choses. D'abord à la séparation qui se préparait. Sa mère avait dit de suite :

« Ma pauvre chère enfant, tu comprends que je ne puis pas augmenter la dépense du voyage en t'emmenant. Puisque Mme Dentérac t'invite à rester chez elle tout le temps que ton père et moi

nous serons absents, il faut nous résigner à cet éloignement qui m'est bien pénible. Espérons qu'après tant de sacrifices viendront des jours meilleurs et remercions Dieu ensemble de toute l'aide qu'il nous donne en mettant auprès de nous des amis si dévoués. »

Bertrane trouvait certainement que sa mère avait raison, cependant elle n'acceptait pas sans peine d'être l'obligée des Dentérac. Cela froissait son orgueil. Elle eût trouvé bien préférable d'intervertir les rôles, de rendre service à Raymonde, d'avoir le plaisir de la promener en voiture, de lui offrir l'hospitalité, enfin de lui procurer les mille petites douceurs qu'au contraire elle recevait de son amie.

Comme bien d'autres personnes, de tout âge, elle ne se doutait pas qu'il y a souvent plus de désintéressement à accepter simplement, et avec reconnaissance, le service qui vous est rendu qu'à rendre soi-même ce service.

Tandis qu'elle était donc toute mélancolique à garder son père qui dormait, elle entendit le bruit d'une voiture passant dans l'allée sous sa fenêtre. C'était le chemin pour arriver au perron du manoir. Tout doucement elle s'approcha de la

croisée et reconnut, dans le fond d'une voiture de louage, sa grosse cousine, Mme Louis de Boishaël avec une jeune personne; et son grand flandrin de cousin Jehan sur le devant.

« Oh! la drôle de chose! Que viennent-ils faire ici? »

Quelques minutes plus tard Pierrette entrait.

« Mademoiselle, Mme Dentérac vous fait demander pour recevoir des personnes de votre famille. Je m'en vas garder monsieur. »

Bertrane s'en alla vite faire un bout de toilette, et, lorsqu'elle arrivait près de la maison, elle rencontra Raymonde.

« J'ai quitté le salon sous prétexte de venir vous chercher, afin de vous dire qui venait vous voir.

— Je le sais, j'ai vu la voiture. C'est bien ennuyeux que maman ne soit pas là.

— Ah oui! maman a l'air assommée de toutes les questions que la grosse dame lui fait. Elle a fait demander André pour promener le jeune homme, qui paraît souhaiter très fort de connaître l'Isolia en détail.... Ah! ma chère, vous avez bien raison : qu'il est mal, ce M. Jehan. Sa sœur est mieux. »

Au grand ébahissement de Bertrane, sa cousine Huberte se jeta à son cou, sa mère aussi, et Jehan lui-même en fit autant.

Raymonde avait toutes les peines à ne pas pouffer de rire.

« Ma chère petite cousine, dit Mme Louis, nous étions allés à Saint-Malo pour vous voir, et des voisins nous ont dit que vous étiez à l'Isolia. Cela nous a semblé si extraordinaire que nous avons voulu nous assurer de la vérité de ce fait....

« Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la maîtresse de maison, vient de nous en donner l'explication.... Il paraît que les docteurs ont de l'imagination à Saint-Malo.... Tant mieux si cela réussit. Votre mère, qui, par malheur, a dû entrer en ville par une porte, tandis que nous sortions par l'autre, va donc maintenant entreprendre un grand voyage avec son malade.... Je regrette d'apprendre que madame vous garde ici. J'eusse réclamé mes droits de parente pour vous avoir. J'espère encore que vous viendrez passer quelques jours chez moi; mon mari viendrait vous chercher. »

Pendant que sa parente débitait avec volubilité

toutes ces phrases, Bertrane l'écoutait gravement, se demandant ce qu'elle allait pouvoir lui répondre. Mme Dentérac la tira d'embarras en disant :

« Nous transmettrons votre aimable invitation à Mme de Boishaël, madame, mais en vous prévenant que nous ferons tout ce que nous pourrons pour garder notre chère petite amie.... En attendant, Mlle Huberte fera peut-être mieux la connaissance de sa cousine en se promenant dans le jardin.

Raymonde allait discrètement s'éclipser, mais Bertrane lui fit un geste si désespéré qu'elle se joignit aux cousines.

On prit ensemble le chemin des ruines, pendant qu'André, peu ravi de son rôle, expliquait à Jehan les changements que son grand-père avait faits à l'Isolia.

Huberte paraissait être une bonne petite fille, pas dégourdie du tout, et montrant, par-dessus toutes choses, la crainte de déplaire à sa mère.

« Voulez-vous cueillir vous-même un bouquet de ces roses si chères aux membres de votre famille? avait dit Raymonde.

— Oh non! parce que je pourrais déchirer

ma robe aux épines et maman me gronderait.

— Voulez-vous faire une partie de croquet?

— Je n'y ai jamais joué, parce que maman dit que c'est un jeu anglais, qu'une descendante de Du Guesclin ne doit pas apprendre. »

« Oh! là là,... murmura Raymonde à l'oreille de Bertrane. Je vais offrir à goûter : pourvu qu'on ne nous serve pas des gâteaux anglais! »

Dans un autre genre, Jehan agaçait singulièrement André. Il critiquait tout ce que les Dentérac avaient fait, pour vanter outre mesure la valeur des Boishaël : le vicomte Bertrand excepté, qui, à son avis, n'avait fait que des bêtises, surtout en se mariant à une femme sans fortune. Là-dessus André qui, ainsi que toute sa famille, avait une véritable admiration pour Mme de Boishaël, fit chaudement son éloge.

« Entre nous, reprit Jehan, elle doit être joliment dans l'embarras avec tant de dépenses!... Mon Dieu! je ne crois pas être indiscret en disant que mon père ferait une folie pour avoir l'anneau du héros de Saint-Cast.... Vous avez sans doute entendu parler de cet anneau? »

André fit un signe affirmatif. « Et puis ce serait rendre service à des parents pauvres, reprit Jehan

d'un ton de commisération; puisque vous êtes de leurs amis, vous pourriez peut-être vous charger de la négociation?

— Non, monsieur, jamais! Si j'avais des parents dans la situation de nos amis Boishaël, je n'irais pas insulter à leur misère en leur proposant un pareil sacrifice. Je mettrais tout simplement une somme à leur disposition. De la famille de son mari, Mme de Boishaël l'accepterait peut-être; mais sa délicatesse est si grande que je sais que mes parents n'ont jamais jusqu'ici osé lui proposer d'argent. Pardonnez-moi de vous dire franchement ma façon de penser : il fallait vous expliquer pourquoi je refusais d'être votre intermédiaire. »

Jehan arrachait de dépit les trois poils de sa moustache, et était assez embarrassé pour reprendre la conversation, lorsque le petit René vint dire que tout le monde était réuni dans la salle à manger.

Auparavant Mme Louis avait eu à subir de la femme de l'armateur un échec semblable à celui qu'avait éprouvé son fils. Elle aussi, avec des paroles emmiellées, proposait d'acheter pour son fils Jehan l'épée de l'Anglais qui avait, du fait

d'Amaury de Boishaël, mordu la poussière à Saint-Cast.

Mme Dentérac, comme André, en y mettant seulement plus de formes, avait refusé de parler de cette affaire à son amie, qui, ajoutait-elle, pouvait en ce moment faire face à ses dépenses.

Sitôt le goûter terminé, la cousine Louis demanda la voiture, se disant pressée de retourner à Saint-Malo de façon à prendre le bateau qui devait les ramener à Dinard où elle passait quelques jours.

On ne fit rien pour la retenir. Mme Dentérac avait surtout une très grande peur de voir revenir Mme de Boishaël avant le départ de ses désagréables cousins. Il était temps, en effet, que ceux-ci partissent, car leur voiture croisa la victoria à l'entrée du chemin creux, à cinq minutes de l'Isolia. M. Dentérac, ayant trouvé le vent désagréable, avait fait relever la capote, ce qui empêcha les uns et les autres de se reconnaître.

« Oh! les vilains marsouins! » s'écriait André dans son pittoresque langage lorsqu'il parlait de ces visiteurs.

On les oublia bien vite au milieu de tous les

préparatifs de départ. Les Dentérac, père et fils, prenaient à la fin de la semaine la route de la Norvège, et Mme de Boishaël s'occupait de décider l'endroit où elle conduirait son mari.

Sitôt après le départ du médecin, elle avait écrit au baron Gaëtan le nouveau parti qu'elle venait de prendre; et, deux jours plus tard, dans une lettre remplie de délicatesse, elle recevait, de sa part, deux billets de 1000 francs, avec tous les regrets que sa modeste fortune ne lui permît pas de faire davantage.

On partit donc promptement pour aller retirer à Dinard les objets mis en vente, ce qui fut un grand soulagement pour la mère de Bertrane. La lettre du baron contenait encore un renseignement précieux. Le jeune ménage de Lorech était en Savoie, à Talloires, dans une villa louée par Mme Turnhill; et il semblait au bon oncle que, l'air de la Savoie devant valoir celui de la Suisse, il serait préférable pour sa nièce de se trouver dans un pays où elle ne serait pas tout à fait isolée. Afin de ne pas causer de retard, il écrivait en même temps à son neveu de Lorech d'envoyer à Mme de Boishaël tous les renseignements dont elle pourrait avoir besoin.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, très complets, très pratiques. Mme Turnhill regrettait de ne pas pouvoir offrir l'hospitalité, car sa maison était pleine, mais trouvait à louer deux chambres très confortables, avec vue sur le lac d'Annecy dans une respectable famille qui se chargerait du service et des repas.

Tout était pour le mieux. Le médecin fut de cet avis et il ne restait plus qu'à fixer le jour où ce pénible voyage commencerait. M. de Boishaël allait aussi bien que possible, et, tout en parlant peu, liait quelques idées et jetait autour de lui des regards étonnés, qui pouvaient, d'un moment à l'autre, se traduire en questions embarrassantes. Il était donc urgent de prendre un parti.

Le docteur décida qu'il quitterait l'Isolia de nuit, comme il y était arrivé, et ce fut le dimanche soir.

Le lendemain Mme de Boishaël et son mari prenaient place dans un wagon-lit, selon ce qui avait été organisé par M. Dentérac avant de se mettre lui-même en route; puis Bertrane, tout en pleurs, reprenait avec Pierrette la route de l'Isolia, où l'on avait préparé sa chambre à côté de celle de Raymonde. Il avait fallu pour cela déloger Thé-

rèse, qui disait qu'elle aurait été furieuse si cela n'avait pas été pour Bertrane; mais Bertrane,... elle l'aimait tant!

Le vieux Yves avait été désolé du départ du vicomte, d'autant plus que le médecin s'était opposé à ce qu'il allât dans sa chambre. « Ah! mon Dieu! disait-il, si j'allais mourir avant de le revoir! »

Autour de lui on se disait que c'était probable, car si M. de Boishaël recouvrait ses facultés, il ne reviendrait certainement pas à l'Isolia, et Saint-Malo était trop loin pour Yves. Comment, à son âge, lui donner la secousse d'une course en voiture, alors que depuis dix ans il n'y était pas monté?

Bertrane avait pris ce vieux en amitié et, chaque matin, s'en allait à sa rencontre pour se faire raconter tout ce qui avait trait aux anciens Boishaël, surtout à cette jeune tante à laquelle, d'après ce qu'il disait, elle ressemblait si fort.

Raymonde accompagnait quelquefois son amie et, elle aussi, s'intéressait aux récits du vieillard comme à des légendes.

Un jour, après l'avoir quitté, elle dit à Bertrane :



Raymonde s'intéressait, elle aussi, aux récits du vieillard.

10

« Je suis sûre que lorsque votre frère sera à l'Isolia, il passera une partie de son temps avec le père Yves.

— Mais je ne crois pas que Maurice vienne à l'Isolia.

— André compte bien cependant, en revenant le 1er septembre, l'y trouver déjà installé. Je sais bien que votre mère a parlé à maman de ce que M. Maurice voulait travailler cette année-ci sans prendre de vacances ; mais, papa ayant dit que ce serait un très mauvais calcul, parce que le cerveau a besoin de se reposer de temps en temps, nous pensons que Mme de Boishaël a écrit dans ce sens à votre frère.

— Tenez, Raymonde, j'aime mieux vous dire la vérité tout entière. Maurice n'a pas le courage de venir à l'Isolia.

— Je m'en doutais », reprit Mlle Dentérac, qui garda pour elle tout ce qu'elle en pensait. D'ailleurs les fillettes n'avaient pas, à ce moment-là, le temps de causer longuement ; car, malgré les vacances, elles avaient des occupations réglées. C'était même assez désagréable à Bertrane, dont l'éducation avait eu le grand défaut de lui laisser organiser sa vie à sa guise. Elle avait, bien en-

tendu, des leçons à apprendre et des devoirs à faire; mais il lui arrivait quelquefois de passer des journées entières à étudier à l'approche d'un cours ou d'une leçon chez le professeur, tandis que le jour précédent avait été livré à la flânerie, à la lecture de choses amusantes. Sa mère, absorbée soit par son mari, soit par les travaux qu'elle entreprenait pour gagner quelque argent, ne pouvait pas assez la surveiller. Mme Dentérac, au contraire, tenait à ce que sa maison fût ordonnée dans tous les détails et surtout à inculquer cette rectitude à ses enfants. Tout naturellement Bertrane avait été invitée à partager les travaux de Raymonde, comme ses distractions, et ceci sans enthousiasme, ainsi qu'on vient de le voir.





IX

Encore une inspiration de Raymonde.

Mlle Dentérac en pensait très long sur ce parti pris qui éloignait Maurice de l'Isolia. Elle prévoyait que son absence allait gâter la réunion qu'amènerait le retour de son frère; et dès qu'elle se trouvait seule un instant, c'était pour songer à ce qu'elle pourrait bien faire pour modifier les sentiments de l'ami d'André. Après y avoir réfléchi un soir fort tard, elle se leva le lendemain de grand matin, prit une feuille de papier et, tout en restant souvent le bec de plume en l'air à la recherche de ses idées, elle écrivit, non sans beau-

coup de ratures, le brouillon d'une lettre qu'elle avait l'étonnant projet d'envoyer au jeune Boishaël. Voici ce brouillon :

« Monsieur Maurice,

« Je sais que vous ne voulez pas venir à l'Isolia. Eh bien, permettez-moi de vous dire que c'est très mal. Il me semble que la pensée des amis vivants vaut bien le souvenir que vous donnez à des morts que vous n'avez pas connus, pas pu aimer, par conséquent. Croyez-vous que les Boishaël qui possédaient autrefois l'Isolia, vous soient bien reconnaissants, dans l'autre monde, de ce que vous ne vouliez pas y voir des maîtres portant un autre nom? Vous regrettez que cette propriété ne soit pas à votre père, parce que cela le rendrait bien heureux. Ceci, je le comprends mieux. Toutefois ce n'est pas notre faute. Elle pourrait appartenir à des indifférents, tandis que si vous saviez comme les Dentérac aiment les Boishaël d'aujourd'hui!... André serait si heureux de vous trouver ici, sera si désolé si vous ne venez pas, que je me suis décidée à vous écrire, sans en parler à personne,

parce que je sais que personne n'ose vous dire la vérité. Votre chère maman elle-même ne vous aura pas écrit, j'en suis sûre, combien elle souhaite de vous savoir au milieu de nous, car sans cela vous y seriez déjà.

« Quand vous serez décidé, écrivez tout simplement à maman le jour où vous arriverez. Je crois qu'au fond du cœur elle compte sur vous.

« Quelle joie cette lettre causerait à Bertrane !

« C'est sa petite amie qui vous envoie bien des amitiés.

« Raymonde. »

La fillette venait à peine de tracer sa signature, qu'elle s'entendit appeler par Thérèse.

« Viens vite ! maman te fait dire de venir voir des petits poussins qui sont en train d'éclore. La jardinière nous en a prévenues. Bertrane est déjà à la basse-cour. »

Raymonde fourra sa feuille de papier dans un dictionnaire et descendit rejoindre sa sœur.

Les poussins mirent longtemps à casser toutes leurs coquilles, et Mme Dentérac, ayant autre chose à faire que de jouir de ce spectacle, laissa les enfants entourer le nid de la poule et retourna

à la maison. Elle avait pour habitude d'aller faire souvent une ronde dans les chambres des fillettes, afin de voir si elles étaient bien en ordre. Donc, avant de s'installer dans la sienne, elle entra dans celle de sa fille aînée. Tout y était sens dessus dessous, car Raymonde, préoccupée de la lettre qu'elle voulait écrire, n'avait pris le temps de rien ranger. La toilette de la veille était jetée sur des chaises lorsqu'elle n'était pas gisante par terre, les livres étaient pêle-mêle sur la table. Ce désordre offusqua tellement Mme Dentérac, qu'elle entreprit de le réparer, au moins en partie. Prenant une pile de livres dans ses mains, elle voulut les remettre sur un des rayons de l'étagère : l'un d'eux glissa entre les autres, tomba par terre, et un papier s'en échappa. Les mots : « Monsieur Maurice », s'y étalaient en première ligne. On devine la stupéfaction de la mère de famille en découvrant ainsi la démarche inconséquente que sa fille allait commettre.

« Cette enfant est désolante! toujours agir à sa tête.... Elle a souvent des idées heureuses, c'est positif! mais il ne convient pas à son âge de juger si elles sont réalisables. »

Mme Dentérac pensait aussi qu'il était provi-

dentiel qu'elle fût venue ce matin-là dans la chambre de Raymonde non seulement pour empêcher l'envoi de cette lettre, mais aussi parce qu'en la lisant elle s'était trouvée initiée au véritable motif qui empêchait Maurice de venir à l'Isolia. Elle prit donc la résolution de se substituer à sa fille et d'user des mêmes arguments pour vaincre la sensibilité un peu trop orgueilleuse du jeune homme.

On entendait les petites filles rentrer toutes joyeuses.

« Maman, maman! s'écriait Raymonde du bas de l'escalier, il y a onze petits poussins, presque tous jaunes, comme des serins. C'est ravissant! Vous viendrez les voir, n'est-ce pas? »

Mme Dentérac sortit alors de la chambre de sa fille. Celle-ci était déjà en face d'elle et allait continuer à manifester son enthousiasme sur la couvée qui venait d'éclore, lorsqu'elle fut frappée de l'air sévère de sa mère.

« Viens avec moi, dit Mme Dentérac. Bertrane et Thérèse vont aller finir leur toilette. J'ai à te parler. » Et elle entra dans le cabinet de son mari, qui se trouvait sur le même palier.

Raymonde était fort mal à son aise, devinant à peu près ce qui venait de se passer.

« J'espère bien, ma fille, que tu n'as pas envoyé cette lettre dont j'ai trouvé le brouillon?

— Non, maman; j'ai écrit ceci ce matin. »

Mme Dentérac respira, car l'idée que contenait sa question venait tout à coup de la troubler violemment.

« Avais-tu l'intention de me montrer ceci? ajouta-t-elle en désignant le brouillon.

— Maman, ma chère maman, je vous en prie, ne me regardez pas si sévèrement. Je vais être bien franche.... Non, je ne voulais pas vous dire mon projet d'écrire à M. Maurice, parce que j'étais sûre que vous m'en empêcheriez. Je comptais prendre un timbre dans votre boîte et guetter le facteur pour lui remettre la correspondance qu'il prend toujours sur la table du vestibule. J'aurais alors glissé ma lettre au milieu des autres.

— Tu m'aurais donc ainsi trompée,... volée même! de peu de chose, c'est vrai, mais enfin ce timbre était dérobé en cachette.... Tout ceci pour ne pas résister au désir de jouer un rôle, de faire la petite importante et pour donner à

ton orgueil la satisfaction d'exécuter une idée germée dans ta cervelle....

« C'est une disposition affligeante qui peut te conduire à faire bien des sottises, qui m'obligera à me défier de toi continuellement. »

Pendant que sa mère lui adressait ces justes reproches d'une voix tremblante d'émotion, Raymonde, tête baissée, laissait couler ses larmes.

« Oh! maman, j'ai tant de chagrin de ce que j'ai fait! Pardonnez-le-moi, je vous en prie.

— N'es-tu pas surtout vexée d'avoir vu ton projet découvert, de ce qu'il ait échoué?

— Ma mère chérie, je veux vous dire tout ce qui se passe en moi. C'est vrai que je suis très désolée de penser que M. Maurice ne saura pas tout ce que je croyais si bon de lui dire, mais je vous assure que je pleure surtout parce que je vous ai fait de la peine.... Vous êtes toute pâle.... Maman, ma pauvre maman, je vous en prie, pardonnez-moi. »

Raymonde, en disant ceci, avait relevé la tête, et ses beaux yeux noirs, si expressifs, encore noyés de larmes, avaient un regard si franc, si suppliant en même temps, que le premier mou-

vement de sa mère avait été de lui ouvrir les bras et de pardonner de suite. Elle jugea toutefois que la faute de sa fille était trop sérieuse pour être si facilement effacée, et, renvoyant celle-ci dans sa chambre, lui dit de n'en sortir que lorsqu'elle la ferait demander.

Bertrane, accompagnée de Pierrette, venait justement, sitôt habillée, de partir pour Saint-Malo faire un petit tour au logis. Il était bon de savoir de temps en temps si les mites et les souris ne faisaient pas trop de dégâts dans la vieille demeure. Avant leur retour, Mme Dentérac rappela Raymonde.

« Je viens, mon enfant, lui dit-elle, d'écrire à M. Maurice, lui disant tout le plaisir que nous aurons, ton père et moi, à le recevoir. Maintenant va à ton piano jusqu'au retour de Bertrane. »

A l'heure où Maurice recevait cette lettre, il était en proie à un découragement, à un ennui insurmontables : un de ses camarades allait partir en Angleterre pour un voyage de plaisir; un autre venait de recevoir la visite de ses parents; un troisième devait prochainement rejoindre les siens. Lui seul semblait abandonné; et, comme

le bonheur ou le malheur sont des choses souvent relatives, il se trouvait d'autant plus à plaindre qu'autour de lui on éprouvait plus de satisfaction.

Il avait pensé à aller rejoindre sa famille après le premier mois de vacances, mais le départ de son père et de sa mère pour Talloires ne lui laissait plus, pensait-il, d'autre alternative que de rester à Brest, à s'y farcir de science le plus possible.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le jeune homme lut et relut l'invitation qui lui était adressée. Son premier mouvement avait été de dire : « Pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille? je n'aime pas qu'on se charge d'apprécier mes sentiments. » Ensuite il jugea qu'il pouvait y avoir du vrai dans ce qu'on lui écrivait.... A la fin de la journée il s'endormait en pensant : « C'est bon tout de même à Mme Dentérac de me montrer que je suis si désiré dans sa famille! »

Quelqu'un qui a du cœur n'est jamais insensible à l'idée d'être aimé, de voir sa présence souhaitée. Il y eut donc lutte, et lutte très vive, entre cette impression et l'amertume qui d'ordi-

naire envahissait l'esprit du jeune Boishaël lorsqu'il se rappelait la perte de ce domaine de famille où on l'invitait à venir, avec de si affectueuses instances. Bertrane aussi apparaissait à ses yeux avec des regards qui semblaient l'appeler; et il ne doutait pas que Mme Dentérac n'eût dit vrai, en assurant que leur mère serait heureuse de savoir ses enfants réunis. Il remerciait intérieurement cette dernière de ne lui avoir rien commandé, d'avoir respecté sa manière de sentir; mais, en même temps, en relisant ses lettres il voyait tout ce que les Dentérac faisaient pour elle. Maurice commença alors à reconnaître que véritablement, selon la pensée qu'il ne savait pas être de Raymonde, le culte des vieux souvenirs ne doit pas empêcher d'apprécier les amis vivants.

Lorsque Maurice eut adopté la perspective de passer le mois de septembre à l'Isolia, il pensa devoir écrire à Talloires pour demander conseil. Seulement les lenteurs de cette correspondance entre deux points extrêmes de la France feraient que le 1er septembre arriverait avant qu'on eût pu s'entendre. Le calendrier apposé aux murs de la salle d'étude marquait

déjà la date du 27 août. Après bien des tergiversations qui firent relever de sérieuses inexactitudes dans ses théorèmes, il se décida à s'adresser à Bertrane. Le lendemain, celle-ci trouva la lettre de son frère auprès du bol de lait qu'elle prenait, tous les matins, en compagnie des enfants Dentérac.

« Des nouvelles de Talloires? dit vivement Raymonde.

— Non, c'est de Maurice.

— Ah! » et Raymonde devenait rouge comme une cerise en songeant aux reproches qu'elle avait récemment eu à subir à son sujet. Elle le sentait avec dépit et n'en rougissait que de plus belle.

« Qu'as-tu donc, petite sœur? s'écria le gros René; tu as la figure comme celle de la cuisinière quand elle fait des crêpes.... C'est pas beau, tu sais.

— Tu es insupportable, avec toutes tes impertinences.... Avale vite ton lait et va jouer. .. C'est qu'il fait très chaud ici. »

Raymonde, en disant cela, se leva pour aller ouvrir la fenêtre. Dans sa précipitation elle ne faisait pas attention à la porte restée ouverte.

Il s'établit donc un violent courant d'air qui fit voler la lettre, que Bertrane avait déposée un instant sur la table pour boire une gorgée de lait. Raymonde la ramassa et, en la rendant à son amie, eut les yeux frappés par cette phrase :

« J'arriverai à l'Isolia. »

« Ah! mon Dieu, j'avais donc eu une bonne idée tout de même! » se dit-elle toute joyeuse.

Bertrane laissa vite son déjeuner sur la table et d'un bond se trouva à la porte de la chambre de Mme Dentérac. Elle y frappa deux coups si précipités que celle-ci, prévoyant quelque chose d'extraordinaire, se leva pour lui ouvrir.

« Qu'avez-vous, chère petite?

— Ah! madame, c'est une lettre de Maurice, qui me rend si heureuse!... Il paraît que vous lui avez écrit pour l'inviter tout particulièrement à venir à l'Isolia. Il en est bien touché et me demande si vraiment ce n'est pas indiscret d'accepter. Il me fait bien de l'honneur en me demandant conseil, mais il n'a pas le temps d'écrire à Talloires, cela retarderait trop sa réponse.

— Il aurait dû la faire sans tant de cérémonies.... Tenez, Bertrane, j'envoie justement à

la ville; on y portera un télégramme que je vais rédiger et que vous signerez. Que Maurice arrive le plus tôt possible en télégraphiant l'heure de son arrivée. Nous irons au-devant de lui. »

Or, le samedi suivant, un peu après quatre heures de l'après-midi, on voyait le jeune Boishaël sauter d'un wagon sur le quai de la gare de Saint-Malo.

Bertrane put donner à son frère de fort bonnes nouvelles de Talloires. M. de Boishaël reprenait possession de ses forces et de ses facultés d'une façon surprenante. Le changement d'air agissait d'autant plus activement sur sa constitution qu'il n'en avait pas usé pendant plus d'un quart de siècle. Il semblait heureux, jouissait des beaux aspects de la riche nature qui l'entourait; et aussi, depuis quelques jours, du plaisir de voir son neveu de Lorech.

La conversation entre Saint-Malo et l'Isolia roula presque entièrement sur ce sujet.

Le jeune homme, en apercevant les tourelles du manoir, eut un imperceptible frémissement qui contracta ses sourcils. Il se fit violence toutefois, et put parler d'un beau massif d'hortensias bleus, groupés au bas du perron, de façon à cacher sous

des paroles banales l'émotion qu'il ressentait en pénétrant dans l'ancienne demeure des Boishaël.

André et son père ne devaient revenir que le surlendemain; Bertrane, dans la journée qui précéda leur retour, se consacra donc entièrement à son frère et ce fut pour elle une grande joie. Tout d'abord elle le mena voir le père Yves dans sa chaumière. On devine le bonheur du vieillard en voyant le jeune Boishaël; et cependant il n'eut pas vis-à-vis de lui, à première vue, une émotion semblable à celle que Bertrane lui causait toujours, parce qu'il ne retrouvait pas dans Maurice les traits des Boishaël : celui-ci ressemblait, on le sait, tout à fait à sa mère.

Le bonhomme reconnut pourtant son jeune visiteur comme étant bien de sa race par les nombreuses questions qu'il lui faisait, surtout par le vif désir qu'il manifesta d'entendre le fameux air des Boishaël, celui qui avait donné une telle commotion au vicomte Bertrand. Alors le père Yves, allant décrocher le cor suspendu au-dessus de l'immense cheminée, dit :

« Mes jeunes maîtres, il nous faut nous en aller dehors, parce que ce n'est pas une musique faite pour la chambrée. Si vous voulez savoir où

elle résonne bien, rendons-nous là où les seigneurs des siècles anciens la faisaient entendre avant de s'en aller guerroyer. »

Clopinant sur son bâton, le père Yves montrait le chemin. Maurice et Bertrane suivaient, parlant peu, butinant quelques fleurs au passage. On arriva ainsi jusqu'aux ruines. Yves laissa de côté le buisson de roses, écarta quelques branchages, découvrant ainsi un sentier à peine tracé ; et, lentement, bien lentement, s'y engagea en disant aux jeunes gens d'aller se placer à quelque distance. Ils le virent, au bout d'un certain temps, apparaître au-dessus des crénelures respectées par les années. Le vieillard se détachait sur ces pierres grises en un gris foncé, presque noir, sur un ciel gris-perle d'une transparence idéale.

Quelle belle étude au fusain on aurait pu faire avec ce que Maurice et Bertrane avaient sous les yeux !

Ceux-ci n'y songèrent point, car ils attendaient impatiemment que les sons du cor vibrassent enfin. Les premières notes furent, ainsi que Bertrane s'en souvenait, plaintives, presque caressantes. Elles semblaient faites pour rendre le regret des adieux. Puis, tout à coup, on pouvait

se figurer que le guerrier voulait énergiquement secouer ces sentiments amollissants. C'était alors qu'éclatait la fanfare entraînante, sorte d'harmonie imitative dans laquelle on croyait entendre le galop des chevaux, le cliquetis des armes, des appels de blessés, ou les hurlements d'une meute avec les gémissements du fauve aux abois.

Le vieux Breton sonnait du cor avec une ardeur extraordinaire pour son âge, puisant véritablement une nouvelle vie dans cet air appelé, depuis un temps immémorial, l'air des Boishaël. Maurice en avait déjà entendu parler à son père qui lui avait dit que dans les Côtes-du-Nord, où la branche cadette de leur maison s'était installée, on le jouait dans toutes les chasses à courre d'une façon tronquée incomplète. Le fils du vicomte Bertrand ne le connaissait pas et il se sentait électrisé en l'écoutant.

« Je veux apprendre à sonner du cor », dit-il ; et, franchissant en quelques enjambées la distance qui le séparait du père Yves, il lui demanda s'il pourrait lui donner des leçons.

« J'essaierai toujours », répondit le vieillard d'une voix entrecoupée. Il était à bout de souffle, à bout de forces aussi.



Le vieux Breton sonnait du cor.

Maurice s'en aperçut et lui offrit son appui pour regagner sa chaumière. Là le vieillard tomba sur un escabeau, brisé de fatigue.

« Il vous faudrait prendre quelque chose de réconfortant, dit Bertrane. Voulez-vous que j'aille au manoir vous chercher un verre de vin?

— Merci, notre maîtresse, je ne veux rien de ces gens-là.... A mon âge on a ses idées, vous savez. Ce n'est pas pour trouver à redire à ceux qui en ont d'autres, tout de même! Chacun fait ce qu'il croit devoir faire; ce n'est pas à nous de juger les autres.... Il ne faut point s'emparer de la besogne du bon Dieu.... Si vous voulez seulement soulever le couvercle de la huche, vous trouverez dans le coin une bouteille d'eau-de-vie. J'en prends une goutte de temps en temps, ça me remonte le cœur.

— Et un verre, père Yves? demanda Bertrane lorsqu'elle eut la bouteille en main.

— Ah! dame, je n'en ai point. Je me sers d'une écuelle. »

Sur une sorte de dressoir, en vieux chêne grossièrement sculpté, la jeune fille vit des écuelles à fleurs, en prit une et la porta au vieillard. Celui-ci la remplit plus d'à moitié

d'eau-de-vie après en avoir offert à Maurice, qui s'excusa; et il la but d'un trait à la santé du vicomte Bertrand.

La promenade des jeunes gens avait duré longtemps. La cloche du manoir, en sonnant le premier coup du déjeuner, se chargea de les en avertir et ils quittèrent vivement le vieillard. Maurice lui dit qu'il reviendrait vers la fin de l'après-midi prendre une première leçon de cor.





X

Tout en parlant des lointains pays, on fait une excursion à Dinard.

L'agitation était grande à l'Isolia, le 1er septembre, pour l'arrivée des voyageurs. Raymonde avait eu l'idée, soumise cette fois à sa mère, d'illuminer les alentours de la maison, et même de jeter des ballons de couleur dans les arbres tordus bordant le chemin creux. Elle eût voulu en accrocher aussi aux tourelles, aux clochetons. L'entreprise était trop grandiose pour être facilement réalisable, et les jeunes Boishaël furent

enchantés qu'on y renonçât promptement. Ils aimaient mieux voir le vieux manoir conserver sa sombre architecture.

Les MM. Dentérac ne devaient être chez eux qu'à près de huit heures; une fête de nuit se trouvait donc indiquée pour les accueillir.

La jeunesse veilla aux derniers préparatifs pendant que la maîtresse de maison se rendait à la gare. Il fallait voir avec quel entrain Raymonde, Bertrane et Maurice se portaient, une torche à la main, d'un point à un autre afin d'allumer lanternes et ballons. Thérèse attachait des fleurs aux couteaux, fourchettes, cuillères, salières, etc., etc.; en piquait entre les fruits des compotiers, en glissait dans les raviers. René les lui présentait, tout en faisant cette judicieuse réflexion :

« Il y aura autre chose pour le dîner, je pense, car nous ne sommes pas des papillons ou des abeilles, pour qu'on ne nous donne que des fleurs à manger. »

On rassurait le petit bonhomme, lorsque les grelots des chevaux, attelés à l'omnibus, annoncèrent l'arrivée de ceux qu'on voulait si bien fêter.

Sur le perron très garni de verres de couleur, se trouvait le trio, Raymonde, Bertrane et Maurice. M. Dentérac se montra particulièrement aimable pour ce dernier. Quant à André, il le serra dans ses bras avec effusion.

Après de courtes ablutions pour enlever le plus gros de la poussière du voyage, on se mit à table; chacun mourait de faim. La conversation ne commença vraiment qu'après le rôti, encore fut-elle un vrai fouillis de questions et de réponses s'entre-croisant de telle façon qu'il en jaillissait parfois d'amusants quiproquos. La gaieté était à son comble lorsqu'on déboucha une bouteille de vin de Champagne. Au toast de bienvenue succéda, tout aussitôt, celui porté à la santé de M. de Boishaël. Maurice se rappela que le père Yves avait eu, la veille, une pensée semblable; et, au fond de son cœur, il préférait le souvenir du vieux serviteur de sa famille, soulevant son écuelle en l'honneur du vicomte Bertrand, à l'amabilité de M. Dentérac. De temps à autre surgissaient ainsi d'amers regrets, et cependant le frère, comme la sœur, appréciait de plus en plus les procédés délicats de leurs hôtes.

Le récit du voyage, soit par ses côtés curieux

et amusants, soit par le résultat des affaires sérieuses que le chef de famille était allé entreprendre, fournit la matière d'entretiens fort intéressants. Les jeunes gens en causaient aussi; et André dit à son ami que, dès que son baccalauréat serait terminé, il retournerait en Norvège pour y rester au moins un an. Son père voulait, par la suite, y fonder un comptoir pour le commerce des bois.

« Je vous assure que, pour un homme sérieux et intelligent, il y a moyen de faire sa fortune dans une entreprise comme celle que mon père veut diriger. »

Maurice, avant de s'endormir, à la seule heure où il eût le loisir de réfléchir, tant la vie est active à l'Isolia, voyait toutes sortes de paysages accidentés se présenter à son imagination. C'était, avant ces côtes de Norvège, dont on parlait sans cesse, le lac d'Annecy et sa ceinture montagneuse, avec Talloires niché entre l'une et l'autre. Là il faisait par la pensée une affectueuse halte en se rappelant les dernières lettres de sa mère, dans lesquelles elle le remerciait d'avoir répondu à l'invitation des Dentérac.

« Mon fils, était-il dit dans l'une d'elles, un sa-

crifice porte toujours avec lui sa récompense lorsqu'il est généreusement accompli, tandis que celui qui ne cherche qu'à s'accorder des satisfactions recueille souvent de cruels déboires. Ton père, malheureusement, n'a jamais eu quelqu'un pour lui dire ces vérités en les enveloppant de son cœur. On les a jetées avec âpreté au-devant de sa nature altière, qu'elles ont heurtée sans y pénétrer. Toute sa vie s'en est ressentie, et, cependant, il avait reçu de Dieu de grandes qualités, de celles qui constituaient le preux chevalier d'autrefois. »

A cette lettre Maurice avait répondu par un éloge presque lyrique de ce chevalier d'autrefois, et cela lui avait valu cette riposte de Mme de Boishaël :

« Mon cher enfant, malheur à qui n'est pas de son temps ! » a-t-on dit avec raison. Le monde avance maintenant comme entraîné par la vapeur ; à quoi sert de regretter le coche de nos grands-pères ? Garde le souvenir de tes chevaliers comme une belle antiquité ; mais, pour te conduire dans la vie, cherche des types plus modernes, plus applicables à l'époque où tu es. Il se trouve encore, Dieu merci ! de beaux et nobles caractères ; la

cotte de mailles n'était pas essentielle à leur préservation. »

Involontairement, après avoir lu ces lignes, Maurice avait pensé à M. Dentérac; car, dans ces causeries intimes avec son fils, il pénétrait dans l'existence de l'armateur et ne pouvait qu'apprécier les principes qui la guidaient. Il savait le souci qu'il prenait des nombreux ouvriers placés sous ses ordres, pour élever leur niveau moral comme pour veiller à leurs besoins matériels.

« Papa me parle souvent, confiait André à son ami, de la responsabilité qu'ont les riches, les gens instruits, vis-à-vis de leurs inférieurs. « Nous rendrons compte un jour à Dieu, » dit-il, « en ajoutant que les égoïstes sont traîtres envers « leur patrie, dont tous les enfants doivent s'en- » tr'aider pour contribuer à sa grandeur. »

On comprendra peut-être que le jeune Boishaël éprouvât un pénible sentiment en se trouvant ainsi forcé, en toute justice, d'admirer le père d'André, lorsqu'on réfléchira qu'il en résultait un blâme indirect pour le vicomte. Le parallèle se trouvant être fâcheux pour ce dernier, l'affection filiale souffrait en cette circonstance et

l'amour-propre de sa race aussi. Il eût voulu qu'un Boishaël ne pût être critiquable.

Pendant les jours qui suivirent le retour de M. Dentérac, l'armateur seul quittait l'Isolia, pour aller à ses affaires; les autres habitants organisaient, sur place, une foule de distractions. Cependant le désir de profiter du joli mois de septembre pour faire des excursions germait dans plus d'une tête; Raymonde le fit éclore un beau matin, pendant le déjeuner.

« Papa, vous aviez promis de nous mener à Dinard pendant les vacances, et vous dites toujours qu'un homme d'honneur doit tenir sa parole.

— Je m'exécuterai bien volontiers, dès demain, si vous le voulez. »

Or, le lendemain, dès huit heures, le break était attelé et se garnissait de mines joyeuses. Bertrane apparut la dernière parce qu'elle était restée à consoler Thérèse et René, pour lesquels la journée à Dinard avait paru trop fatigante. Elle portait un costume de serge bleu foncé et, comme Raymonde, avait sur sa chevelure flottante un petit chapeau marin. Cette dernière était vêtue d'étoffe écossaise où le rouge dominait, ce

qui s'harmonisait à merveille avec son teint mat, ses cheveux bruns, ses beaux yeux noirs. Les jeunes amies formaient un contraste qui les mettait toutes deux en valeur.

André emportait l'appareil photographique dont il s'était servi pendant son voyage, et comptait, aidé de Maurice, saisir quelques groupes de baigneurs.

En arrivant devant le bateau qui fait le service entre Saint-Malo et l'élégante station balnéaire de Dinard, M. Dentérac dit au cocher de se retrouver à cette même place, à sept heures, mais avec l'omnibus cette fois, à cause de l'air frais du soir.

L'embarquement ramena, tout naturellement, chez Bertrane et Maurice, le souvenir de celui fait quelques mois auparavant pour aller à la noce du cousin Éric. Que d'événements s'étaient passés depuis !

Bien qu'on fût au 10 septembre, la température dont on jouissait donnait à la plage le même aspect qu'aux plus beaux jours d'août. Nos visiteurs se demandèrent, un instant, comment ils déjeuneraient et trouvèrent prudent de s'assurer le couvert, dès leur arrivée. M. Dentérac,

heureusement très connu du propriétaire d'un des principaux hôtels, put obtenir, moyennant l'assurance d'en prendre possession dès onze heures, un coin de terrasse ombragé, avec vue sur la mer.

Il restait une heure à employer, et toute la bande venue de l'Isolia se dispersa à travers les jolies villas formant le quartier de la Malouine. En passant devant l'une d'elles, Bertrane entendit une fenêtre s'ouvrir brusquement, puis il lui sembla qu'on avait prononcé son nom. Elle se retourna, ne vit personne, et, croyant s'être trompée, n'attacha aucune importance à l'incident.

La terrasse sur laquelle on dressait le couvert pour la famille Dentérac avait été très hardiment construite entre deux pointes de rochers; elle paraissait suspendue dans les airs, tant ses assises étaient ingénieusement dissimulées. Directement au-dessous d'elle, toujours entre les rochers, le propriétaire de l'hôtel avait aussi fait installer un plancher et une balustrade, une autre salle à manger, par conséquent.

A onze heures précises, M. Dentérac prenait position devant la nappe brillante qui portait six couverts et était déjà garnie de nombreux hors-

d'œuvre. Il consultait la carte, et les autres convives le regardaient faire avec le recueillement que donne un appétit bien aiguisé.

Le recueillement fut tout à coup troublé par une voix qui fit tressaillir une partie de nos personnages. Cette voix, dont l'intonation ordinaire devait être suraiguë, subissait, par prudence sans doute, un effet de sourdine. Au-dessus de la personne dont elle émanait il fut cependant facile d'entendre ces mots :

« Voyons, Jehan, es-tu sûr que ce fût Bertrane?

— Puisque je vous l'ai dit, ma mère. Si vous aviez été plus leste, vous l'auriez vue lorsque je vous l'ai nommée. Je crois même que son frère marchait en avant avec un autre jeune homme.

— Ah! ce poseur de Maurice! nous aurons, un jour ou l'autre, leurs trésors de famille. Sois tranquille.... Ce monsieur est trop Boishaël pour songer à gagner de l'argent! »

Les deux voix de fausset continuèrent leur duo quelque temps encore; il sembla même que ce fût sur le ton de la discussion, mais on ne les entendit plus distinctement à l'étage supérieur, parce que M. et Mme Dentérac se mirent à causer, dans le but évident d'éviter à leurs jeunes amis

quelques propos blessants. Ceux-ci, après un moment d'ahurissement, se mirent à éclater de rire.

« Jolis et aimables parents! » dit Bertrane.

Raymonde ne riait pas. « Oh! les vilaines gens! dit-elle. Ah! monsieur Maurice, comme cette cousine-là serait attrapée si vous faisiez fortune.... Savez-vous qu'à votre place, rien que pour la faire enrager, je lui montrerais que les Boishaël réussissent toujours dans ce qu'ils veulent entreprendre.

— Tu as raison, Raymonde », dit son père tandis que Mme Dentérac pensait : « La drôle de fillette! rien n'arrête l'expression de sa pensée. Mais, cette fois-ci, je suis bien aise de ce qu'elle vient de dire. »

Maurice s'était contenté de sourire en grignotant un radis.

La grande préoccupation de l'après-midi fut d'éviter la rencontre des cousins. On les vit une fois, la mère et le fils, d'assez près pour pouvoir les montrer à André : elle toujours énorme; lui plus long que jamais, marchant comme collé à sa robe, ce qui fit que Raymonde s'écria :

« Ah! le hareng qui marche à côté de sa barrique! » Maurice s'amusa beaucoup de ce mot.

Bertrane remarquait, du reste, avec un imperceptible mouvement de jalousie, que son amie avait un grand succès auprès de son frère.

Maintenant qu'André connaissait les personnages sans qu'il y eût réciprocité, il était mis en vedette, ou envoyé en reconnaissance, dès qu'on voulait demeurer en place ou pénétrer dans les salons du Casino. A un bon moment, il braqua son objectif sur la plage alors que Mme Louis de Boishaël montrait quelque chose à Jehan, et il put annoncer, triomphant, que leur chère image ne tarderait pas à prendre place dans sa collection photographique.

L'armateur et sa femme se faisaient jeunes avec toute cette jeunesse, tout en étudiant les caractères des uns et des autres, qui se montraient dans tout l'abandon de leur âge. Ils remarquaient, tous deux, que Maurice ne prenait part que d'une façon intermittente à la gaieté exubérante de ses compagnons. Dans l'intervalle il avait des moments de rêverie.

« C'est, j'en suis sûr, depuis que cette coquine de Raymonde a lancé sa phrase, disait M. Dentérac tandis que la bande joyeuse tirait à l'arbalète.

— Elle a été bien inspirée cette fois. Cécile eût

été heureuse de l'entendre; mais je crains fort que le sang des Boishaël ne maintienne Maurice dans son projet d'être marin ou militaire, ce qui ne refera pas la position des siens.

— Je lui en donnerais bien les moyens cependant en associant ses travaux à ceux d'André dans le plan que je médite. Ils deviendraient mes deux collaborateurs. »

Le premier coup du dîner sonnant à tous les hôtels, les habitants de l'Isolia se hâtèrent de regagner la voiture et, une heure après, rentraient au manoir.





XI

La fête de la Poire et la fin des vacances.

Dans la semaine qui suivit la journée passée à Dinard, eut lieu à l'Isolia ce que les Dentérac appelaient la fête de la Poire. Elle terminait la cueillette générale de cet excellent fruit, son installation dans le fruitier. Elle clôturait aussi les vacances, de sorte qu'une nuance de tristesse se mêlait bien un peu aux joyeux préparatifs.

Le programme de cette fête était le triomphe de Raymonde. Depuis deux ans, ennuyée de la voir semblable tous les automnes, elle s'était appliquée à y introduire chaque fois quelque

cérémonie nouvelle, et, cette année, voulut, tout particulièrement en l'honneur des hôtes du manoir, rendre le susdit programme très attrayant. D'après le récit de son exécution, on jugera si la fillette atteignit son but.

Il était d'usage de choisir la plus belle poire de toute la récolte pour la déclarer reine. Placée sur un socle de fleurs, elle était solennellement présentée aux maîtres de la maison par le groupe des serviteurs; et à ceux-ci il était offert des liqueurs et des gâteaux. Après quelques toasts, la fête se terminait. C'était, du moins, ainsi que la chose s'était passée pendant bien des années. Deux ans auparavant, Raymonde avait déjà eu l'idée de faire partir du socle où trônait la Poire de longues guirlandes de fleurs dont le bout était tenu par des enfants du voisinage; et ensuite ces enfants avaient dansé de joyeuses rondes. A l'automne dernier, la belle Duchesse, qui l'avait emporté sur toutes ses rivales, eut l'honneur d'avoir ses mérites chantés sur l'air :

Il était une bergère....

Le poète fut André, et sa sœur chanta les couplets, tandis que Thérèse et René se chargeaient du

refrain en l'accentuant de toute la force de leurs poumons. Maintenant ceci paraissait très mesquin à Raymonde. Elle fit donc appel à toute son imagination, prit un crayon, une feuille de papier et, avec l'air grave d'un député qui prépare sa réponse à un ministre, ou d'un académicien élaborant son discours de réception, elle écrivit :

La veille de la fête. — A huit heures du soir, lancement de pétards. — Roulement de tambour. — Proclamation de l'espèce de poire à laquelle appartient la reine. — Lecture du programme des réjouissances du lendemain.

Le jour de la fête. — Dès sept heures, coups de fusil. — A deux heures, défilé du cortège. — Honneurs rendus à Sa Majesté la Poire par tous les autres Fruits. — Présentation de Sa Majesté à M. et à Mme Dentérac. — Récitation de pièces de vers. — Chants. — Goûter. — Danses. — A huit heures, feu d'artifice.

« Maman, dit Raymonde à sa mère en lui présentant ce programme, je voudrais bien ne pas vous donner plus de détails parce qu'alors il n'y aurait plus de surprise. C'est la jeunesse qui vous offre cette fête, excepté les rafraîchissements et le feu d'artifice, que vous payez.

— Très bien », répondit Mme Dentérac en souriant.

Ce fut René qui, habillé en tambour de vil-

lage, vint exécuter le mercredi soir de magnifiques roulements devant la famille réunie sur le perron. Il déploya ensuite une immense feuille de papier, plaça d'énormes lunettes sur son petit nez, les y maintenant non sans peine, et proclama à haute et intelligible voix la supériorité de dame Beurré William sur toutes ses rivales, ce qui lui valait la couronne. Grand salut du petit tambour. Nouvelle tambourinade et lecture du programme pour le lendemain.

Ah! ce lendemain! que de temps on avait passé pour le préparer! Pierrette n'ayant pas de service régulier dans la maison avait été d'une utilité inappréciable. Son aiguille comme sa bonne volonté étaient toujours au service des jeunes filles. Celles-ci l'envoyaient à la ville dès qu'il leur manquait quelque chose pour les costumes qu'elles avaient imaginé de faire aux enfants du pays. Chacun d'entre eux représentait un fruit : l'Abricot, par exemple, était vêtu d'une blouse et d'un pantalon en percaline de la couleur du fruit, et coiffé d'une toque représentant la moitié de l'abricot bien moucheté — c'était Bertrane qui, tenant de sa mère une réelle habileté de pinceau, s'était chargée de toutes les enlumi-

nures; la Fraise était une petite fille en robe rouge, avec collerette verte découpée et chapeau rouge en forme de fraise; la Cerise, robe de même couleur plus foncée avait des fleurs de cerisier sur la tête et des cerises de verre en boucles d'oreille; un petit Melon était très drôle; la grosse Citrouille semblait vouloir représenter Mme Louis de Boishaël.

Ce fut par un temps splendide que le jeudi, un peu avant deux heures, tout ce petit peuple, le sourire aux lèvres, sortait de la grange où on l'avait habillé. Il alla se grouper en face d'un monument de fleurs et de feuillages au-dessus duquel se voyait la poire, soutenue en l'air au moyen d'une carcasse de fil de fer. Bientôt, au chant de *Vive la Poire!* les enfants défilèrent devant la reine en la saluant profondément. De chaque côté de Sa Majesté se trouvaient deux jeunes gens très enrubannés, qui bientôt appuyèrent sur leurs épaules le trône fleuri et l'on se mit en marche pour aller trouver les maîtres du manoir qui se tenaient debout sur le perron. C'est alors que ceux-ci eurent une véritable surprise : Maurice et André s'avancèrent, en entamant, en vers, un dialogue vraiment très drôle entre la poire Du-

chesse, qui avait fourni la triomphatrice de l'année précédente, et le Beurré William, la victorieuse d'aujourd'hui.

« Espèce de prétentieuse musquée! » comme l'appelait la vaincue.

Les jeunes gens avaient fait cette petite scène en collaboration; ils la dirent avec beaucoup d'entrain et furent très applaudis non seulement par l'armateur et sa femme, mais aussi par quelques amis intimes invités pour la circonstance.

M. et Mme Dentérac n'avaient pas voulu d'une réunion nombreuse, qui eût été gênante, peut-être même pénible pour leurs hôtes. Les personnes invitées étaient de celles que Mme de Boishaël appréciait et auxquelles cette dernière était particulièment sympathique. C'étaient aussi des mieux posées dans les environs, car les Dentérac, comptés parmi les gens les plus considérés, voyaient la meilleure société.

Ensuite tous les petits chantèrent sous la direction de Raymonde, très bien douée pour la musique. Pendant ce temps-là une quantité de petites tables furent installées; et sur ces tables on servit un copieux goûter. Quant aux rondes, elles durèrent jusqu'à la nuit.

A la fin du feu d'artifice le bouquet traditionnel fut remplacé par une grande corbeille de fruits qui s'élançaient innombrables autour d'une poire gigantesque. Et comme chacun s'étonnait de cette bonne idée.

« J'en ai quelquefois, se mit à dire l'armateur en affectant un air de modestie. Il faut bien montrer à ses enfants qu'ils n'en ont pas le monopole. »

Malgré la variété des distractions que les jeunes Boishaël trouvaient à l'Isolia, ils avaient souvent de mélancoliques pensées. Leurs parents, leur mère surtout, manquaient tellement à tous deux! Maurice se désolait lorsqu'il venait à songer qu'il lui faudrait sans doute retourner à Brest sans les avoir revus. La correspondance de Talloires faisait pressentir qu'on y prolongerait le séjour tant que la saison le permettrait.

Ils étaient aussi très affectés de l'affaiblissement du vieux père Yves. Le bonhomme, comme disait la jardinière Jeanne, s'était, encore au dire de celle-ci, trop fatigué avec ses sonneries. Sous l'empire d'une force de volonté extraordinaire, il avait, par deux fois, pour ses chers Boishaël, fait reculer les années et retrouvé une vigueur factice,

La réaction n'avait pas tardé à se produire, et depuis il n'avait pu qu'avec un souffle haletant donner deux leçons de cor à Maurice, en espérant toujours mieux pour le lendemain. Tout au contraire, il baissait visiblement. Les enfants de Boishaël joignaient au regret de voir disparaître ce serviteur dévoué, fanatique pourrait-on dire, de leur famille, celui de ne pas posséder cet écho de leur grandeur passée : l'*Air des Boishaël*. Bertrane le dit un jour à Raymonde en revenant de la chaumière, où elle avait trouvé le vieillard plus affaissé que jamais.

« Ne te désole pas, je l'ai noté.

— Oh ! la bonne idée ! Comment as-tu pu faire?

— C'était lorsque Yves le jouait au milieu des rosiers. Il l'avait repris par trois fois, tu sais. Dès la première, j'avais été chercher du papier de musique pour voir si je mettrais bien en pratique nos leçons de solfège. Eh bien, oui, car j'ai ensuite joué l'air sur le piano. C'est bien cela !

— Je n'en ferais certes pas autant.

— Comme je ne ferais pas ce que tu fais avec ton crayon ou tes pinceaux », reprit très gentiment Raymonde.

Bertrane s'empressa de faire participer sa satis-

faction à son frère et fut surprise de ne pas lui entendre faire la moindre réflexion à ce propos. Il s'y livrait intérieurement toutefois et Raymonde n'y perdait rien.

« Il est vraiment singulier, pensait-il, qu'une fillette qui n'a que treize ans semble deviner ce qui, à un degré quelconque, est le sujet de mes préoccupations. Ah! il en est un bien grave qu'elle a touché, sans se douter de l'importance que j'y mettais. Faire fortune, pour donner de la tranquillité d'esprit à ma pauvre maman, pour relever l'influence des Boishaël dans la contrée! Ce serait tentant. Mais, pour cela, il faudrait renier les traditions de ma race! Elle est toute d'épée notre noblesse! »

« Viens-tu, criait André sous la fenêtre. J'ai mon appareil, le jour est bon et le père Yves est assis à sa porte. La chaumière fera bien dans le fond du tableau. »

C'était, en effet, le portrait du vieux Breton que les jeunes gens allaient faire. André, profitant de l'affaiblissement de sa vue, manœuvrait derrière l'appareil sans qu'il pût se douter de sa présence, car jamais il n'eût consenti à poser devant un Dentérac.

Lorsque Maurice porta au vieillard son portrait, quelques jours plus tard, ce fut en lui disant adieu, avec une réelle émotion. Il ne se faisait aucune illusion ; si jamais il revenait à l'Isolia, il n'y retrouverait plus ce débris d'un autre âge, vraiment attendrissant, dans sa fidélité aux Boishaël.

A cette première émotion en succéda une seconde, bien autrement vive, lorsqu'il embrassa sa sœur, sur le quai de la gare de Saint-Malo. Il ne se séparait pas non plus sans regret d'André, de Raymonde, de leurs parents, dont il appréciait les témoignages affectueux, la délicatesse des procédés à son égard. Quant à Bertrane, elle était dans un véritable désespoir, du départ de son frère, s'accrochant à son cou, alors que tous les autres voyageurs étaient déjà montés en wagon.

« Mon Maurice, ne me quitte pas, je t'en prie. C'est trop triste de vivre ainsi séparés ! »

Il fallut littéralement que Mme Dentérac, un peu ennuyée de cette scène par trop pathétique, détachât les bras de la jeune fille du cou de son frère, pour que celui-ci eût la liberté de sauter dans son compartiment. Il était temps, l'employé



C'était en effet le portrait du vieux Breton.

venait pour le fermer. Le chef de gare donna le signal, et le train se mit en marche.

« Viens vite, ma Bertrane », dit affectueusement Raymonde, en entraînant son amie vers la voiture, où du moins elle ne sangloterait pas en public.

Malheureusement Mme Dentérac avait des courses à faire en ville, ce qui empêchait de regagner l'Isolia. Il avait été décidé d'y rester aussi longtemps que les beaux jours, en se prolongeant, ne rendraient pas trop pénibles à l'armateur et à son fils les trajets du matin et du soir. Les occupations et les études obligeaient l'un et l'autre à passer la journée à Saint-Malo. Une des raisons qui faisaient demeurer plus longtemps à l'Isolia était la présence de Bertrane dans la famille Dentérac. Elle y était beaucoup plus facile que dans la maison de ville, où de nombreux visiteurs, souvent indiscrets ou bavards, pouvaient rendre parfois sa situation désagréable.

M. Dentérac, afin de faciliter à sa femme le moyen de faire ses commissions rapidement, emmena les fillettes dans son bureau. Il leur donna des albums de voyages et s'enfonça dans

ses écritures, pendant qu'elles causaient du voyageur plus qu'elles ne regardaient dans les albums.

Il y avait environ une heure qu'elles étaient ainsi installées, lorsqu'un des employés apporta au patron une lettre qui venait d'arriver. Tout en la lisant, l'armateur fronça le sourcil.

« Ta mère avait donc toute la ville de Saint-Malo à acheter aujourd'hui, dit-il au bout de quelques minutes; tu ne sais pas où elle pourrait être?

— Non, papa. »

Les deux amies se regardaient, fort intriguées de tant d'impatience.

M. Dentérac se levait sans cesse de son fauteuil, allait et venait, de la fenêtre à son bureau, essayant en vain de reprendre ses occupations. Sa pensée n'était pas capable de se fixer.

Enfin la porte s'ouvrit et sa femme parut.

« Vous voilà donc, Louise! J'avais hâte de vous voir revenir. » En disant cela il jetait sur les fillettes un coup d'œil signifiant clairement qu'elles étaient de trop.

« Raymonde, va dire au cocher de mettre tous les paquets au fur et à mesure qu'ils arriveront dans le coffre de la voiture, et puis vous m'at-

tendrez toutes les deux dans la salle à manger.

— Oui, maman. »

Dès que la porte fut refermée, M. Dentérac, tenant à la main la lettre qu'il venait de lire, dit :

« Voilà encore une tuile qui nous tombe du fait des Boishaël! Avouez qu'ils ne sont pas faits pour notre tranquillité! sans compter ce que l'avenir nous réserve de la part du vieux gentilhomme.

— Voyons, mon ami, vous toujours si bon! qu'est-ce qui vous prend? Montrez-moi ceci. Et elle tendait la main vers la lettre.

— Vous auriez de la peine à la déchiffrer. C'est la servante du baron Gaëtan qui annonce que son maître est très malade et voudrait, avant de mourir, revoir les enfants du vicomte.... C'est trop tard pour Maurice; qu'allons-nous faire pour Mlle Bertrane? »

Mme Dentérac était une femme d'un esprit très net, prenant vite un parti.

« Je vais la conduire à son oncle, dit-elle, c'est la seule chose à faire.

— Vous ne trouveriez pas convenable de la faire partir avec Pierrette?... cette domestique est une personne sérieuse.

— Oui, mais Bertrane retrouvera à Lamballe

ces cousins que vous avez pu juger à Dinard, et elle ne peut pas leur être livrée sans défense.

— Vous avez raison. Seulement vous n'avez plus de train pour partir ce soir.

— Ce sera pour demain à la première heure; et il vaut mieux que nous passions la nuit ici que de retourner à l'Isolia. Je vais faire prévenir par le cocher, en l'y renvoyant, qu'on ait à venir chercher Raymonde demain matin.... Je suis désolée de partir sans embrasser Thérèse et René, mais mon absence ne peut pas durer plus de vingt-quatre heures. »

Il y avait une ancienne domestique qui gardait la maison de ville; de sorte qu'elle put improviser le dîner de la famille Dentérac, pendant que la maîtresse de maison allait annoncer à Bertrane le triste voyage qu'elles allaient faire toutes deux.





XII

L'oncle Gaëtan va rejoindre ses ancêtres.

Le brouillard des matinées d'automne ne s'était pas encore dispersé au-dessus de Lamballe lorsque nos voyageuses y arrivèrent. En se renseignant à la gare pour connaître la demeure du baron Gaëtan, Mme Dentérac vit facilement à quel point il était populaire. Son nom suscitait aussitôt pour celle qui le prononçait des marques de profond respect. C'était, pensait-on, une personne de sa famille et chacun disait quelle perte sa mort serait pour Lamballe.

La maison du baron était située à mi-côte, entre ce qu'on appelle la ville haute et la ville basse, par conséquent. Sa façade en granit, dans laquelle s'ouvrait une lourde porte de chêne au marteau de fer forgé, était couronnée de tilleuls encore verts. Ces arbres formaient le premier plan du joli enclos qui allait s'étageant sur la colline. Des chambres du premier étage on montait au jardin, au lieu d'y descendre — ainsi que cela se pratique ordinairement.

Bertrane souleva le marteau qui retomba en un coup retentissant, et un pas traînard se fit bientôt entendre derrière la porte; puis cette porte s'ouvrit, montrant une vieille femme en costume breton.

« Mme Bertrand de Boishaël? dit-elle en voyant Mme Dentérac.

— Non, une amie. Mais voici sa fille que je vous amène.

— Mam'zelle Bertrane! Ah! entrez, ma belle mignonne, mon maître va être bien content de vous voir. C'est lui qui a voulu que j'écrive à un M Détrac.... Détarrac.... Je ne me souviens plus.

— Dentérac, reprit vivement Bertrane.

— Oui, c'est cela. C'était pour vous faire venir et votre frère aussi. Où est-il donc?

— Il n'était plus près de nous quand la lettre est arrivée. Nous venions justement de le conduire à la gare et maintenant il est à Brest.

— A Brest! Mon doux Jésus! c'est bien loin! »

La bonne femme, qui n'était jamais allée si loin de Lamballe, dit, en réponse aux questions de Mme Dentérac, « que M. le baron était un peu moins faible. On dit que c'est parce qu'il prend du vin de Champagne; moi j'ai cru que le médecin voulait le tuer, le pauvre cher homme, quand il lui en a ordonné la première fois. J'étais bien sûre que notre vieux médecin, qui est mort il y aura un an à la Noël, ne lui en aurait jamais donné.... Mais la bonne sœur qui veille sur le baron m'a dit que c'était la mode à présent.... Tout de même, c'est bien drôle ce qu'on voit au jour d'aujourd'hui. »

La vieille Bretonne n'avait pas la langue rouillée, ainsi qu'on peut s'en apercevoir.

Tandis qu'elle parlait, n'oubliant pas les devoirs de l'hospitalité, elle avait introduit les nouvelles venues dans le salon. Elle les y laissa pour aller s'informer auprès de la sœur garde-

malade du moment où M. le baron pourrait recevoir.

« Il reposait, vint-elle bientôt dire, et la sœur avertirait dès qu'on pourrait entrer dans sa chambre. » En attendant, elle demanda à ces dames si elles n'allaient pas prendre quelque chose pour attendre le repas de midi. « Ça creuse de voyager. »

Mme Dentérac accepta volontiers une tasse de café, et Bertrane prit des fruits avec une tartine de pain de seigle bien beurrée.

Tout en les servant, Marie-Anne parlait de son maître si bon qu'il se serait laissé manquer de tout pour donner aux pauvres si elle n'avait pas été là pour veiller à ce qu'il eût le nécessaire.

« Tout de même il me trompait souvent, ajoutait-elle. Rien que deux jours avant qu'il soit tombé malade, je lui avais fait rôtir un joli petit poulet pour son dîner. Je lui en sers l'autre moitié froide le lendemain.... V'là que je l'entends qui se lève de table et qui sort avant que j'aie pu aller voir ce qu'il faisait.... Mais le poulet n'y était plus;... ni carcasse, ni viande! Il l'avait porté à une poitrinaire qui demeure à côté.... Elle prie pour lui jour et nuit, qu'on me

dit. Ah! elle peut bien le faire : elle perdra gros en perdant notre cher monsieur. J'en réponds! »

Marie-Anne essuyait ses yeux du revers de sa manche, et celles qui l'écoutaient étaient très émues de ce simple récit de la charité du baron Gaëtan.

Après une heure d'attente, la garde vint prévenir que M. le baron était réveillé et désirait voir sa nièce ainsi que Mme Dentérac. Celles-ci furent donc introduites dans la chambre du malade. Sa belle tête, aux longs cheveux blancs, était soutenue par une pile d'oreillers, qui le faisait être assis sur son lit, car sa respiration difficile l'empêchait de se coucher. Il eut un doux et triste sourire quand Bertrane s'approcha de son lit, et, prenant la main qu'elle lui tendait, il lui dit :

« Chère petite, je regrette beaucoup de ne pas revoir mon neveu Bertrand et votre frère.... Que la volonté de Dieu soit faite! mais c'est un sacrifice qui me coûte. Vous êtes sérieuse, pour votre âge;... nous parlerons d'eux ensemble. Je désire vous dicter quelques conseils qui pourront leur servir. » Et, tournant son regard vers Mme Dentérac, qui s'était tenue à l'écart, le baron dit

encore de sa voix lente, aux articulations entrecoupées :

« Vous êtes, madame, l'amie dévouée de ma nièce, cette noble femme, que je regrette de n'avoir fait qu'entrevoir, alors que mes derniers jours étaient déjà comptés.... J'aurais voulu l'aider dans sa rude tâche. J'espère le pouvoir faire, un peu même avant de mourir. Dans l'autre monde, je prieraï certainement pour elle, pour son mari, pour ses enfants.... Soyez mille fois remerciée pour être venue m'amener Bertrane ; je reconnais là le cœur dont il m'a été parlé ! »

Une quinte de toux obligea M. de Boishaël à se reposer. La sœur, en lui donnant une cuillerée d'une potion calmante, l'engagea à remettre la suite de l'entretien à un peu plus tard ; et il fut convenu que Bertrane se tiendrait prête, à deux heures, pour écrire sous la dictée de son oncle.

Mme Dentérac proposa à sa petite compagne d'aller, avant l'heure de se mettre à table, visiter les églises de Lamballe et surtout d'y prier pour l'excellent homme qui touchait à sa fin. Elles se dirigèrent, tout d'abord, vers celle qui avait attiré leur attention en arrivant comme dominant si bien la ville. Ce furent tout essoufflées qu'elles atteignirent Notre-Dame. Après avoir

prié de tout leur cœur pour le vieux baron, pour les exilés de Talloires, pour Maurice, pour tous ceux laissés à Saint-Malo ou à l'Isolia, elles admirèrent la jolie architecture de l'église. Un sacristain, questionné par Mme Dentérac, lui dit qu'elle était anciennement la chapelle d'un château démoli par le cardinal de Richelieu.

Le temps passé à gravir la colline et celui donné à examiner le monument firent manquer les autres visites qu'on avait projetées. Il était même nécessaire de se hâter, pour retrouver Marie-Anne.

La pauvre femme était tout en larmes, parce que M. le recteur, étant venu, comme chaque jour, voir son paroissien, avait dit en partant qu'il ne croyait pas qu'il pût aller jusqu'au lendemain. Bertrane, bouleversée par ce récit, refusait de toucher à tous les mets qui furent servis quelques instants plus tard ; ce fut à grand'peine que Mme Dentérac obtint de lui faire manger un peu de veau froid pour soutenir les forces dont elle allait avoir besoin pendant sa pénible séance dans la chambre du mourant.

A deux heures précises la fille du vicomte Bertrand revenait près de son oncle accompagnée

de l'amie de sa mère. Celle-ci cédait en cela aux instances de la jeune fille, car elle eût trouvé plus délicat de ne pas paraître cette fois. C'est, du reste, ce qu'elle tint à dire au baron en lui proposant, en lui demandant même, de se retirer.

Après un léger instant de réflexion, le baron répondit : « Eh bien, non, madame, veuillez rester, au contraire ; c'est moi qui vous en prie. »

Il fit signe à sa petite nièce de s'asseoir devant un secrétaire où était préparée une feuille de papier d'un format plus grand que le papier à lettre ordinaire. Tout auprès il y avait une simple écritoire en faïence blanche et un porte-plume.

« Vous y êtes, mon enfant?... Je vais dicter mes dernières pensées à la branche aînée des Boishaël,... à celle qui a toutes mes affections.. . »

« Ma sœur, dit-il en se tournant vers la garde-malade qui s'apprêtait à sortir, veuillez bien répéter en bas l'ordre formel que j'ai déjà donné. Je veux que personne, personne, vous entendez bien, ne pénètre dans la maison jusqu'à ce que je donne l'avis contraire. »

La sœur s'inclina : « Soyez tranquille, monsieur le baron, vous serez obéi. Je vais m'instal-

ler, moi-même, dans la salle à manger et ferai observer la consigne. »

Le vieillard la remercia d'un regard, et se tournant vers Bertrane :

« C'est à votre père que je m'adresse, mais c'est également destiné à Maurice....

« Mon neveu, dans les heures de solitude lon-
« gues et pénibles qui sont le lot d'un vieux céli-
« bataire, j'entretenais comme un culte les sou-
« venirs qui reconstituaient les vertus de notre
« race. Mais à quoi sert de remuer la poussière
« des morts si ce n'est pour la jeter comme un
« germe fécond sur la génération suivante? Or
« qu'ai-je vu dans les Boishaël des siècles pas-
« sés? Leur histoire, mêlée à celle de notre chère
« Bretagne, me les montre toujours fidèles à Dieu
« et à la patrie. Ils servaient cette double cause
« de leur épée toujours, par le souci qu'ils pre-
« naient du peuple souvent, ainsi que me l'ont
« démontré plusieurs chartes intéressantes. Ils
« ont donc fait le bien selon les besoins de
« l'époque où ils vivaient. Toujours à la tête de
« tous les combats.... Savez-vous, mon neveu,
« ce qui me frappe au déclin de ma vie? C'est
« que de tous les combats de notre siècle, ceux

« que l'armée soutient ne sont pas les seuls
« nécessaires à la grandeur de la patrie. Les
« temps sont changés, les mœurs aussi. La
« guerre, elle-même, ne repose plus entièrement
« sur la valeur chevaleresque de ses chefs, de
« ses soldats. Pour soutenir son rang en Eu-
« rope, dans le monde, il me semble que la
« France fait appel au dévouement de ses fils
« aînés et qu'elle leur dit : « Enfants de noble
« race, je resterai grande par mes armes et vous
« serez fidèles, je le sais ; mais je veux l'être
« aussi par la sagesse de mes lois.... Souvenez-
« vous de vos aïeux, qui se tenaient près de
« saint Louis à l'ombre du chêne de Vincennes.
« Je veux également que mon nom s'étende au
« loin, portant avec lui la civilisation. Les fils
« des Croisés craindraient-ils les expéditions
« lointaines ? Enfin la richesse de la patrie est
« une source nécessaire à sa puissance ; faut-il
« que des mercenaires soient seuls à la tête de
« l'industrie du commerce ?... Non, marchez
« avec votre époque, servez la patrie de votre
« intelligence, de vos bras, de toutes vos facul-
« tés. Les aînés d'une nation ne doivent pas se
« reposer s'ils ne veulent pas être traités de

« vieux et perdre leur prestige.... Bertrand,
« souvenez-vous, pour guider Maurice, de ces
« dernières paroles qui sont déjà, je le crois,
« éclairées des lueurs de l'éternité. Je vais
« rejoindre tous ceux dont nous avons aimé la
« mémoire. Ensemble nous obtiendrons de Dieu
« une bénédiction sur vous, sur votre vaillante
« compagne, sur vos enfants. Souvenez-vous
« aussi de moi dans vos prières. »

Il y eut alors un instant de silence. Bertrane, la plume suspendue, regardait le baron.

« Voulez-vous lire cette page, chère petite? » demanda celui-ci.

Bertrane lut d'une voix qu'elle avait de la peine à rendre claire, car, par instants, les larmes l'étranglaient. Quand elle eut terminé :

« C'est bien ce que je voulais dire, reprit M. de Boishaël. Maintenant je vais signer. »

Il le fit d'une façon très lisible, plia le papier, et le remit à Bertrane.

« Gardez-le », dit-il.

Puis, se tournant vers Mme Dentérac :

« Je sais, madame, tout le bien que votre mari a fait à Saint-Malo et même dans la région et comprendrais qu'un pareil exemple tentât un Boishaël. »

Il parlait avec des efforts de plus en plus visibles. Mme Dentérac crut devoir sonner la sœur et, dès qu'elle fut rentrée, se retira avec Bertrane.

Avant d'aller rendre compte à son mari du commencement de la journée, elle raconta à la jeune fille que, pendant que celle-ci écrivait, elle avait vu Mme Louis de Boishaël se présenter à la porte. D'après les instructions du baron, elle avait été éconduite, non sans protestations, car on voyait, sur le mur ensoleillé d'en face, sa silhouette agitée par une série de gestes manifestant une indignation profonde. « Si, ajoutait la femme de l'armateur, la scène qui se passait dans la chambre n'avait pas été d'une gravité excluant toute autre impression, j'aurais eu envie de rire de la pantomime de cette grosse ombre chinoise. Enfin elle est partie ! Nous la verrons revenir, sans doute. »

Ce ne fut pas elle qui revint environ deux heures plus tard, mais le cousin Louis, pincé, gourmé, demandant à Marie-Anne si les étrangères, qu'on lui avait dit dans la ville être arrivées chez son oncle, étaient devenues les maîtresses de la maison. Il s'exprimait ainsi afin d'être bien impertinent pour ces dernières, qu'il

croyait être la vicomtesse Bertrand et sa fille. Pour celle-ci, il en était sûr, car il venait de la reconnaître tandis qu'elle soulevait, sur son passage, un rideau de la fenêtre.

On n'eut pas le temps de lui répondre ; un violent coup de sonnette appelait Marie-Anne. Son maître, dans une crise d'étouffement, rendait le dernier soupir. Une jeune servante courut, de toutes ses forces, au presbytère chercher M. le recteur, qui put bénir encore une fois le vaillant chrétien dont l'âme paraissait devant Dieu. Sa présence fut ensuite particulièremeut utile pour mettre à la raison les vilains cousins Louis. Ce dernier avait été promptement chercher sa femme, et ils étaient arrivés, tous deux, flanqués de leur grand escogriffe de fils, aiguisant en route leurs voix de fausset.

C'est donc sur le diapason le plus élevé qu'ils commençaient à reprocher à Marie-Anne, descendue un instant de la chambre de son maître, de les avoir empêchés de revoir celui-ci vivant, lorsque le prêtre, étonné d'entendre le bruit d'une scène dans un pareil moment, se montra au haut de l'escalier en criant : « Silence ! »

Mme Louis eut ainsi, fort heureusement, l'élo-

quence coupée net. Elle se contenta de dire que, lorsqu'on aurait besoin d'eux, on saurait bien où les trouver, et, majestueusement, se retira en faisant signe à son mari et à son fils de la suivre.

Mme Dentérac, voyant Bertrane fort impressionnée, jugea qu'il n'était pas bon pour elle de demeurer dans la maison funèbre, et accepta avec empressement la proposition que lui fit la sœur de l'emmener à son couvent dès que d'autres religieuses seraient venues la remplacer.

Pendant l'absence de Mlle de Boishaël, Mme Dentérac alla retenir des chambres à l'hôtel pour y passer la nuit et envoya des télégrammes à Talloires, à Brest et aussi à son mari, car sa lettre à ce dernier était partie avant l'événement.

Des amis arrivèrent bientôt à la demeure du baron Gaëtan, témoignant une grande douleur de sa perte. Ils s'entendirent avec le cousin Louis pour régler les obsèques. Elles furent fixées au surlendemain.

M. de Lorech, dont la garnison était maintenant dans le Midi, fut immédiatement prévenu, ainsi que Maurice, que sa sœur fut très heureuse de revoir. Il fallut improviser pour celle-ci une toilette de deuil avec laquelle, au jour de l'enterre-

ment, elle marcherait à côté d'Huberte. Peu d'instants avant le départ du cortège arriva le lieutenant Éric, à la grande satisfaction de Maurice, qui se trouvait en triste situation entre le cousin Louis, qui le regardait de travers, et le cousin Jehan, plus malveillant encore.

« Pardon, mon cousin, dit l'officier au moment où Louis de Boishaël s'apprêtait à conduire le deuil, nous avons ici le fils du vicomte Bertrand, le représentant de la branche aînée de la famille. C'est à lui qu'il appartient de marcher en tête. » Et il faisait passer Maurice le premier.

L'air décidé de M. de Lorech n'invitait pas à la discussion; d'ailleurs le clergé était arrivé et les porteurs enlevaient le cercueil.

Le regretté baron Gaëtan franchissait pour la dernière fois le seuil de sa maison.

Mme Dentérac alla au-devant du désir de Maurice et de Bertrane, en invitant M. de Lorech à déjeuner à l'hôtel après la cérémonie. Il allait donner de si intéressantes nouvelles de leurs parents!

En se trouvant réunis dans le petit salon, où l'on avait dressé le couvert, la conversation s'engagea tout de suite sur le vicomte Bertrand.

« Croyez-vous, monsieur de Lorech, que ses facultés reviennent à l'état normal? Sa femme a l'air d'y compter.

— Je dirais presque, madame, que c'est déjà chose faite. A la suite de son attaque, le cerveau a été déséquilibré. Le singulier moyen employé par le docteur Davis ayant réussi, il y avait un grand point de gagné; seulement l'anémie cérébrale restait à craindre. C'est alors que la vie en dehors de tout ce qui pouvait être un souci, la vie animale, alimentée par l'air si pur qu'il respirait, a été souveraine pour le vicomte. Il est presque aussi gai que le jour de mes noces, d'une façon plus calme cependant, et a avec ma belle-mère d'interminables conversations. Elle est en train de le convertir sur bien des points. C'est même curieux de les entendre. Mme Turnhill est d'une franchise qui, en France, pourrait passer pour brutale. Elle dit donc au vicomte toutes ses vérités; et celui-ci, tout en se défendant, commence à battre en retraite tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; Mme de Boishaël, attirée par la réelle bonté de ma belle-mère, par l'accueil que celle-ci lui a fait, a peu à peu confié ses tourments et je vous assure qu'elle a trouvé là une fameuse alliée!

— Parle-t-on de revenir bientôt à Saint-Malo? Papa a-t-il l'air de le souhaiter? demanda Bertrane.

— Voilà, ma petite cousine, ce qui m'a fait dire « presque » tout à l'heure en parlant de la guérison du vicomte. Il ne paraît pas rechercher le moment de revenir chez lui, ou plutôt il n'en parle jamais. S'il était rentré en possession de toutes ses facultés, il est évident qu'il se rendrait compte que l'établissement à Talloires doit finir et que surtout il désirerait revoir ses enfants.

— A-t-il là-bas un bon médecin dont l'opinion puisse être comptée? demanda Mme Dentérac.

— Oui, madame, et ce médecin assure que ce qui reste à acquérir reviendra d'un moment à l'autre.

— Ah! quel bonheur! » s'écria Maurice.

« On demande ces messieurs », vint dire la servante de l'hôtel.

C'était le notaire venant prier M. de Lorech et même Maurice, malgré son jeune âge, d'assister à la lecture du testament du défunt.

Les Louis étaient déjà dans le salon.

Ah! qu'ils eurent la mine piteuse, longue, blafarde, en voyant que leur cousin ne leur laissait que d'insignifiants souvenirs! Sa fortune était peu

considérable, sa retraite d'officier de cavalerie constituant une bonne partie de son revenu; cependant Mme Louis avait espéré, autant par satisfaction d'amour-propre que pour les écus, que son mari aurait rang d'héritier. Au lieu de cela c'est le vicomte Bertrand qui a la grosse part, une trentaine de mille francs environ, dix mille à Éric. Mais ces sommes sont grevées d'une pension viagère à Marie-Anne. Le baron laisse encore son argenterie à Huberte et des souvenirs aux amis.

« Le pauvre bonhomme ne savait plus ce qu'il faisait.... Quand on vit jusqu'à un âge aussi avancé, on n'a plus de bon sens dans la tête! » dit la grosse cousine d'un ton sentencieux en se drapant dans son châle de deuil.

« Moi qui avais espéré qu'il me laisserait quelque chose dont j'aurais joui à ma majorité », pensait Jehan en arrachant encore quelques poils à sa barbe naissante. « C'est vexant tout de même! »

Bertrane fit lire à son frère ce qu'elle avait écrit sous la dictée du mourant et eut, une fois de plus, l'occasion de remarquer que, dans les moments où elle désirait que Maurice manifestât une opinion, celui-ci gardait le silence.



Bertrane fit lire à son frère ce qu'elle avait écrit sous la dictée du mourant.

Si Bertrane avait pu le voir le soir dans la petite chambre d'hôtel se tenir la tête à deux mains en disant : « Mon Dieu! serait-il de mon devoir de renoncer à la marine? » elle eût compris tout ce qu'il y avait de tourments dans la pensée du jeune homme.

Le lendemain, il repartait pour Brest, comptant toujours se préparer avec ardeur à passer son examen.





XIII

Dame Vérité parle par la bouche d'une vieille Anglaise.

Sur le bord du lac d'Annecy, dans un des plus jolis festons de ses rives, est situé Talloires. Parmi les villas que les étrangers louent chaque année, celle occupée par Mme Turnhill était remarquable dans les premiers jours d'octobre, car elle seule semblait reposer toute blanche dans un nid de pourpre. Elle était entourée de terrasses, enlacées de vigne vierge; et jamais, comme cette année-là, le soleil ne les avait teintes en un aussi beau rouge.

Sur une de ces terrasses, le vieux descendant de Du Guesclin causait amicalement avec la bonne dame anglaise, belle-mère du cousin Éric. On voit qu'il n'était pas, vis-à-vis de nos anciens ennemis d'outre-Manche, d'humeur aussi farouche que Mme Louis de Boishaël.

« Comme je vous le disais, je regrette beaucoup le baron Gaëtan. Il avait fait ma conquête au mariage de ma fille Alice. C'est dommage qu'il n'ait pas eu une grosse fortune à vous laisser.

— Ah! la fortune!... si elle avait pu me servir à acheter l'Isolia, j'y aurais tenu; mais ceux qui l'ont s'y cramponnent trop pour qu'elle soit jamais à vendre.

— Voilà encore votre œil qui devient mauvais lorsque vous pensez aux Dentérac. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes injuste à leur égard et c'est indigne d'un chevalier français. Vous les volez de la considération et de l'estime auxquelles ils ont droit dans votre esprit. Une propriété était à vendre : elle a été achetée par eux, c'était tout simple. L'auriez-vous davantage s'ils l'avaient laissée à d'autres personnes? Je suis sûre que vous trouvez que j'ai raison, et cela vous ennuie, parce que vous aimez à vous donner le plaisir de

guerroyer contre un ennemi. C'est le vieux sang qui bouillonne. Seulement les ennemis de vos aïeux pouvaient se défendre et même tuer celui qui les avait attaqués. J'aimais mieux cela, c'est plus loyal!

— Chère madame, vous employez de bien gros mots.

— Ils rendent ma pensée. Moi, j'ai deux façons d'agir : l'une avec les personnes qui me sont indifférentes; l'autre avec les amis. Les premières peuvent faire toutes les sottises qu'elles veulent; je ne lèverais pas mon petit doigt pour les empêcher de mettre le feu à leur maison. Mais pour les amis,... ah! c'est différent! je trouve qu'il est de mon devoir, à moi, de leur dire ce que je pense sur leur compte. Je n'ai jamais de faux sourires, parce que c'est une lâcheté d'encourager un mauvais penchant. Quelquefois je me suis trompée en croyant avoir trouvé des gens dignes de ma rugueuse amitié et ceux-là s'en sont allés rejoindre les flatteurs. Tant pis pour eux! D'autres ne se sont pas froissés de ma franchise, m'ont dit que j'étais leur conscience vivante, et ils m'ont aimée comme je les aime.

— Un mot seulement.... En avez-vous ren-

contré qui vous aient dit vos défauts? car, si je ne les ai pas aperçus, il me semble impossible, quelque galant que je sois, d'admettre que vous n'ayez jamais fait la plus petite faute.

— Vicomte, mes plus fidèles amis sont ceux qui m'ont avertie quand, à leur avis, j'étais en mauvais chemin. C'est la plus grande preuve d'affection que j'aie pu recevoir. On ne me l'a pas donnée en France; vous êtes trop galants, comme vous dites!

— Le fait est que je n'ai jamais rencontré quelqu'un de votre caractère; vous êtes même une franche originale, chère madame!... je me permets de vous le dire,... puisqu'on peut tout vous dire.... Mais vous me plaisez; vous m'intéressez; et, pour être de vos amis, je me condamme... même à entendre parler des Dentérac. »

Mme Turnhill tendit la main au vieux gentilhomme et secoua sa frêle personne d'un vigoureux *shake-hand*.

« Vous êtes un homme de cœur et d'intelligence, dit-elle; j'en étais sûre.... C'est pour cela que je vous malmène, ajouta-t-elle en riant. Eh bien, reprit-elle sérieusement, la famille Dentérac

a été, depuis votre maladie, tellement dévouée à votre femme, que je me demande ce que vous seriez devenus sans leur appui. Je sais que la reconnaissance écrase les âmes vulgaires. La vôtre, au contraire, est digne de comprendre ce sentiment.

— Leur doit-on de l'argent? demanda vivement le vicomte en fronçant les sourcils.

— Non. Ils n'en ont même jamais proposé. La Providence veillait sur vous. Au moment où Mme de Boishaël ne savait plus comment se tirer d'affaire, le baron Gaëtan lui envoyait ce que vous savez. »

Le vicomte s'était levé; il remontait le collet de son paletot en disant :

« L'air se refroidit. Il faut rentrer. A demain. »

Un nouveau *shake-hand* et Mme Turnhill se trouva seule sur la terrasse.

Elle souriait en voyant s'éloigner M. de Boishaël : « En voilà encore un que ma blessure guérira de ses maladies morales, se dit-elle. Ah! madame la Vérité — « good lady Truth », comme j'aime à vous appeler, — vous êtes un fameux chirurgien! Si ce brave Breton vous avait rencontrée dans sa jeunesse, il eût été un tout

autre homme; ses qualités auraient été utiles à son pays, à lui-même, à tout son entourage!... — Sa femme sera bien contente que je l'aie attaqué ainsi sur les Dentérac. »

Mme Turnhill commençait à trouver aussi que la brise était fraîche et elle rentra dans la maison.

Ce fut seulement le lendemain que Mme de Boishaël put rejoindre Mme Turnhill pendant que son mari faisait la sieste.

« Le vicomte vous a-t-il parlé de notre conversation? demanda cette dernière.

— Non; mais je me suis doutée de son importance à certains signes de préoccupation donnés par Bertrand dans la soirée. J'avais même peur que la nuit ne fût mauvaise; heureusement que non.... Est-ce que vous avez abordé le sujet brûlant?

— Certainement et le terrain d'apaisement se prépare bien.

— Que de remerciements je vous devrais pour ce nouveau service!

— N'en parlons jamais. Maintenant il faut prévoir le moment où votre mari vous entretiendra lui-même de vos relations avec les Dentérac. Mon

avis, vous le savez, est d'être tout à fait franche.

— Même s'il me demande où les enfants ont passé leurs vacances?

— Oui; mais il faudra tout de suite attirer son attention sur ce vieux serviteur si dévoué, lui parler de l'*Air des Boishaël*, conservé grâce à Mlle Raymonde, comme vous l'a écrit votre chère fille.... Il y a deux points toutefois sur lesquels il me semble qu'il faudra continuer à garder le secret. C'est le séjour fait par M. de Boishaël lui-même à l'Isolia, et la façon dont il a été guéri. Il faut qu'il croie toujours que l'efficacité du changement d'air et de certains médicaments a seule ramené ses facultés ébranlées; qu'il croie aussi être parti directement de Saint-Malo pour Talloires.... N'êtes-vous pas de mon avis?

— Entièrement; mais je n'aurais pas pu toute seule dresser mon plan de conduite et, encore moins, réussir à modifier l'esprit de mon mari à l'égard de ses voisins. »

Tandis que cette conversation avait lieu, ces mêmes voisins opéraient leur déménagement de la campagne à la ville, Pierrette rouvrait la petite maison de ses maîtres, et Bertrane l'aidait à tout préparer comme si le retour de ses parents était

proche. Le temps devenait pluvieux, la mer houleuse. Les baigneurs étaient tous partis, et les hirondelles avaient fui la région bien auparavant. Tous ces symptômes, annonçant que la mauvaise saison était proche, auraient pris une couleur riante aux yeux de la jeune fille si les lettres de Talloires avaient contenu une date d'arrivée. Chaque fois qu'elle en recevait une, la déception s'accentuait. Bertrane devenait triste, très triste, malgré toute l'affection dont on l'entourait, tout ce que faisait Raymonde pour la distraire. Les leçons étaient cependant intéressantes prises ensemble, et Mme Dentérac profita de ce qu'elle avait la direction des études de Bertrane pour lui donner le meilleur professeur de dessin de la ville.

« Profites-en bien, ma fille, cela pourra te servir », avait écrit Mme de Boishaël en apprenant cette nouvelle attention de son amie; puis, en écrivant à cette dernière pour l'en remercier, elle ajoutait un mot d'espérance pour leurs relations futures.

« Le doigt de Dieu se montre au milieu de toutes mes dernières épreuves. Elles me vaudront, j'en suis sûre, une tranquillité d'esprit

inconnue chez moi depuis longtemps. Que de choses j'aurai à vous dire, ma chère Louise, quand, traversant la rue, j'irai vous trouver! Quelle réconfortante pensée j'éprouve en entrevoyant le moment où mon mari rendra pleine justice au caractère du vôtre, appréciera le dévouement de tous les deux pour moi et mes enfants! »

L'échange de lettres dura tout le mois d'octobre entre Saint-Malo et Talloires. Le temps était si beau que Mme Turnhill ne pouvait se décider à quitter le paysage idéal qu'elle avait sous les yeux pour aller s'enfermer dans la petite ville du Midi où son gendre tenait garnison; et Mme de Boishaël appréciait trop son influence sur son mari pour hâter le moment de la séparation.

Ce dernier parlait maintenant, de temps à autre, de regagner le logis sans cependant s'en montrer le moins du monde pressé. Sa femme était même quelquefois froissée de ne pas lui entendre regretter ses enfants, Bertrane surtout qui ne les avait jamais quittés. Elle vit bientôt de quel mobile s'inspirait son silence, car un jour, en regardant le portrait de sa fille que Mme de Boishaël affectait de mettre en évidence, le vicomte dit avec amertume :

« La petite ingrate a préféré la vie facile et luxueuse que lui offrait l'amitié de Mlle Raymonde aux tristesses d'un rôle de garde-malade !

— Tout son désir eût été, au contraire, de nous accompagner ; mais quand elle a su que, par mesure d'économie, il ne pouvait en être question, elle a eu un mouvement de désespoir.

— Ah ! c'est à cause de la dépense que vous ne l'avez pas emmenée ? dit M. de Boishaël à qui le côté pratique d'une situation n'apparaissait presque jamais. Comment auriez-vous fait alors si vos amis n'avaient pu la prendre ? »

Il évitait autant que possible de prononcer le nom des Dentérac.

« J'eusse été bien embarrassée. Les vieilles demoiselles Dardoize offraient bien leur hospitalité, mais vous jugez si votre pauvre enfant ne s'y serait pas morfondue de tristesse !

— C'est vrai.... Alors vous croyez qu'elle va être contente de revenir avec nous ?

— Tenez, elle va vous donner elle-même sa réponse. »

Le vicomte lut la lettre que sa femme lui tendait, lettre reçue le matin même, dans laquelle,

plus que jamais, Bertrane réclamait l'arrivée de ses parents, tout en disant de quels soins on l'entourait — soins qui avaient été particulièrement nécessaires pendant quelques jours où elle avait été souffrante d'un refroidissement.

« Nous pourrions bien fixer notre départ au 5 novembre, qu'en pensez-vous? dit M. de Boishaël après quelques secondes de réflexion.

— Bien volontiers.

— Annoncez donc cette date, en priant vos amis de faire installer le calorifère que vous comptiez acheter. On s'arrangera bien pour le payer maintenant. »

Sa femme sourit, parce que son mari, depuis l'héritage du baron, se croyait débarrassé de tout souci d'argent. Or, après les droits payés et déduction faite de la pension dont il devait servir la plus grande partie à Marie-Anne, c'était environ 600 francs de rente qui étaient tombés dans la maison. Certainement, dans un fort modeste budget, l'aubaine était bonne; mais il n'y avait pas de quoi changer le train de vie, ainsi que le vieux gentilhomme en aurait eu facilement le désir.

Les suites du refroidissement dont parlait Ber-

trane durèrent plus d'une semaine et la forcèrent à garder le lit ou la chambre.

Pendant ce temps-là, le vieux père Yves se mourait. La jardinière Jeanne le soignait, comme l'aurait fait une fille, et son mari venait chaque jour à la ville apporter de ses nouvelles. Mme Dentérac avait donné des ordres pour qu'il ne manquât de rien; tandis que Mlle de Boishaël regrettait de ne pas revoir le vieillard, surtout parce qu'elle eût voulu que, avant de mourir, il rendît, lui aussi, justice aux maîtres actuels de l'Isolia.

Le prêtre avait la même pensée que la jeune fille, et il obtint du moribond un mot de reconnaissance, qu'il transmit tout de suite aux châtelains. Il était également chargé de faire dire à Maurice que le père Yves lui laissait son cor de chasse.

Ce fut par une brumeuse matinée du commencement de novembre que le vieux serviteur des Boishaël fut enterré dans la partie du cimetière où reposaient les derniers de cette famille qui avaient possédé l'Isolia. M. Dentérac tint à conduire le deuil, et les paysans, à plusieurs lieues à la ronde, vinrent rendre les derniers

devoirs à ce vieux débris d'une autre époque.

Pendant que cette cérémonie s'accomplissait le vicomte Bertrand et sa femme quittaient Talloires. Là, par opposition avec la côte bretonne, les rives du lac étaient ensoleillées, prenant un acompte sur l'été de la Saint-Martin. Mme Turnhill, qui partait elle-même le lendemain, donnait à son propriétaire l'espoir de la revoir l'été suivant et disait aussi à ses amis qu'il fallait revenir avec leurs enfants en ce joli pays qui lui plaisait si fort.

Mme de Boishaël voyait plus d'un obstacle à ce projet de retour, mais emportait du séjour qu'elle venait de faire à Talloires, un souvenir ineffaçable. Elle avait écrit à Saint-Malo qu'elle désirait ne trouver personne à la gare, où elle et son mari n'arriveraient que dans la journée du 7, car le voyage, fait tout d'une traite, eût été trop fatigant.

Bertrane ne tenait pas en place pendant le dîner chez les Dentérac. Il lui semblait que le service ne marchait pas, qu'elle n'aurait jamais le temps de donner un dernier coup d'œil aux préparatifs, auxquels veillait cependant Pierrette.

Le calorifère répandait dans toute la maison une douce chaleur, dont les murs avaient été si

surpris, pendant les journées précédentes, qu'ils s'étaient mis à suinter de toutes parts. Cette circonstance avait singulièrement compliqué la besogne de la domestique, parce que les armes disposées en panoplies, les morceaux de vieilles étoffes formant tentures et bien d'autres objets pouvaient se trouver tachés, détériorés.

« Ah! la vieille baraque! » s'écriait-elle en décrochant d'un côté, raccrochant de l'autre, essuyant et épongeant partout. Enfin le premier effet est produit et la demeure des Boishaël a un aspect confortable qui donne un prix nouveau au coup d'œil artistique présenté par le mobilier.

Bertrane a garni les vases de toutes les dernières fleurs de la saison : lauriers, chrysanthèmes de toutes nuances, de toutes formes, quelques géraniums respectés par la gelée, des asters et des zinnias; mais elle n'a pas osé apporter de l'Isolia, où l'on était allé la veille, les roses de Terre Sainte qui y fleurissaient encore. « Elles disent trop de choses et pourraient être indiscrètes », pensait-elle.

Les maîtres du logis ne devaient pas arriver avant neuf heures et demie; et, dès avant neuf heures, Bertrane croit entendre à tout instant les

grelots de l'omnibus faisant le service de la gare. Elle se tient dans la salle à manger brillamment éclairée par deux grandes lampes et par des candélabres anciens en fer finement découpé, dans lesquels brûlent des bougies rouges. Sur la nappe est un joli chemin de table dont la broderie est son ouvrage. Pierrette est aussi très fière du sien : deux assiettes de gâteaux variés qu'elle a appris à confectionner à la maison des Dentérac.

« Mon Dieu ! comme le temps est long quand on attend ! » se disaient l'une à l'autre la domestique et la maîtresse. Puis elles se répétaient toutes les suppositions qu'elles avaient tant de fois faites.

« Comme madame va être contente de se retrouver ici !

— Papa sera peut-être si fatigué qu'il ne pourra rien prendre?

— S'il allait se coucher tout de suite? Ce serait bien ennuyeux, tout de même ! Le petit souper est si soigné !

— Écoutez, Pierrette !... Oui, je ne me trompe pas, cette fois : c'est la voiture ! »

Bertrane se précipita dans l'escalier, ouvrit la porte de la rue et prêta mieux l'oreille.

« C'est bien cela.... L'omnibus est dans la rue de Toulouse.... Ah! il s'éloigne!... Ils ont peut-être manqué le train?

— Nous aurions reçu une dépêche, reprenait Pierrette. C'est plutôt qu'il y aura eu d'autres voyageurs à conduire avant de venir ici. »

Comme pour donner raison à la cuisinière, les grelots, qu'on n'entendait plus depuis quelques instants, tintèrent de nouveau et de plus en plus bruyamment.

L'omnibus montre ses lanternes en s'engageant dans l'étroite rue, les chevaux trébuchent sur l'inégal pavé, le cocher fait claquer son fouet et jure quelque peu, puis il tire sur les rênes....

On est arrivé!

Mme de Boishaël descend la première, embrasse sa fille, qui, riant et pleurant, se jette à son cou, puis, se retournant, aide son mari à mettre pied à terre. Celui-ci va droit à la maison, monte l'escalier sans dire un mot, mais, s'arrêtant sur le seuil de la salle à manger, se tenant en pleine lumière, appelle d'une voix forte :

« Bertrane! »

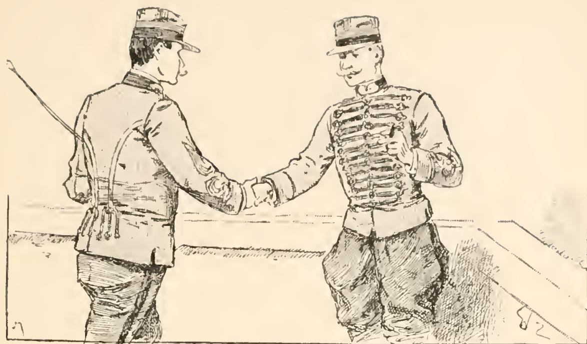
Celle-ci, qui n'avait pas osé le suivre sans sa

mère, occupée à régler le prix des places, bondit à l'appel de son nom, dans les bras de son père.

M. de Boishaël ne se sentait pas trop fatigué et jetait autour de lui des regards charmés, des sourires à tous ses chers petits bibelots. Il paraissait heureux. Sa femme lui rappela qu'il serait prudent de prendre un peu de repos.

« C'est vrai », dit-il. Puis, se tournant vers Bertrane : « Bonsoir, petite; tu m'amèneras demain ton amie Raymonde. »





XIV

Le carillon du vieux manoir

C'était à Paris, au mois de mai. Un capitaine de cavalerie allumait son cigare sur le perron du Cercle militaire, lorsqu'un autre officier du même grade en montait les marches. Leurs yeux se rencontrèrent.

« Lorech !

— Ah ! Préans ! quelle bonne fortune ! Il y a une éternité que nous ne nous sommes vus.

— Comptez vos années de mariage, mon cher.

— Huit ans ! C'est, ma foi, vrai ! Depuis j'ai toujours tenu garnison dans le Midi.

— Et moi dans le Nord.

— Vous ne vous y êtes pas marié?

— Pas tout à fait ; je ne suis que fiancé! Mais la cérémonie serait déjà faite sans un deuil dans la famille de ma future.

— Vous veniez voir quelqu'un?

— Non. Seulement prendre un renseignement nullement pressé.

— Tant mieux ! j'ai deux heures tout à moi, la matinée est superbe,... allons au bois. »

Il fit signe au cocher d'une victoria et, dès que M. de Préans y fut monté, prit place auprès de lui.

« Mme de Lorech est en bonne santé?

— Mais oui. Au moins les nouvelles que j'ai reçues hier étaient des meilleures. Elle est en ce moment chez sa mère, à Dinard, avec ses trois enfants.

— Tous mes compliments.... Alors vous voilà de nouveau en Bretagne? J'ai vu votre nomination dernièrement.

— Oui ; j'en suis enchanté. Nous avions tous assez du Midi.

— Et puis, vous vous trouvez dans un centre de famille. Qu'est devenue ma gentille demoiselle

d'honneur qui portait un nom étrange? Elle est mariée sans doute?

— Bertrane de Boishaël? Non; elle n'a pas encore voulu s'y décider, bien qu'on le lui ait proposé plusieurs fois et qu'elle ait bientôt vingt-deux ans. C'est une personne de très grand mérite, entièrement dévouée à ses parents. Ils avaient très peu de fortune, et son père a toujours trop dépensé, soit pour ses acquisitions d'antiquités, soit pour les voyages que sa santé a nécessités depuis plusieurs années. Bertrane et sa mère se sont courageusement créé une source de revenu avec leur pinceau. Ma jeune cousine surtout fait des choses ravissantes.

— Il me semble que son portrait lui-même ne déparerait pas sa collection, si elle a tenu ce qu'elle promettait.

— Elle est charmante sous son auréole de cheveux blonds, et a surtout un air de distinction un peu grave qui frappe les étrangers.

— Son père s'est-il entièrement remis de l'attaque qu'il a eue dans la nuit qui a suivi votre mariage? »

En réponse à cette question, M. de Lorech raconta à son ancien garçon d'honneur de quelle

façon la maladie de M. de Boishaël avait été traitée. Son interlocuteur paraissait s'intéresser vivement à ce singulier récit; il le prolongea donc en entrant dans de nombreux détails sur tout ce que nous avons vu se dérouler dans les précédents chapitres.

« Eh bien, et le jeune homme?

— Il a brillamment passé ses examens pour la marine; mais, au moment d'y prendre rang, voyant toute la gène contre laquelle sa mère et sa sœur avaient à lutter, il a voulu, lui aussi, prendre sa part de sacrifice et il a renoncé à la carrière qui avait pour lui tant d'attrait. Maurice est donc parti avec André Dentérac, le fils du propriétaire de cette fameuse terre de l'Isolia, pour faire, en Norvège, un assez dur apprentissage du commerce des bois.

— Le vieux gentilhomme y a consenti?

— Non sans peine. Je ne sais même pas si les conseils de ses parents et amis auraient réussi à vaincre la tenace opposition qu'il avait d'abord dressée contre ce projet, si le vœu de son oncle Gaëtan (ce bon vieillard qui assistait à mon mariage) n'avait, en quelque sorte, indiqué sur le bord de la tombe la voie à suivre. Il avait dicté

à ma cousine Bertrane, peu d'heures avant sa mort, quelques pensées très remarquables sur le rôle que la noblesse doit prendre à l'époque actuelle. On peut les résumer ainsi : « Se mettre « à la tête de toutes les entreprises concourant « à la grandeur de la patrie. »

— Je suis dans les idées de votre oncle. M. de Boishaël les a donc adoptées?

— Suffisamment pour laisser faire son fils.

— Il me semble que le départ avec M. Dentérac a dû encore compliquer la situation.

— Pas trop; parce que ma belle-mère, avec cette étonnante franchise que vous remarquiez à Dinan, avait, dans le séjour fait à Talloires, démontré au vicomte l'injustice de ses préventions contre la famille Dentérac : « Ce n'était ni loyal, ni chevaleresque », etc.; si bien que M. de Boishaël, raide dans une redingote boutonnée jusqu'au menton, est allé, dès son retour à Saint-Malo, faire une visite à la maison de l'armateur. Depuis, les rapports se sont encore réchauffés; cependant, jusqu'à l'année dernière, mon cousin n'avait jamais mis les pieds à l'Isolia, mais un jour, en se promenant avec M. Dentérac, celui-ci a glissé à l'oreille de son ancien ennemi un mot

qui a eu le don de le faire sourire; et avant la fin de la semaine il allait, seul avec Bertrane, revoir la terre de ses ancêtres. Il s'est assis longuement près d'un dolmen en écoutant le vent gémir à travers les pins comme la voix des autres âges qui se confiait à lui. Il a revu les rosiers, cueilli les roses de Terre Sainte, et, en passant devant le manoir :

« C'est singulier, a-t-il dit, il me semble qu'il n'y a pas longtemps que j'avais ce spectacle sous les yeux. Je croirais volontiers voir ici ce vieux père Yves que tu as connu et l'entendre sonner du cor, sonner l'*Air des Boishaël*. Tu m'en as parlé et j'aurai rêvé tout ceci.

— Il n'y a vraiment qu'en Bretagne, fit observer Marcel de Préans, que la vie s'imprègne encore ainsi de légende.... Mais qu'avait donc pu dire M. Dentérac à votre cousin?

— Ah! voilà! Il avait parlé d'un projet de mariage entre sa fille Raymonde et Maurice, avec l'Isolia dans la dot de la fiancée. De cette façon, la terre des ancêtres revenait aux Boishaël.

— Et tout le monde sera content, car je suppose que les jeunes gens se conviennent.

— Je vous en réponds.



M. de Boishaël s'est assis longuement près d'un dolmen.

— Partez-vous bientôt? demanda M. de Préans au moment où lui et M. de Lorech allaient se séparer.

— Dès demain. Mes affaires sont terminées; j'ai donc hâte de revoir ma famille. Et puis je suis assez intrigué, je vous l'avoue, d'un passage de la dernière lettre de Mme Turnhill. Figurez-vous qu'elle m'écrit :

« Il se passe ici une aventure extraordinaire « qui vous intéressera fort; je ne veux rien vous « en dire puisque vous allez arriver. »

— Ah! mais vous excitez aussi ma curiosité. Comment connaîtrai-je cette aventure?

— Je vous promets de vous l'écrire. »

En rentrant au Cercle, le soir de ce même jour, Éric de Lorech trouva un mot de sa femme : « Ne manquez pas d'arriver demain, disait-elle, on a besoin de vos conseils. »

Vingt-quatre heures plus tard, il était à Dinard et, une fois les enfants couchés, se trouvait avec sa femme et sa belle-mère dans le salon d'une des villas de la baie. Ces deux dames avaient souri plus d'une fois depuis l'arrivée de l'officier, en s'apercevant qu'il essayait, à plusieurs reprises, de mettre la conversation sur un terrain qui pour-

rait l'amener à connaître l'aventure qu'on lui avait promise. Seulement les enfants ou les domestiques étaient présents; il fallait évidemment plus de mystère, et M. de Lorech s'était résigné à attendre. Maintenant il aborde carrément la question :

« Que se passe-t-il donc ici? En quoi a-t-on besoin de mes conseils? Tout d'abord de qui s'agit-il?

— De votre cousine, Mlle de Boishaël, répondit Mme Turnhill.

— J'écoute.

— Il y a eu lundi huit jours, dit sa femme, Bertrane dînait ici. Nous avions invité aussi le fils de mon oncle John, lorsque, dans la journée, il vint dire à maman qu'il lui arriverait un de ses amis d'Angleterre qui repartait le lendemain. Il ne pouvait donc pas le quitter. Nous avons alors invité l'ami sir Edward Butnel, qui a accepté volontiers. Trouvant plus poli de faire une visite avant le dîner, il se présenta à cinq heures. Nous étions avec Bertrane à faire notre ouvrage sous le parasol de la terrasse. Sir Edward admira la vue, et votre cousine, pour lui désigner dans quelle direction était Césambre, étendit la main devant

lui. A son doigt brillait l'anneau des Boishaël. Voilà qu'à notre grande stupéfaction le jeune Anglais ne jette pas du tout les yeux sur l'océan, mais les baisse sur la main que Bertrane avait laissé retomber sur la table. Il ne disait pas un mot, était devenu une statue. Une véritable statue, mon cher! « Edward, lui dit mon cousin, « qu'avez-vous donc? » Lui, qui est l'homme correct par excellence, paraissait très scandalisé de la conduite de son ami. Quant à Bertrane et à moi, nous ne trouvions rien à dire. Heureusement que votre belle-mère ne perd jamais la tête :

« — Vous trouvez l'anneau de Mlle de Bois-
« haël curieux, n'est-ce pas? lui demanda-
« t-elle.

« — Ce n'est pas seulement cela, madame,
« je voudrais savoir si les mots *My heart to you*
« *for ever* sont gravés alentour.

« — Vous pouvez vous en convaincre, mon-
« sieur », dit alors Bertrane très gentiment, en lui tendant l'anneau. Alors, Éric, vous figurez-vous combien notre ébahissement s'augmenta lorsque nous vîmes des yeux de ce beau jeune homme tomber deux grosses larmes? Nous ne savions plus véritablement quelle contenance tenir, d'au-

tant plus que mon cousin Johnny, qui n'est pas du tout sentimental, lui criait :

« — Devenez-vous fou, mon pauvre ami? » Derrière le dos de sir Edward il se frappait le front d'un air navré. Ce dernier dédaigna de lui répondre; mais, s'excusant vis-à-vis de nous de sa faiblesse, il dit seulement :

« Je pleure à cause de la joie qu'aurait eue « aujourd'hui mon pauvre père. Il est mort il y a « quelques mois; et, toute sa vie, il a cherché « ou fait chercher cet anneau, en dépensant beau- « coup d'argent, dans le seul espoir de le décou- « vrir. Je puis prouver que cette bague a été « donnée par mon arrière-grand'tante à son « fiancé, en même temps qu'elle en recevait une « semblable. Celle-là, c'est moi qui la possède en « Angleterre. On a toujours ignoré dans notre « famille ce qu'était devenu le fiancé de tante Éli- « sabeth, qui n'a jamais voulu se marier avec un « autre. Elle était bien vieille lorsque mon père « était tout jeune; mais il lui entendait souvent « conter le départ de sir Edward, et, matin et « soir, on lui donnait son anneau à baiser. Je « porte le même nom à cause de lui. »

« Mlle de Boishaël put apprendre à notre

Anglais comment le fiancé de sa tante Élisabeth avait été tué à Saint-Cast; et je vous assure qu'il n'a pas eu l'air, dans tout le reste de la journée, d'en vouloir à la descendante d'Amaury de Boishaël. Le lendemain il retournait en Angleterre. Depuis il a écrit à John d'une façon qui nous fait croire qu'il ne tardera pas à demander Bertrane en mariage.

— Et le vicomte Bertrand, que dit-il de l'aventure?

— Il est dans un enthousiasme dont vous n'avez aucune idée, à la pensée que cette union pourrait se faire, reprit Mme Turnhill. Ce serait, du reste, paraît-il, un très beau mariage. Sir Edward est un gentleman de trente ans, très instruit et très bon, à ce que dit Johnny; de plus il a une fort belle fortune. »

. . . .

Deux mois après cette conversation, Mlle Christine, qui était devenue la première couturière de Saint-Malo, ne savait où donner de la tête à cause de tout l'ouvrage que lui procurait le double mariage de Bertrane de Boishaël et de Raymonde Dentérac. Les deux amies avaient décidé de se marier le même jour et il était bruit de cet événe-

ment à vingt lieues à la ronde. On en parlait surtout beaucoup à Lamballe où Mme Louis disait, à qui voulait l'entendre, que c'était « une monstruosité de voir une descendante de Du Guesclin épouser un Anglais ». Aussi avait-elle refusé tout de suite, pour elle et les siens, l'invitation qu'on avait cru devoir lui adresser.

A Saint-Malo on se console joyeusement de ce refus, tandis que Jehan et Huberte en sont désolés. Le premier peut compter par douzaines les jeunes filles qui l'ont éconduit. Huberte n'a pas encore trouvé de mari, bien qu'elle soit moins désagréable que son frère. Seulement leur mère est un terrible épouvantail!

On fut obligé, le jour des deux mariages, de faire une chose inusitée jusqu'alors dans la bonne ville de Saint-Malo : personne ne serait admis dans l'église que sur sa lettre d'invitation. Cette mesure a dû être prise sur la nouvelle que les baigneurs s'étaient promis, sur la plage et au Casino, d'aller voir les deux mariées monter à l'autel. De la sorte, ce fut seulement au milieu d'amis ou des nombreux employés de M. Dentérac que le cortège s'avança.

Le vicomte Bertrand arrive tête haute, donnant

le bras à Bertrane. Il est rajeuni de dix ans. Sir Edward suit avec Mme Turnhill, qui a accepté de remplacer en cette circonstance la mère qu'il n'a plus. Ensuite se présente l'autre couple : « celui des jeunes », comme dit Raymonde.

L'expression malicieuse de sa physionomie et l'expansion de sa nature laissent difficilement supposer qu'elle va bientôt être majeure; et puis Maurice n'a que vingt-quatre ans!

« Si vous voulez voir des mères heureuses, regardez les deux anciennes amies de pension », dit-on dans la foule.

Mais silence aux chuchotements! Chacun écoute. « Que joue donc l'orgue? Ce n'est pas la marche qui accompagne toujours l'entrée des mariages. »

Eh non, vraiment! Raymonde a bien eu une autre idée : c'est l'*Air des Boishaël*.

Il devait retentir encore dans l'après-midi sur la pelouse de l'Isolia où se groupèrent de nombreux invités. Mais auparavant, lorsque la voiture des mariés franchit la grille, d'autres notes joyeuses s'égrenèrent au-dessus du manoir : c'était le carillon du clocher, resté muet pendant tant d'années. Les vieux tressaillaient d'aise en

l'entendant de nouveau et expliquaient aux jeunes qu'il n'aurait jamais pu sonner pour d'autres que pour les Boishaël. A côté de cette légende, Jeanne racontait que le vieux vicomte connaissait comme défunt le père Yves la porte secrète par laquelle on montait au clocher; qu'il était venu quelques jours auparavant le faire mettre en état, en dérouiller les ferrures, y placer une corde neuve. Il lui a fallu pour cela déranger quelques nids d'hirondelles. Le moins possible toutefois, car ce sont des amies de la maison. Tout effarouchées de la joyeuse sonnerie, elles s'agitent au-dessus de l'assistance en une valse folle; et leur émoi dura longtemps, car de brillantes illuminations troublèrent encore leur demeure.

Enfin tout est calme. Les invités sont partis, les lumières s'éteignent une à une, laissant seules briller les étoiles; les hirondelles sont rentrées au nid, plaçant toutefois deux d'entre elles en vigie sur le bord du toit. Tout à coup celles-ci avancent la tête et poussent un petit cri en entendant craquer le sable de l'allée. La silhouette du vicomte Bertrand se dessine vaguement à la pâle lueur que projette l'aurore. Il n'a pas pu

dormir. Arrivé devant le manoir, il reste debout quelques instants, puis, avant de se retirer, murmure avec attendrissement :

« Merci, mon Dieu! d'avoir rendu l'Isolia aux Boishaël! »



TABLE DES MATIÈRES

33 794. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Le **JOURNAL DE LA JEUNESSE** paraît le samedi de chaque semaine.

Le prix du numéro, comprenant **16** pages grand in-8, est de **40** centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : broché, **10** francs; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, **13** francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). . . . . **20** francs
Six mois (1 volume). . . . . . . **10** —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs; six mois, **11** francs.

Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

MON JOURNAL

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

QUINZIÈME ANNÉE

(1895-1896)

DEUXIÈME SÉRIE

MON JOURNAL, à partir du 1er Octobre 1892, est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, **15** centimes.

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois	4 fr. 50	Six mois	5 fr. 50
Un an	8 fr. »	Un an	10 fr. »

Prix de chaque année de la deuxième série :
Brochée, **8** fr. — Cartonnée, **10** fr.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.

— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. ill. de 61 comp. par Eug. Courboin.

Cahun (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

Cim (Albert) : *Grand'mère et petit-fils.* 1 vol. illustré de 70 gravures d'après Vulliemin.

Dillaye (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse.* 1 vol. illustré de 203 grav.

Dronsart (Mme M.) : *Les grandes voyageuses.* 1 vol. ill. de 75 grav.

Du Camp (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. ill. de 45 grav. d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Cœur muet.* 1 vol. ill. de 57 grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

Guillemin (Amédée) : *La lumière.* 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

— *La Chaleur.* 1 vol. contenant 1 pl. en couleurs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.

— *La Météorologie et la Physique moléculaire.* 1 vol. contenant 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 343 gravures dans le texte.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes mythologiques.* 1 vol. illustré de 41 gravures.

Maël (Pierre) : *Une Française au Pôle Nord.* 1 vol. illustré de 52 grav. d'après Paris.

— *Terre de Fauves.* 1 volume illustré de 52 gravures, d'après les dessins d'Alfred Paris.

— *Robinson et Robinsonne.* 1 vol. illustré de 50 gravures, d'après A. Paris.

Manzoni : *Les fiancés.* Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après J. Le Blant.

Mouton (Eug.) : *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan.* 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.* 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

Rousselet (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 vol. ill. de 169 grav. d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

— *Nos grandes écoles d'application.* 1 vol. illustré de 95 grav. d'après Busson, Calmettes, Lemaistre et P. Renouard.

Toudouze (Gustave) : *Enfant perdu* (1814). 1 volume illustré de 49 gravures d'après J. Le Blant.

Witt (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.

— *La charité en France à travers les siècles.* 1 vol. ill. de 81 gravures.

— *Père et fils.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Arthez (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 vol. ill. de 83 grav. d'après Tofani.

Assollant (A.) : *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Champol (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière.* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 grav. d'après A. Marie.

— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.

— *Chloris et Jeanneton.* 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib.

— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.

— *Franchise.* 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort.

— *Feu de paille.* 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.

— *Les étapes de Madeleine.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Denis le tyran.* 1 vol. avec 115 grav. d'après Tofani.

— *Pour la muse.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Hervé Plémeur.* 1 vol. avec 112 grav. d'après E. Zier.

— *Jean l'innocent.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

— *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.

— *La Fille des Bohémiens.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après S. Reichan.

— *Les conquêtes d'Hermine.* 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Th. Vogel.

— *Hélène Corianis.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

Cortambert et Deslys : *Le pays du soleil.* 1 vol. avec 35 gravures.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demage (G.) : *A travers le Sahara.* 1 vol. illustré de 84 grav. d'après Mme Crampel.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

Énault (L.) : *Le chien du capitaine.* 1 vol. avec 43 gr. d'après E. Riou.

Fleuriot (Mlle Z.) : *M. Nostradamus.* 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.

— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.

— *Grand cœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Raoul Daubry,* chef de famille. 1 vol. avec 32 gr. d'après C. Delort.

— *Mandarine.* 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Gilbert.

— *Cadok.* 1 vol. avec 24 gravures d'après C. Gilbert.

— *Câline.* 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.

— *Feu et flamme.* 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani.

— *Le clan des têtes chaudes.* 1 vol. illustré de 65 gr. d'après Myrbach.

— *Au Galadoc.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.

— *Les premières pages.* 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil.* 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

Girardin (J.) : *Les braves gens.* 1 vol. avec 115 gr. d'après E. Bayard.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres.* 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite.* 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *L'oncle Placide.* 1 vol. avec 139 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.

— *Grand-père.* 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girardin (J.) (suite) : *Maman*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le roman d'un cancre*. 1 vol. avec 119 gravures d'après Tofani.

— *Les millions de la tante Zézé*. 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.

— *La famille Gaudry*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Histoire d'un Berrichon*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Second violon*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Le fils Valansé*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le commis de M. Bouvat*. 1 vol. illustré de 119 gr. d'après Tofani.

Giron (Aimé) : *Les trois rois mages*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Meyer (Henri) : *Les Jumeaux de la Bouzaraque* . 1 vol. illustré de 71 gravures d'après Tofani.

— *Le serment de Paul Marcorel*. 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Tofani.

Nanteuil (Mme P. de) : *Capitaine*. 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Myrbach.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Le général Du Maine*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.

— *L'épave mystérieuse*. 1 volume illustré de 80 gr. d'après Myrbach.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *En esclavage*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *Une poursuite*. 1 vol. illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.

— *Le secret de la grève*. 1 vol. ill. de 50 gr. d'après A. Paris.

— *Alexandre Vorzof*. 1 vol. illustré de 80 grav. d'après Myrbach.

— *L'héritier des Vaubert*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris

— *Alain le Baleinier*. 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents*. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.

Rousselet (L.) (suite) : *Le Fils du Connétable*. 1 vol. avec 113 grav. d'après Pranishnikoff.

— *Les deux mousses*. 1 vol. avec 90 gravures d'après Sahib.

— *Le tambour du Royal-Auvergne*. 1 vol. avec 115 gr. d'après Poirson.

— *La peau du tigre*. 1 vol. avec 102 gr. d'après Bellecroix et Tofani.

Saintine : *La nature et ses trois règnes*. 1 vol. avec 171 grav. d'après Foulquier et Faguet.

— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand*. 1 vol. avec 160 grav. d'après G. Doré.

Schultz (Mlle Jeanne) : *Tout droit*. 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.

— *La famille Hamelin*. 1 vol. ill. de 89 gravures d'après E. Zier.

— *Sauvons Madelon!* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Stany (Le C[t]) : *Les trésors de la Fable*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.

— *Mabel*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

Tissot et Améro : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie*. 1 vol. avec 72 gr. d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : *Scènes historiques*. 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.

— *Normands et Normandes*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Un jardin suspendu*. 1 vol. avec 30 gravures d'après C. Gilbert.

— *Notre-Dame Guesclin*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Une sœur*. 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Légendes et récits pour la jeunesse*. 1 vol. avec 18 gravures d'après Philippoteaux.

— *Un nid*. 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.

— *Un patriote au XIV[e] siècle*. 1 vol. illustré de gravures d'après E. Zier.

— *Alsaciens et Alsaciennes*. 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Moreau et E. Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS
DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Contes à Pépée.* 1 vol. avec 24 gravures d'après Grivaz.
— *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.
— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.
— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.
— *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Desgranges : *Le chemin du collège.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Tofani.
— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Duporteau (Mme) : *Petits récits.* 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 39 grav.

Favre : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Franck (Mme E.) : *Causeries d'une grand'mère.* 1 vol. avec 72 grav.

Fresneau (Mme), née de Ségur : *Une année du petit Joseph.* Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeanniot.

Girardin (J.) : *Quand j'étais petit garçon.* 1 vol. avec 52 gravures.
— *Dans notre classe.* 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeanniot.
— *Un drôle de petit bonhomme.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure du petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.
— *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 gr. d'après Robaudi.
— *Pipo.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après Mencina Kresz.

Malassez (Mme) : *Sable-Plage.* 1 vol. ill. de 52 grav. d'après Zier.

Molesworth (Mrs) : *Les aventures de M. Baby,* traduit de l'anglais. 1 vol. avec 12 gravures.

Pape-Carpantier (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Semechini.

Surville (André) : *Les amis de Berthe.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.
— *La petite Givonnette.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Grigny.
— *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.
— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.
— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères.* 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.
— *Sur la plage.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.
— *Par monts et par vaux.* 1 vol. avec 54 grav. d'après Ferdinandus.
— *En pleins champs.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.
— *A la montagne.* 1 vol. illustré de 45 gravures d'après Ferdinandus.
— *Deux tout petits.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.
— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 gr.
— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. ill. de 56 gr. d'après E. Zier.
— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.
— *Histoires de bêtes.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Bouisset.
— *Au creux du rocher.* 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus 1 fr. 25

1re SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme : *Chien et Chat;* 5e édition, traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans,* par une mère de famille; 3e édit. 1 vol. avec 18 grav. d'après Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui,* par la même; 3e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Carraud (Mme) : *Historiettes véritables,* pour les enfants de quatre à huit ans; 6e édition. 1 vol. avec 94 grav. d'après Fath.

Fath (G.) : *La sagesse des enfants,* proverbes; 4e édit. 1 vol. avec 100 grav. d'après l'auteur.

Laroque (Mme) : *Grands et petits;* 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Marcel (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois;* 4e édit. 1 vol. imprimé en gros caractères, avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Pape-Carpantier (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants;* 12e édit. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, Mmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont : *Contes de fées.* 1 volume avec 65 gravures d'après Bertall, Forest, etc.

Porchat (L.): *Contes merveilleux;* 5e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

Schmid (Le chanoine) : 190 *contes pour les enfants,* trad. de l'allemand par A. Van Hasselt; 7e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après Bertall.

Ségur (Mme de) : *Nouveaux contes de fées;* nouvelle édition. 1 vol. avec 46 gravures d'après G. Doré et J. Didier.

2e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Alcott (Miss) : *Sous les lilas,* traduit de l'anglais par Mme Lepage; 2e édition. 1 volume avec 23 gravures.

Andersen: *Contes choisis,* trad. du danois par Soldi; 9e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues; 5e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assollant (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran;* 8e édit. 2 vol. avec 50 grav. d'après A. de Neuville.

Barrau (Th.) : *Amour filial;* 5e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Ferogio.

Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes;* 6e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Belèze : *Jeux des adolescents;* 6e édition. 1 vol. avec 140 gravures.

Berquin : *Choix de petits drames et de contes;* 2e édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois;* 8e édition. 1 vol. avec 61 gravures.

– *La petite Chailloux*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Bayard et J. Fraipont.

Blanchère (De la) : *Les aventures de La Ramée et de ses trois compagnons;* 4e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur;* 3e édit. 1 vol. avec 80 gravures d'après Foulquier et Mesnel.

Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants; 3e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Carpentier (Mlle) : *La maison du bon Dieu;* 2e édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.

— *Sauvons-le!* 2e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Riou.

— *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée; 2e édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Girardet.

— *La tour du Preux*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *Pierre le Tors*. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *La dame bleue*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme) : *La petite Jeanne;* 10e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau*. 5e édition. 1 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Castillon (A.) : *Récréations physiques;* 8e édition. 1 vol. avec 36 grav. d'après Castelli.

— *Récréations chimiques;* 5e édit. 1 vol. avec 34 grav. d'après H. Castelli.

Cazin (Mme) : *Les petits montagnards;* 2e édition. 1 vol. avec 51 grav. d'après G. Vuillier.

— *Un drame dans la montagne;* 2e édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après G. Vuillier.

— *Histoire d'un pauvre petit*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *L'enfant des Alpes;* 2e édition. 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Perlette*. 1 vol. avec 54 gravures d'après Myrbach.

— *Les saltimbanques*, scènes de la montagne. 1 vol. avec 65 gravures d'après Girardet.

— *Le petit chevrier*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Vuillier.

— *Jean le Savoyard*. 1 vol. avec 51 grav. d'après Slom.

— *Les orphelins bernois*. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Girardet.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles;* 6e édition. 1 vol. avec la musique des rondes et 55 gravures d'après Fath.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Giboulée*. 1 vol. illustré de 24 gravures d'après Zier.

— *La tour grise*. 1 vol. ill. de 25 grav. d'après Zier.

Cim (Albert) : *Mes amis et moi*. 1 vol. avec 16 grav. d'après Ferdinandus et Slom.

— *Entre camarades*. 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Ferdinandus.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres;* 12e édit. 1 vol. avec 57 gravures d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-Douleur.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Mlle Lancelot.

Contes anglais, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après E. Morin.

Deschamps (F.) : *Mon amie Georgette.* 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Robaudi.

— *Mon ami Jean.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *L'intrépide Marcel.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après Ed. Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

— *Contes de l'enfance.* 1 vol. avec 27 gravures d'après Foulquier.

— *Demain*, suivi de *Mourad le malheureux.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Bertall.

Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village.* 1 vol. avec 56 gravures d'après l'auteur.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Le petit chef de famille;* 9e édit. 1 vol. avec 57 grav. d'après Castelli.

— *Plus tard,* ou le Jeune Chef de famille; 6e édit. 1 vol. avec 60 grav. d'après E. Bayard.

— *Un enfant gâté;* 5e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

— *Tranquille et Tourbillon;* 3e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Cadette;* 3e édit. 1 vol. avec 25 grav. d'après Tofani.

— *En congé;* 6e édit. 1 vol. avec 61 gravures d'après A. Marie.

— *Bigarrette;* 6e édit. 1 vol. avec 55 gravures d'après A. Marie.

— *Bouche-en-Cœur;* 3e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Gildas l'Intraitable;* 2e édit. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *Parisiens et montagnards.* 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Foe (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, édit. abrégée. 1 vol. avec 40 grav.

Fonvielle (W. de) : *Néridah.* 2 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

Fresneau (Mme), née Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. avec 46 grav. d'après Ed. Zier.

— *Thérèse à Saint-Domingue,* 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.

— *Les protégés d'Isabelle.* 1 vol. avec 50 grav.

— *Deux abandonnées.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après M. Orange.

Froment : *Petit-Prince.* 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Vogel.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Foulquier, etc.

Gérard (A.) : *Petite Rose. — Grande Jeanne.* 1 vol. avec 28 gravures d'après C. Gilbert.

Girardin (J.) : *La disparition du grand Krause;* 2e édition. 1 vol. avec 70 gravures d'après Kauffmann.

Giron (Aimé) : *Ces pauvres petits!* 2e édition. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. de Monvel, etc.

— *Contes à nos petits rois.* 1 vol. avec 23 grav. d'après Blanchard, Vogel et Zier.

Gouraud (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme;* 5e édit. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.

— *Le livre de maman;* 4e édition. 1 vol. avec 68 gravures d'après E. Bayard.

— *Cécile*, ou la Petite Sœur; 7e édition. 1 vol. avec 26 gravures d'après Desandré.

— *Lettres de deux poupées;* 6e édition. 1 vol. avec 59 grav. d'après Olivier.

— *Le petit colporteur;* 6e édition. 1 vol. avec 27 gravures d'après A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon;* 9e édit. 1 vol. avec 86 gravures d'après E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche;* 9e édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après E. Bayard.

— *L'enfant du guide;* 6e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Petite et grande;* 4e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après E. Bayard.

Gourand (Mlle J.) (suite) : *Les deux enfants de Saint-Domingue;* 4e édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *La petite maîtresse de maison;* 5e édit. 1 vol. avec 37 gravures d'après A. Marie.

— *Les filles du professeur;* 3e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Kauffmann.

— *La famille Harel;* 2e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Valnay et Ferdinandus.

— *Aller et retour;* 2e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

— *Les petits voisins;* 2e édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Le petit bonhomme.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Pierrot.* 1 vol. avec 31 grav. d'après Zier.

— *Minette.* 1 vol. avec 52 grav. d'après Tofani.

Grimm (Les frères) : *Contes choisis,* trad. de l'allemand. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Hauff : *La caravane,* trad. de l'allemand, 5e édition. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

— *L'auberge du Spessart,* 5e édition. 1 vol. avec 61 grav. d'après Bertall.

Hawthorne : *Le livre des merveilles,* trad. de l'anglais; 3e édit. 2 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Johnson : *Dans l'extrême Far West,* traduit de l'anglais par A. Talandier; 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

Marcel (Mme J.) : *L'école buissonnière;* 4e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

— *Les petits vagabonds;* 4e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Histoire d'une grand'mère et de son petit-fils.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Delort.

Marcel (Mme J.) (suite) : *Daniel;* 2e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Un bon gros pataud.* 1 vol. avec 46 gravures d'après Jeanniot.

— *Un bon oncle.* 1 vol. avec 56 grav. d'après F. Régamey.

Maréchal (Mlle) : *La dette de Ben-Aïssa;* 4e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après Bertall.

— *Nos petits camarades;* 2e édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli.

— *La maison modèle;* 3e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

Martignat (Mlle de) : *Les vacances d'Elisabeth;* 3e édit. 1 vol. avec 46 grav. d'après Kauffmann.

— *L'oncle Boni;* 2e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

— *Ginette;* 2e édit. 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.

— *Le manoir d'Yolan;* 2e édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *Le pupille du général.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'héritière de Maurivèze.* 1 vol. avec 41 gravures d'après Poirson.

— *Une vaillante enfant;* 2e édit. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *Une petite nièce d'Amérique.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *La petite fille du vieux Thémi.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (Le capitaine) : *Œuvres* traduites de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes.* 1 vol. avec 10 gravures d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale,* voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *A la mer!* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Bruin,* ou les Chasseurs d'ours. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les exilés dans la forêt.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *L'habitation du désert,* ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. avec 23 grandes gravures d'après G. Doré.

Mayne-Reid (Le capitaine) (suite) : *Les grimpeurs de rochers*, suite du *Chasseur de plantes*. 1 vol. avec 20 grandes gravures.
— *Les peuples étranges*. 1 vol. avec 8 gravures.
— *Les vacances des jeunes Boers*. 1 vol. avec 12 grandes gravures.
— *Les veillées de chasse*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Freeman.
— *La chasse au Léviathan*. 1 vol. avec 51 gravures d'après Ferdinandus et Weber.

Meyners d'Estrey : *Les aventures de Gérard Hendriks à la recherche de son frère*. 1 vol. illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.
— *Au pays des diamants*. 1 vol. illustré de gravures d'après Riou.

Moussac (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux*. 1 vol. avec 58 grav. d'après Zier.

Muller (E.) : *Robinsonnette* : 4e édition. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

Peyronny (Mme de) : *Deux cœurs dévoués*; 4e édit. 1 vol. avec 53 grav. d'après Devaux.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries*; 4e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après E. Bayard.
— *Les débuts du gros Philéas*; 4e édition. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.
— *Le château de la Pétaudière*; 3e édition. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Marie.
— *Le fils du maquignon*; 2e édition. 1 vol. avec 65 gravures d'après Riou.
— *Petit Monstre et Poule Mouillée*; 6e mille. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Girardet.
— *Robin des Bois*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sirouy.
— *L'usine et le château*. 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.
— *L'arche de Noé*. 1 vol. illustré d'après Robaudi.

Rendu (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol. avec 49 gravures.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc*; 5e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après E. Bayard.

Sannois (Mme de) : *Les soirées à la maison*; 3e édit. 1 vol. avec 42 grav. d'après E. Bayard.

Ségur (Mme de) : *Après la pluie le beau temps*; nouvelle édition. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.
— *Comédies et proverbes*; nouvelle édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Diloy le Chemineau*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.
— *François le Bossu*; nouvelle édition. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.
— *Jean qui grogne et Jean qui rit*, nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après H. Castelli.
— *La fortune de Gaspard*; nouvelle édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Gerlier.
— *La sœur de Gribouille*; nouvelle édition. 1 vol. avec 72 gravures d'après Castelli.
— *Pauvre Blaise*; nouvelle édition. 1 vol. avec 96 gravures d'après H. Castelli.
— *Quel amour d'enfant!* nouvelle édition. 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.
— *Un bon petit diable*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après Castelli.
— *Le mauvais génie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.
— *L'auberge de l'Ange-Gardien*; nouvelle édition. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.
— *Le général Dourakine*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'aprés E. Bayard.
— *Les bons enfants*; nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après Ferogio.
— *Les deux nigauds*; nouvelle édition. 1 vol. avec 76 grav. d'après Castelli.
— *Les malheurs de Sophie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Castelli.
— *Les petites filles modèles*; nouvelle édition. 1 vol. avec 21 grandes gravures d'après Bertall.
— *Les vacances*; nouvelle édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

Ségur (Mme de) (suite) : *Mémoires d'un âne;* nouvelle edition. 1 vol. avec 75 gravures d'après Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante;* 7e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette;* 6e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Blanche et Noire;* 4e édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *Par-dessus la haie;* 4e édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après A. Marie.

— *Les poches de mon oncle;* 5e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père;* 4e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Le vieux de la forêt;* 3e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

— *Les deux reines;* 2e édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse;* 3e édition. 1 vol. avec 29 gravures d'après Charles.

— *Les frères de lait;* 2e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *Magali;* 2e éd. 1 vol. avec 36 grav. d'après Tofani.

Stolz (Mme de) (suite) : *Deux tantes.* 1 vol. avec 43 grav. d'après Ed. Zier.

— *Violence et bonté.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

— *L'embarras du choix.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques.* 1 vol. avec 48 gravures d'après Tofani.

— *La famille Coquelicot.* 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Jeanniot.

Swift : *Voyages de Gulliver,* traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après G. Delafosse.

Tournier : *Les premiers chants,* poésies à l'usage de la jeunesse; 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Verley : *Miss Fantaisie.* 1 vol. avec 36 grav. d'après Zier.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire;* 8e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Alex. Vimont.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents;* 4e édition. 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

— *La petite fille aux grand'mères;* 4e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Beau.

— *En quarantaine,* jeux et récits; 2e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

3e SÉRIE. — POUR LES ADOLESCENTS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil,* traduit et abrégé par J. Belin-de Launay; 3e édition. 1 vol. avec 15 gravures et 1 carte.

Aunet (Mme d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg;* 6e édit. 1 vol. avec 34 gravures.

Baines : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique,* traduits et abrégés par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 22 grav. et 1 carte.

Baker : *Le lac Albert.* Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

Baldwin : *Du Natal au Zambèze,* 1851-1866. Récits de chasses, abrégés par J. Belin-de Launay; 3e édit. 1 vol. avec 24 grav. et 1 carte.

Catlin : *La vie chez les Indiens,* traduite de l'anglais; 6e édition. 1 vol. avec 25 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Le glaçon du* Polaris, aventures du capitaine Tyson; 3e édit. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

Hayes (Dr) : *La mer libre du pôle*, traduite par F. de Lanoye et abrégée par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

Hervé et de **Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique;* 6e édition. 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (F. de) : *Le Nil, son bassin et ses sources;* 4e édit. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *La Sibérie;* 2e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature;* 5e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de l'*Erèbe* et de la *Terreur;* 4e édit. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, abrégées par J. Belin-de Launay; 5e édit. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

— *Dernier journal*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Milton et **Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, trad. et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 2 cartes.

Mouhot (Ch.) : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos;* 4e édition. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, trad. abrégée par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 12 grav. et 1 carte.

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégés par J. Belin-de Launay; 5e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien;* 3e édit. 1 vol. avec 10 gravures.

Schweinfurth H. (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1868-1871), traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Speke : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin-de Launay; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad. par Mme H. Loreau et abrégé par J. Belin-de Launay; 4e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Vambery : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, traduits par E. Forgues, et abrégés par J. Belin-de Launay; 4e édit. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte.

HISTOIRE

Loyal Serviteur (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 4e éd. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Monnier (M.) : *Pompéi et les Pompéiens;* 3e édition, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 23 gravures d'après Thérond.

Plutarque : *Vies des Grecs illustres*, édition abrégée par Alph. Feillet, 5e édit. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édit. abrégée par Alph. Feillet. 5e édit. 1 vol. avec 69 grav.

Retz (De) : *Mémoires*, abrégés par Alph. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

Cervantes : *Don Quichotte de la Manche*. 1 vol. avec 64 grav. d'après Bertall et Forest.

Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet, abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Mac-Intosh (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis; 2e édition. 2 vol. avec 120 gravures d'après E. Bayard.

Maistre (X. de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées a l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 gravures d'après les grands peintres, par P. Sellier.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

FORMAT IN-4

A 4 fr. le volume cartonné avec couverture en couleurs

Bilhaud (P.) : *Les vacances de Bob et Lisette*. Album illustré de 56 gravures en couleurs d'après Job.

— *Fanfan la Tulipe*. Album illustré de 32 gravures en couleurs d'après Job.

Cim (Albert) : *Spectacles enfantins*. Album illustré de 58 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault et Job.

France (A.) : *Nos enfants*, avec 36 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

— *Filles et garçons*, avec 38 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

Giron (Aimé) : *Trois héros*. Album illustré de 34 gravures en couleurs et en noir d'après Job.

Houdetot (Mme la comtesse de) : *Mémoires d'un parapluie*. Album illustré de 48 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault.

Nanteuil (Mme de) : *Un fils de capitaine*. Album illustré de 24 gravures d'après H. Vogel.

Quatrelles : *Histoire de l'intrépide capitaine Castagnette*, avec les illustrations de Gustave Doré.

— *Croquemitaine*, avec les illustrations de Gustave Doré.

Samary (Mme J.) : *Les gourmandises de Charlotte*, avec les illustrations de Job.

Trim : *Le bon Toto et le méchant Tom*, avec 70 gravures en couleurs et en noir d'Eug. Le Mouel et Semechini.

MON PREMIER ALPHABET

Album in-4, contenant 250 gravures en noir et 4 gravures en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.

MON HISTOIRE DE FRANCE

Album in-4, contenant plus de 100 gravures en noir et 10 gravures en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.

MON HISTOIRE SAINTE

Album in-4, contenant 100 gravures en noir et 8 planches en couleurs, cartonné. . . . . 2 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format petit in-16

A 2 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ

LA RELIURE EN PERCALINE GRIS PERLE, TRANCHES ROUGES, SE PAIE EN SUS 50 C.

Champol (F.) : *En deux mots.* 1 vol.

Dombre (R.) : *La garçonnière.* 1 vol.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Tombée du nid.* 4e éd. 1 vol.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 3e éd. 1 vol.
— *L'héritier de Kerguignon.* 3e édit. 1 vol.
— *Réséda.* 11e édit. 1 vol.
— *Ces bons Rosaëc.* 3e édit. 1 vol.
— *La vie en famille.* 9e édit. 1 vol.
— *Le cœur et la tête.* 2e édit. 1 vol.
— *Au Galadoc.* 1 vol.
— *De trop.* 2e édit. 1 vol.
— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes.* 2e édit. 1 vol.
— *Sans Beauté*, 18e édit. 1 vol.
— *Loyauté.* 2e édit. 1 vol.
— *La clef d'or.* 8e édit. 1 vol.
— *Bengale.* 1 vol.
— *La glorieuse.* 1 vol.
— *Un fruit sec.* 1 vol.
— *Les Prévalonnais.* 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 vol.

Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.

Girardin (J.) (suite) : *Miss Sans-Cœur.* 4e édit. 1 vol.
— *Les Braves gens.* 1 vol.
— *Mauviette.* 1 vol.

Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.

Leo-Dex : *Vers le Tchad.* 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chantereine.* 1 vol.

Nanteuil (Mme P. de) : *Les élans d'Élodie.* 1 vol.

Verley : *Une perfection.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Dernier rayon.* 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi.* 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement.* 2e édit. 1 vol.
— *Un héritage.* 1 vol.
— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons.* 1 vol.
— *Sous tous les cieux.* 1 vol.
— *A travers pays.*
— *Vieux contes de la veillée.* 1 vol.
— *Regain de vie.* 1 vol.
— *Contes et légendes de l'Est.* 1 vol.
— *Les chiens de l'amiral.* 1 vol.
— *Sur quatre roues.* 1 vol.
— *Mont et manoir en Normandie.* 1 vol.

D'AUTRES VOLUMES SONT EN PRÉPARATION

COULOMMIERS. — IMP. PAUL BRODARD. — 353-5-96. 100.000.

